

DELLY

# Annonciade



BeQ

**Delly**

**Annonciade**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 291 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **Annonciade**

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1957.

# **Première partie**

# I

Les mouches volaient dans l'air doux qui sentait l'eucalyptus et les pins. L'une d'elles frôla le grand nez maigre de M. Labarède et se posa sur le front dégarni, couleur de vieil ivoire. M<sup>me</sup> Labarède se souleva un peu sur son fauteuil en étendant la main pour chasser l'importune. Ce mouvement réveilla le dormeur. Deux bons yeux gris apparurent, tout souriants dans le visage en arêtes vives sur lequel la peau fermait des plis menus.

– Qu'y a-t-il, Rose ?

– Une mouche qui te tracassait, mon chéri.

– Ah ! la petite coquine !

Il rit doucement et se redressa en ramenant en avant sa calotte de drap gris.

M<sup>me</sup> Labarède retint l'ouvrage de tricot interrompu qui allait glisser de ses genoux. Ses

beaux yeux noirs de Provençale demeuraient brillants dans la matité jaunâtre du teint qui se fanait. Ils laissaient transparaître toujours sa tendresse d'épouse, ce grand amour tranquille et confiant que rien n'était venu attaquer, en quarante-cinq années de vie commune. Un sourire de bonté malicieuse entrouvrait les lèvres larges entre lesquelles apparaissaient des dents fort belles encore, très blanches auprès du rose toujours vif des lèvres.

– Quel excellent petit somme tu as fait ! En vérité, tu dormais comme un bienheureux ! Sans cette mouche...

– Elle a bien raison. Il est temps d'aller au travail, ma bonne Rose.

Il se leva avec effort, en marmottant :

– Oh ! ces diables de rhumatismes !

Sa grande taille maigre se dressa, encore droite, bien à l'aise dans un vêtement large de couleur terne, un peu usé. Le vieillard étira ses bras, fit craquer ses articulations.

– Je vieillis, ma Rose. Il est loin le temps où

nous dansions la farandole au mas d'Ouyolles, chez ton oncle Théophile !

Elle soupira :

– Oui, il est loin !

Les yeux noirs devenaient mélancoliques. M. Labarède étendit ses longs doigts osseux et les posa sur les cheveux grisonnants de sa femme.

– Nous nous sommes bien aimés. Nous nous aimerons jusqu'au dernier jour. Et nous avons été heureux après tout, Rose, tant que Dieu nous a laissé notre Madeleine.

– Notre fille chérie !

Le visage ridé frémit, des larmes parurent sous les paupières flétries.

– ... Mais Dieu sait bien ce qu'il fait. Madeleine aurait souffert de la faiblesse de caractère, du nonchalant égoïsme de Conan. Elle a quitté ce monde après un an de mariage, en ayant conservé encore presque toutes ses illusions. Que le Seigneur en soit béni !... Et elle nous laissait comme consolation sa fille, notre petite Annonciade.



Les yeux attristés de M. Labarède sourirent à ce nom.

– Oui, Annonciade, notre chérie, si bonne, si jolie. Ses vingt ans vont sonner, Rose. Il faudra bientôt songer à la marier.

– Nous avons le temps, mon ami. J’ai tellement peur, vois-tu ! Notre enfant si belle, si pure, si aimante, il faudra donc la donner à un étranger qui, peut-être, sera l’un de ces hommes indignes comme il y en a trop ! Ah ! les nuits où je ne dors pas, j’y songe, à ce mariage d’Annonciade, je tremble et je prie Dieu de mettre sur sa route celui qui saura la comprendre, l’aimer comme il faudra qu’on l’aime pour qu’elle soit heureuse.

– Oui, oui, moi aussi, j’y songe bien souvent. Néanmoins, vois-tu, je voudrais voir l’enfant bientôt établie, car après nous elle resterait seule – ou, du moins, elle n’aurait plus que son père et sa belle-mère. Or, ce pauvre hurluberlu de Conan lui ferait faire n’importe quel mariage. Quant à sa femme, elle nous est inconnue.

Un soupir gonfla la poitrine de M<sup>me</sup> Labarède.

– Nous sommes vieux, c'est vrai. D'un jour à l'autre, nous pouvons manquer à la pauvre petite... Oh ! Je pense à tout cela, Pascal, je t'assure !

Entre les feuillages légers et les houppettes jaunes du grand mimosa planté au coin de la terrasse, la vibrante clarté du soleil méridional s'étendait sur les vieux visages émus, sur le vêtement usé de M. Labarède et sur la robe noire, un peu verdie, de sa femme. Des parfums passaient autour d'eux, venant des pinèdes toutes proches et des plantations en terrasses qui formaient le jardin de la bastide Sainte-Marie, la petite propriété de M. Labarède, située au flanc de la montagne boisée entre Cannes et Antibes.

Devant la maison, modeste bâtisse d'un rose cuit par le soleil, s'étendait une terrasse en partie pavée, celle où se trouvaient en ce moment les deux époux. On découvrait de là le golfe de la Napoule, la rade d'Antibes, Villefranche – vision d'or fluide, de bleu ardent, de lumière doucement brûlante à l'heure de midi, s'éteignant le soir en clartés reposantes ou devenant flamme et pourpre

sur les escarpements sombres de l'Esterel. Les bruits d'en bas, de la rive élégante et cosmopolite, mouraient dans le grand espace lumineux sans atteindre jusqu'à la solitude où vivaient les vieux époux, leur petite-fille Annonciade et leur servante quinquagénaire.

Dans le jour ensoleillé, M. Labarède descendit les étroits degrés de pierre qui menaient aux plantations. De celles-ci, le vieillard s'occupait assidûment, avec l'aide d'un garçon du village. À l'époque des fleurs d'oranger, il prenait quelques personnes pour la cueillette. Ce jardin lui rapportait un petit revenu dont l'absence, aux mauvaises années, se faisait sentir dans le modeste budget.

Sur l'une des terrasses, la plus large, s'étendait la plantation d'orangers. Dans un petit bassin ovale luisait une eau verte et frissonnante, amenée par une conduite du grand bassin cimenté d'en haut. Tout près de là, une jeune fille agenouillée cueillait des narcisses. Elle tourna un peu la tête en entendant le pas de M. Labarède et la douceur profonde de ses beaux yeux s'anima

d'un sourire très gai.

– Tu n'as pas fini ta cueillette, Annonciade ?

– Si... grand-père... deux ou trois encore...

Voilà !

Elle se redressa, en un souple et vif mouvement de tout son jeune corps gracieux. La lumière éclairait les contours délicats, la blancheur mate de son visage auquel montait un peu de chaleur. Ses mains retenaient un bouquet de narcisses dont le parfum se répandait autour d'elle, dans l'air tiède.

– Je vais porter ces fleurs à l'église. Vous n'avez pas de commissions pour le village ?

– Rien du tout, mignonne.

– Alors, à tout à l'heure, grand-père.

M. Labarède étendit la main et donna une caresse aux cheveux bruns qui ondulaient si joliment sur la tête fine d'Annonciade. La jeune fille se pencha, baisa le front ridé, puis remonta vers le logis. Elle avait une allure légère, des formes harmonieuses, et l'aïeul, en la regardant s'éloigner, songeait :

« Sa lointaine ascendance grecque revit en elle. C'est une vraie fille de Provence, notre Annonciade. »

En passant sur la terrasse, Annonciade s'enquit des commissions de M<sup>me</sup> Labarède ; après quoi, ayant mis un chapeau, elle sortit de la maison et se trouva sur le chemin caillouteux qui menait au village, le long du plateau, entre des plantations en gradins et des bois clairsemés.

La maison de M. Labarède n'occupait pas toute la largeur du jardin. Un petit parterre, où s'élançait entre des rosiers le tronc velu d'un phœnix, la séparait d'un pavillon formant angle, qui restait inhabité. Les longs sarments d'une glycine étreignaient ses vieux murs dont la décrépitude se dissimulait en partie sous des feuilles légères. Deux ans auparavant, M. Labarède l'avait loué à des hivernants amateurs de solitude. Depuis, il n'avait pas retrouvé de locataires. Mais l'écriteau demeurait toujours là, discrètement pendu au coin d'une fenêtre.

Au moment où Annonciade sortait de la maison, un étranger venait de s'arrêter dans le

chemin et considérait le petit bâtiment environné de lumière. Il se détourna en entendant le bruit de la porte qui se fermait. Annonciade vit qu'il était jeune, grand, d'apparence fort distinguée. Ce fut tout ce qu'elle put remarquer avant de passer devant l'inconnu qui s'écartait en soulevant son chapeau.

Elle pensa :

« Si ce pouvait être un locataire ! Grand-père a bien besoin d'un costume neuf et bonne-maman traîne depuis trop longtemps ses vieilles robes. »

Ses yeux sourirent à cette perspective d'un peu de bien-être dans l'existence modeste des chers vieillards.

La clarté chaude coulait sur les terrasses, au flanc du plateau, et chauffait la terre blonde qui se craquelait. Le petit clocher sarrasin de Sainte-Marthe dressait dans la douce lumière hivernale ses vieilles pierres patinées par les siècles. Entre deux jardins plantés d'orangers, le chemin finissait brusquement aux premières maisons du village. Annonciade passa de l'éblouissante clarté à l'ombre fraîche des logis rapprochés qui

laissaient entre eux une voie étroite, où l'eau glissait en filet mince le long d'un caniveau. Des femmes, bavardant sur le seuil du logis, souhaitèrent en provençal le bonjour à la jeune fille. Elles avaient dans la tenue, dans les manières, le laisser-aller habituel à ces races méridionales, pour qui l'existence est plus douce et qui vivent insoucieusement au milieu des parfums, sous un ciel lumineux. Les maisons, très vieilles, présentaient des façades noires crevassées, des ouvertures étroites, pour condenser l'ombre, la fraîcheur à l'intérieur, aux jours d'été. Des cours, au bout d'un passage que surplombaient de petites arches de pierre effritée, s'enfonçaient dans une obscurité parfois traversée d'un reflet de lumière. La rue montait, tournait un peu et débouchait sur une placette où s'élevaient les murs roux de la petite église.

L'ombre, resserrée entre les maisons voisines et des murs de jardins, étendait à leur base sa fraîcheur. Le temps les avait zébrés d'entailles innombrables, telles des rides profondes dans un visage vieilli. Au-dessus de l'arcade formant saillie sur l'entrée, une niche s'ouvrait, où

s'abritait une petite statue grise – celle de sainte Marthe, miraculeusement découverte, jadis, à l'endroit même où fut bâtie peu après l'église.

Annonciade poussa le vantail d'un brun déteint, qui grinça longuement. L'intérieur disparaissait dans une pénombre presque froide, car les vitres grises des fenêtres étroites ne laissaient passer qu'un vague reflet de jour. Mais Annonciade, sans hésiter, avança dans l'allée ménagée entre les vieux bancs de bois terni, usés par les générations qui s'étaient agenouillées là pour prier, pour crier leur souffrance et demander la force de vivre. Elle fit une gémissement devant l'autel très pauvre placé dans le petit chœur, où deux stalles modestes se faisaient face, et que fermait une humble balustrade de bois. Puis elle s'avança jusqu'à la chapelle de gauche, dédiée à sainte Marthe.

L'hôtesse du Sauveur apparaissait dans un tableau encadré de bois fort malmené par les vers et suspendu au-dessus de l'autel. La peinture avait subi l'atteinte des années. Le visage du



Christ, celui de Madeleine, ne se distinguaient plus. Mais la figure de Marthe, ronde et souriante, le haut de sa robe, d'un bleu passé, le plat qu'elle tenait entre ses mains, émergeaient de toute cette craquelure verdâtre sous laquelle disparaissait le reste de la scène évangélique.

Annonciade disposa les narcisses dans un vase de grosse faïence, sur le petit autel. Elle défroissa un peu le dessus de drap bleu très fané où les mites faisaient chaque été quelques ravages, remit en équilibre les flambeaux dédorés posés de travers par le sacristain. Ses gestes étaient doux, respectueux pour ces vieilles choses sans valeur que leur destination et la présence divine toute proche sanctifiaient à ses yeux. Puis elle revint aux bancs et s'agenouilla, le front dans ses mains.

Le grincement de la porte qui s'ouvrait, le bruit mat d'un pas sur les dalles, ne troublèrent pas son recueillement. Quand, sa prière finie, elle se leva et se détourna, elle vit, dans la pénombre, la silhouette élégante de l'étranger arrêté tout à l'heure devant le pavillon.

Comme il se tenait debout dans la petite allée,

il dut, cette fois encore, se reculer pour laisser passer Annonciade.

La jeune fille songea, tout en quittant l'église :

« Sainte Marthe m'exaucera-t-elle ? Ce monsieur louera-t-il le pavillon ? »

Elle fit ses courses dans le village, s'attarda un peu chez une vieille femme malade et rentra au logis comme le soleil s'inclinait déjà au loin sur la mer éblouissante. M. Labarède apparut au seuil du salon. Son vieux visage animé révélait une satisfaction très vive.

– Mignonne, devine ce qui nous arrive ?

– Un locataire, grand-père !

Il ouvrit largement les yeux, en signe de stupéfaction.

– Comment, là, tout de suite, tu as trouvé ?

Elle rit joyeusement.

– Mais oui ! Et même, je puis vous le décrire à peu près, ce locataire : un monsieur jeune, grand, d'apparence très bonne.

– Tu l'as rencontré, alors ?

– Précisément. Il regardait le pavillon quand je suis sortie et, à l'église, je l'ai encore revu... Ainsi donc, il a loué ?

M<sup>me</sup> Labarède apparaissait derrière son mari. Ce fut elle qui répondit :

– Oui, ma petite, et sans discuter le prix que lui faisait ton grand-père. À cette époque de l'année, c'est inespéré !

– Je crois bien ! Quelle chance, bonne-maman !... A-t-il de la famille, ce monsieur ?

– Non, il est seul. À Cannes, il est descendu à l'hôtel de Californie. Son valet de chambre s'occupera de son service, mais nous devons fournir les repas. Il dit n'être pas difficile et préférer une nourriture simple et saine aux plats compliqués. D'ailleurs, Azalaïs cuisine à merveille, quand elle veut !

M. Labarède ajouta :

– Il paraît fort bien, très grand seigneur. Assez froid, mais courtois et pas poseur. Il s'appelle le marquis de Pendelon, et c'est un Breton. Notre pavillon lui a semblé réaliser ce qu'il souhaitait,

c'est-à-dire une retraite où ses nombreuses relations mondaines le laisseraient en repos et où il pourrait s'occuper de peinture et faire de longues promenades solitaires.

Tandis que le vieillard parlait, Annonciade se débarrassait de ses menus paquets et enlevait son chapeau. En accrochant celui-ci à une patère, elle demanda :

– Et quand viendra-t-il prendre possession de son domaine, ce marquis de Pendelon ?

– Dans huit jours. D'ici là, son domestique montera de Cannes pour organiser son installation.

– Et il restera... ?

– Il ne le sait pas encore. Mais il me paie un trimestre, de toute façon.

– C'est très joli, cela, grand-père ! Voyez comme cette bonne sainte Marthe nous protège !

Avec un gai sourire, Annonciade se pencha pour embrasser M. Labarède. La clarté du soleil couchant, par la porte ouverte au fond du vestibule, se répandit sur les cheveux bruns et sur

le jeune visage heureux.

– Maintenant, il va falloir nous occuper de nettoyer le pavillon. Ce ne sera pas long, puisque nous l'avons tenu en bon état. Je vais y donner un coup d'œil dès ce soir et, demain, nous nous y mettrons, Azalaïs et moi.

M<sup>me</sup> Labarède suivit des yeux la jeune fille qui s'éloignait. M. Labarède frottait l'une contre l'autre ses mains sèches que déformaient les rhumatismes. Il dit allègrement :

– Voilà une bonne affaire et bien inattendue ! Nous mettrons cette somme de côté pour ajouter à la dot d'Annonciade.

M<sup>me</sup> Labarède fit de la tête un signe d'approbation. Puis elle objecta, d'une voix hésitante :

– Ce monsieur est jeune... Nous avons peut-être eu tort, à cause de la petite...

M. Labarède, de l'index, caressa lentement son menton rasé.

– Évidemment, il est ennuyeux d'avoir un étranger si près, et chez nous pour ainsi dire,

puisqu'il nous lui donne la jouissance du jardin. Mais Annonciade est bien simple, bien sérieuse. Lui paraît très comme il faut...

– Cela ne l'empêchera pas de trouver notre petite joliette. Et il est très beau garçon. Ses yeux, surtout... As-tu remarqué ?

– Oui. Mais, ma bonne chérie, il fallait penser plus tôt à cela ! Maintenant, l'affaire est conclue.

– Je n'y ai pas songé sur le moment. Tu sais, nous voyons toujours en Annonciade une petite fille. Mais, en y réfléchissant, je songe que c'est peut-être imprudent, ce que nous faisons là

– Mais non, je crois qu'il n'y a rien à craindre, étant donné le caractère de l'enfant. Quant à lui, nous le surveillerons, au cas où il chercherait à tourner autour d'elle. Allons, ne t'inquiète pas, ma bonne Rose, tout se passera très bien.

M<sup>me</sup> Labarède ne demandait pas mieux que d'en être persuadée. Une fois de plus, elle se laissait influencer par l'aimable et parfois imprudent optimisme qui n'abandonnait que bien rarement le bon M. Labarède. Si un peu de

crainte lui revint parfois, les jours suivants, elle ne s'y arrêta pas et s'associa sans effort à la satisfaction de son mari et d'Annonciade, aussi naïvement enchantés l'un que l'autre de l'aubaine inespérée.

## II

M. de Pendelon s'installa sans bruit, huit jours plus tard, dans le petit logis garni de quelques beaux meubles provençaux et de cretonnes un peu fanées, mais choisis avec goût. Son valet de chambre, un Breton d'une cinquantaine d'années, correct et taciturne, était venu auparavant demander à M. Labarède la permission de cueillir quelques fleurs, « M. le marquis aimant à en avoir toujours autour de lui ». Le vieillard, désireux d'être agréable à son hôte, envoya Annonciade porter au pavillon une corbeille de giroflées et d'œillets. Comme le domestique avouait à la jeune fille que son maître s'impatiait toujours de son peu de goût pour disposer les fleurs, ce fut elle qui se chargea de ce soin. Elle s'en acquitta sans doute à la satisfaction du nouveau locataire, car le lendemain, le valet de chambre, la rencontrant dans le chemin, lui dit avec son air de



respectueuse discrétion :

– M. le marquis m’a chargé de remercier Mademoiselle pour la peine qu’elle s’est donnée, en arrangeant si bien les fleurs.

Il parut aussitôt aux Labarède que M. de Pendelon ne serait pas un voisin gênant. Chaque matin, et l’après-midi, il partait en promenade avec son chien, un lévrier à la robe gris pâle. Il rentrait tard, dînait et s’attardait jusqu’après minuit sur la terrasse, en des lectures ou de solitaires rêveries. Parfois, après le repas, il allait fumer une cigarette dans le jardin. Apercevait-il M<sup>me</sup> Labarède ou Annonciade, il les saluait avec une courtoisie un peu hautaine, sans leur parler. S’il rencontrait M. Labarède, il lui adressait quelques mots, le questionnait sur le pays, sur ses coutumes, d’abord avec une sorte de condescendance, puis bientôt avec un intérêt véritable.

Car il découvrait que ce vieillard à mine modeste, qui cultivait si bien son jardin, était un érudit. Ancien professeur de lettres dans une institution religieuse, M. Labarède avait composé

un ouvrage sur les origines de la Provence jugé digne des suffrages de l'Académie, une quinzaine d'années auparavant. Il continuait de se tenir au courant des travaux d'autrui et de cultiver ses chers classiques grecs et latins. M. de Pendelon, fin lettré lui-même, se déclara charmé d'une telle découverte. De son côté, M. Labarède ne dissimulait pas son contentement de trouver en lui un interlocuteur au courant des principales productions intellectuelles de toutes les époques. Il n'en fallait pas davantage pour achever de lui rendre sympathique cet étranger dont la fière allure et le regard subtilement charmeur l'avaient séduit dès le premier abord.

Un après-midi, pour répondre à une demande de son hôte, M. Labarède lui apporta son ouvrage sur la Provence. Ils parlèrent assez longtemps, assis devant le pavillon. Près d'eux, sur la terrasse non dallée de ce côté, se dressait le tronc gris d'un eucalyptus et l'air était embaumé du parfum délicat des longues feuilles odorantes, balancées par la brise venue de la mer. Une ombre légère s'étendait sur les cheveux clairs du jeune homme, sur son visage aux traits fermes, un

peu durs, où chatoyaient des yeux qui semblaient en ce moment du même bleu fascinant que la mer lumineuse entrevue au loin, entre le feuillage des oliviers.

M. Labarède demanda :

– Vous avez beaucoup voyagé, monsieur ?

– Oui, un peu partout. Mais j’ai mes pays préférés vers lesquels je retourne souvent et, dans ceux-ci, tel endroit où je me plais particulièrement, où je vais chercher plus volontiers quelques sensations d’art, de beauté, ou bien un peu d’ivresse à fleur de peau... Car j’aime respirer tous les parfums de la vie, en païen que je suis.

– En païen ?... Est-ce possible ?

– Eh ! oui, je ne suis pas autre chose. J’aime uniquement la beauté, sous toutes ses formes. Je ne recherche qu’elle dans mes continuels changements d’horizon et je lui rends mon culte au Parthénon comme devant nos vieilles cathédrales, je l’admire dévotement ici, dans la lumière et les parfums, et là-bas, au septentrion,

dans la blancheur glacée des neiges ; je la contemple avec autant de délices en une fleur que sur la figure humaine. Une de mes plus vives sensations en ce genre, je l'ai trouvée dans un village des environs de Naples, en écoutant une voix de femme, non travaillée, mais d'une sonorité profonde et chaude, qui chantait un vieux cantique dans un petit jardin tout rouge de sauges et de pivoines. Ces deux rouges, l'un éclatant, un peu brutal, l'autre de tonalité plus sobre, baignaient dans l'ardent soleil napolitain. Au milieu des fleurs rutilantes, la femme était debout, brune, sans beauté, mais jeune, avec un teint doré par la lumière, des yeux noirs qui riaient et, autour de son cou hâlé cerclé d'un collier de corail, un fichu rouge – rouge comme les sauges.

Il parlait d'un ton calme, les yeux fixés devant lui, vers la mer. M. Labarède le considérait avec une surprise qui se nuancait de désapprobation. En tournant vers lui son regard, M. de Pendelon dit avec un sourire quelque peu railleur :

– Je vous scandalise probablement ? Vous ne

pensiez pas héberger un mécréant de ce genre ?

– En effet, je pensais... Un Breton...

M. de Pendelon eut un léger mouvement d'épaules.

– J'ai été élevé par mon frère qui ne croyait à rien, sinon à la puissance de l'argent. Mais, si vous le voulez bien, laissons cette question sur laquelle nous ne pouvons nous entendre, puisque vous êtes un catholique pratiquant. J'ai le respect de toutes les convictions et je ne voudrais pas risquer de froisser les vôtres, même involontairement.

Il se mit à parler de l'Orient, d'un voyage qu'il y avait fait quelques mois auparavant. La note juste, l'expression originale, le mot coloré ou vibrant, venaient naturellement sur ses lèvres, et la séduction de cette parole s'augmentait encore en passant par la voix chaude, nuancée, qui achevait sur M. Labarède l'œuvre du regard ensorceleur.

L'excellent homme, au bout d'un moment, avait complètement oublié la sensation

désagréable produite par la déclaration de principes de son hôte. M. de Pendelon le tenait sous le charme, après tant d'autres. Très visiblement, il s'y connaissait en suivant, sur la physionomie du vieillard simple et bon, ses impressions de brave homme ébloui.

Depuis un moment, cependant, il jetait de fréquents coups d'œil vers l'autre extrémité de la terrasse, à laquelle M. Labarède tournait le dos. Là travaillait M<sup>me</sup> Labarède, près de sa table couverte de lingerie à raccommoder. Sortant de la maison, Annonciade venait d'apparaître près d'elle. La jeune fille penchait son buste souple, caressait les bandeaux de cheveux gris. L'aïeule lui souriait. Elles échangèrent quelques mots, puis M<sup>me</sup> Labarède se leva et rentra dans la maison.

Annonciade resta un moment immobile. La courbe harmonieuse de ses épaules, son délicat profil, se dessinaient dans la lumière vive. Elle étendit la main, prit un panier posé sur une chaise et commença de descendre les petites marches ménagées de chaque côté des terrasses cultivées.

Sa silhouette légère glissait dans la clarté chaude traversée par l'ombre mobile des feuillages. M. de Pendelon la suivait des yeux. Il laissa insensiblement tomber la conversation. M. Labarède se leva en s'excusant d'être resté si longtemps.

– Mais pas du tout ! Je suis très satisfait d'avoir rencontré un interlocuteur aussi agréable.

Sous l'amabilité de cette riposte, un observateur plus perspicace que M. Labarède eût discerné un peu d'ironie.

– ... J'espère que nous bavarderons souvent ainsi. D'ailleurs, j'ai des renseignements à vous demander au sujet du passé de cette Provence que vous semblez si bien connaître.

M. Labarède assura joyeusement qu'il était tout à la disposition de son hôte, en serrant la longue main fine qui lui était tendue.

Quand il eut disparu dans la maison, M. de Pendelon se leva. S'adressant au chien couché près de lui, il dit à mi-voix, d'un ton railleur et amusé :

– Seldjouck, mon vieux, allons faire connaissance avec cette charmante fleur de Provence.

Le chien se leva et bondit autour de son maître. Quelques mots brefs le calmèrent et il suivit posément M. de Pendelon qui descendait d'un pas nonchalant les degrés des terrasses.

Au passage, sous un arbuste, le jeune homme avisa un volume relié de veau fané. Il se pencha pour le ramasser, puis, quand il l'eut en main, jeta un coup d'œil sur le titre. C'était l'Iliade. M. de Pendelon l'ouvrit machinalement et lut ce nom sur la page de garde : Annonciade Le Hennecc...

Il répéta, avec un accent de vive surprise :

– Le Hennecc... Annonciade Le Hennecc...  
Tiens, c'est bizarre !

Continuant de descendre, il atteignit la dernière terrasse – celle de la plantation d'oliviers. Agités par la brise de mer, les feuillages gris se frôlaient avec un froissement léger. De grandes traînées de soleil se répandaient sur le sol herbeux et l'une d'elles enveloppait



Annonciade, penchée vers des pieds de giroflées énormes, d'un rouge sombre, cultivées au bord de cette terrasse par M. Labarède, qui ne laissait pas un pouce de terrain improductif.

En entendant un bruit de pas, elle leva la tête et ses joues se colorèrent un peu, sous l'influence de la surprise ou de la timidité.

Elle ne connaissait guère l'étranger, mais sa distinction, son allure, l'enthousiasme de M. Labarède, l'engageaient à la sympathie. Pour la première fois aujourd'hui, elle le voyait de près et rencontrait ce regard dont l'étrange beauté avait surpris et inquiété M<sup>me</sup> Labarède, le jour où M. de Pendelon était devenu locataire du pavillon. Un trouble léger la fit un peu frissonner. Lui, s'inclinant, demandait :

– Ce livre n'est-il pas à vous, mademoiselle ? Je viens de le trouver par terre, sur la seconde terrasse.

– En effet, monsieur. Je vous remercie de vous être donné cette peine. J'ai dû le laisser tomber hier...

Elle prit le volume que lui présentait M. de Pendelon. Celui-ci dit en soupirant :

– Je vois que vous lisez Homère dans le texte.

– Je suis l'élève de mon grand-père, qui m'a préparée à mes examens.

– Baccalauréat ?... Licence ?

– Oui, licence de lettres.

– Eh ! Je pourrai donc parler avec vous de ce vieil Homère ? Le lisez-vous souvent ?

– Très souvent.

– Moi aussi. Je ne m'en fatigue jamais.

Il se tut pendant quelques secondes. Annonciade, gênée, baissait un peu ses paupières mates et blanches comme la fleur de jasmin. Le regard de cet étranger n'était pas hardi, ainsi que certains dont elle avait senti s'arrêter sur elle l'insolente admiration quand elle descendait pour quelques courses à Cannes ou à Antibes.

Mais il insinuait en elle une sorte d'éblouissement jamais éprouvé jusqu'alors.

– ... Je vais me permettre de vous adresser une

question, mademoiselle. Sur ce livre, j'ai vu, écrit, un nom qui est celui d'une famille de Brahaix, le bourg tout proche de Guerlac, mon vieux manoir : Le Hennecc...

Les paupières blanches se levèrent, laissant voir un regard animé d'une vive surprise.

– Vous connaissez Brahaix, monsieur ? Vous êtes de ce pays ? Mon père y habite. Il s'appelle Conan Le Hennecc.

– Vous êtes la fille de Conan Le Hennecc ? Mais je vous croyais provençale, tout à fait provençale !

– Je le suis par ma mère et le lieu de ma naissance, mais le côté paternel est bien breton.

– Absolument breton. Les Le Hennecc, comme les Pendelon, sont de pure race celtique. Légende ou vérité, on rattache nos origines à un prince celte, Lennok, parent du roi Grallon et converti par l'apôtre saint Wennaël, puis traîtreusement assassiné sur l'ordre de la belle Ahès, fille du roi, dont il dédaignait les avances. Sa femme et son fils Wennaël échappèrent à la vengeance de la

princesse en se cachant dans une forêt, jusqu'au jour où leur parvint la nouvelle que la ville d'Ys avait disparu, et Ahès avec elle. À travers la suite des siècles, la descendance de Lennok se perpétua. Aujourd'hui, M. Le Hennec et moi représentons les deux branches subsistantes de ce tronc lointain.

Tout à l'étonnement de cette découverte, Annonciade oubliait sa gêne et M. de Pendelon pouvait maintenant voir à son aise les beaux yeux d'un brun foncé levés sur lui – des yeux d'enfant par leur candeur, des yeux de femme par leur profondeur, la force contenue de la pensée.

– Quelle chose singulière !... Et vous connaissez beaucoup mon père, monsieur ?

– Certes ! À chacun de mes séjours à Guerlac, nous nous rencontrons et nous parlons archéologie, ethnographie, questions qui le passionnent et l'intéressent beaucoup. Mais je m'étonne qu'il ne m'ait jamais appris qu'une de ses filles habitait la Provence.

Le jeune regard brillant se voila tandis qu'Annonciade disait tristement :

– Mon père ne s’occupe pas de moi. Il me connaît à peine. Je l’ai vu deux fois depuis mon enfance, et c’est tout.

– En vérité !... Je sais bien qu’il est d’une nature insouciante, apathique, et que sa femme le domine... Ah ! mais au fait, je me souviens maintenant d’avoir entendu dire que celle-ci était sa seconde femme et que la première, épousée en Provence, était morte après un an de mariage.

– Oui, mon père était venu faire des recherches ethnographiques et il connut ma mère au mas d’Ouyolles, chez un oncle de grand-mère qui logeait l’étranger de passage recommandé par un ami commun. Après la mort de ma mère, je fus laissée à mes grands-parents, tandis que mon père retournait en Bretagne. Il vint me voir deux fois, comme je vous l’ai dit, puis il se remaria et je ne le revis plus. Il répond une fois par an à mes lettres, en quelques lignes. Je sais tout juste que j’ai deux frères et une sœur, mais il ne me donne aucun détail sur eux ni sur son existence à lui.

Elle ajouta mélancoliquement :

– On sent que c’est une corvée qu’il accomplit

là, en me répondant. Peut-être aussi M<sup>me</sup> Le Henneq ne m'est-elle pas favorable.

– On la dit d'humeur impérieuse et dirigeant tout chez elle – son mari le premier. Elle appartient à une vieille famille bretonne, fort nombreuse. Personnellement, je la connais peu. Mais ma mère et ma sœur la voient quelquefois.

Tout en parlant, il ne quittait pas du regard le délicat visage palpitant dans la lumière. La brise soulevait sur le front blanc de petites boucles folles et les cils d'un brun soyeux battaient lentement sur les yeux veloutés, songeurs et graves.

– ... Ainsi, vous n'êtes jamais allée en Bretagne ?

– Jamais. D'ailleurs, je n'ai pas dépassé Nice d'un côté, Marseille et Aix de l'autre. Les voyages coûtent cher, et puis nous avons toujours beaucoup de travail. J'aimerais cependant connaître la Bretagne. La côte est si belle, paraît-il !

– D'une beauté sauvage qui ne plairait peut-

être pas à une enfant de la Provence ensoleillée. À Brahaix, la mer est terriblement superbe quand elle se rue sur les roches dont toute cette côte est bordée. Nous avons d'épouvantables tempêtes qui secouent jusqu'aux assises mon vieux manoir dont les murs, assure-t-on, datent de notre commun aïeul, le prince Lennok.

Il ajouta en souriant :

– Voilà donc un lointain cousinage entre nous, mademoiselle.

– Bien lointain, en effet !

– Et d'une authenticité sujette à discussion, en dépit des savantes recherches de M. Le Hennec et de celles que fit autrefois mon père, lequel avait fort à cœur cette origine celte, ainsi que le prouvent les noms donnés à ses deux enfants : Wennaël et Run.

– Run ? Oh ! C'est étrange !

– N'est-ce pas ? Mais il se trouve que ce nom s'adapte parfaitement au physique, à l'allure, à la voix même de ma sœur.

Il laissa passer un court silence avant

d'ajouter, avec cette ironie subtile qui échappait à des esprits plus observateurs que ne l'était celui d'Annonciade :

– J'aurai plaisir à vous parler de mon pays, qui se trouve être un peu le vôtre. Nous nous en entretiendrons quelquefois, si vous le voulez bien. Mais je me retire, car je vous ai interrompue dans votre travail et l'heure de déjeuner approche.

Il s'inclina et s'éloigna, en appelant son chien qui manifestait des velléités de s'égarer dans les plates-bandes fleuries.

Annonciade regardait la svelte silhouette qui s'élevait, en montant vers la maison, dans la clarté vibrante de midi. Elle songeait :

« Il paraît très aimable... Quelle physionomie intelligente ! »

Puis elle se pencha vers les giroflées en ouvrant son sécateur. Quelques longues tiges fleuries, gonflées de suc, tombèrent dans le panier où les doigts légers les couchèrent soigneusement. Mais la main, petite, un peu



brunie, demeura un instant immobile. Annonciade regardait pensivement devant elle, vers les terrasses maintenant désertes, et elle pensait :

« Il a des yeux comme je n'en ai jamais vu ! »

### III

Cet entretien avec M. de Pendelon, fidèlement rapporté par Annonciade à ses grands-parents, devint le point de départ de relations fréquentes et cordiales entre les Labarède et leur hôte. Celui-ci, désireux de se documenter sur l'ancienne Provence, ne pouvait puiser à meilleure source qu'en s'adressant à M. Labarède. Aussi, fort souvent, vers la fin de l'après-midi, le voyait-on venir le long de la terrasse, souple, élégant, son chien sur les talons. Il saluait M<sup>me</sup> Labarède et Annonciade, puis s'asseyait de façon à avoir en face de lui, ou de profil, le charmant visage de la jeune fille. M. Labarède ne tardait guère à paraître, joyeux, empressé, tout prêt à satisfaire la curiosité de l'étranger au sujet de sa chère Provence. Et l'on parlait ensuite de bien d'autres choses. Que ce fût sur la Provence, l'Orient, les grands classiques français ou les auteurs modernes, entendre Wennaël de Pendelon était

un enchantement. Sa parole donnait la vie au moindre mot. Annonciade l'écoutait, ingénument ravie. En la regardant, les yeux d'une si ardente beauté sur lesquels se jouait l'ombre mobile des cils s'éclairaient de plus vives lueurs.

Rassurée par les allures correctes de l'étranger, M<sup>me</sup> Labarède partageait maintenant l'enthousiasme de son mari. Elle trouvait tout naturel que M. de Pendelon entretînt sa petite-fille de la famille Le Henneq, du pays de son père. Après tout, ils étaient peut-être cousins ! La parenté, il est vrai, se perdait bien un peu dans la nuit des temps ; mais elle n'en inspirait pas moins à l'excellente femme quelque orgueil, étant donnée la haute situation sociale de son hôte.

Le seul point noir lui paraissait le manque total de croyances religieuses chez ce jeune homme par ailleurs si bien doué, qu'elle jugeait en outre fort sérieux. Mais il n'avait jamais une parole qui pût froisser ses interlocuteurs et, dans ses admirations d'artiste et de lettré, il faisait une place fort belle à l'art, à la littérature catholique. Il ne restait donc qu'à prier pour qu'il retrouvât la

foi. C'est à quoi ne manquait jamais, chaque soir, la bonne M<sup>me</sup> Labarède.

Dans la journée Wennaël continuait ses promenades. Il montait au long de la colline, dans les petits sentiers pierreux sur lesquels s'étendait l'ombre parfumée des pins. Il s'asseyait sur quelque roc, parmi la bruyère blanche et les fleurs de genêts. Ou bien il errait dans les ruelles du village, traversées de petites arcades en pierre effritée où se nichaient des cactus en fleur et des géraniums dont les longues traînes pendaient en se balançant dans le vide. La fraîcheur de l'ombre se répandait entre les façades noirâtres sur lesquelles serpentaient des cordons de vignes, de glycines ou de rosiers. Une chapelle désaffectée, à demi ruinée, enfonçait dans l'obscur abandon d'un coin de rue ses murs roux et son portail cintré contre lequel se pressaient les ronces. Puis, tout au bout de la rue, l'ombre s'effaçait subitement devant l'éblouissante clarté qui chauffait la petite esplanade bordée de platanes. Wennaël s'appuyait au parapet de pierre. Il avait devant lui le golfe de la Napoule, la pointe boisée de la Croisette, l'Esterel qui semblait d'ici un

noir chaos de roches avançant comme une proue dans le bleu doré de la mer et du ciel. Pendant quelques instants, il s'absorbait dans cette vision qui saisissait mieux ses nerfs après le passage dans les petites rues noires, le long des maisons pauvres et laides dont les fenêtres semblaient transformées en perpétuels séchoirs pour le linge de la famille. Puis il revenait sur ses pas, traversait l'ombre du village et se retrouvait dans la lumière, jusqu'à la bastide.

Un matin, pour la première fois depuis qu'il occupait le pavillon, Wennaël descendit à Cannes. Il avait conservé son appartement à l'hôtel, où il laissait aussi son chauffeur et sa voiture. Quelques mots sur une carte avaient informé ses plus intimes relations qu'il s'absentait pour un peu de temps. À personne, il n'avait donné son adresse. Le chauffeur l'ignorait comme les autres. Quant à Henri, le valet de chambre, qui descendait tous les deux jours pour chercher le courrier, il était absolument incorruptible.

Comme Wennaël entrait dans le hall de

l'hôtel, une jeune femme, qui sortait, laissa échapper une exclamation :

– Vous ! Enfin !

Ils s'arrêtèrent en face l'un de l'autre et une longue main blanche s'offrit à M. de Pendelon, qui s'inclina pour la baiser.

Il dit, avec un soupçon d'ironie :

– Vous me croyiez parti pour toujours ?

– Sait-on jamais avec vous ! Sans explication, vous nous abandonnez et l'on n'entend plus parler de vous, pendant de longs jours !

Des yeux noirs, vifs et brûlants, s'attachaient à Wennaël. Une chaude rougeur montait au teint mat de la jeune femme et les larges ailes du nez aquilin palpitaient d'émotion.

M. de Pendelon riposta avec un sourire de moquerie légère :

– Je faisais une retraite, doña Flavia.

– Une retraite, vous ?

– Oh ! Une retraite à ma façon.

– Je me doute bien que vous n'avez pas été

demander l'hospitalité aux moines de Saint-Honorat ! Peut-on savoir en quel lieu ?...

– Mystère inviolable ! Que vous importe, d'ailleurs ? Dites-vous seulement qu'étant depuis un mois ici, ma fantaisie réclamait quelque variation. Le changement est ma vie, vous ne l'ignorez pas.

– Le changement d'horizon... Ou d'amis ?

– Mais les deux, naturellement.

Il y avait quelque sarcasme dans cette réplique. Les sourcils sombres qui formaient un arc parfait au-dessus des yeux de la jeune femme eurent un frémissement léger. La bouche, un peu grande, aux lèvres ardentes, essaya de sourire en disant :

– Vous êtes d'une sincérité charmante !

Mais un coup d'œil inquiet et passionné scrutait avidement la physionomie doucement railleuse de Wennaël.

– ... Au moins, nous revenez-vous définitivement ?

– Je ne sais. Prenez-moi tel que je suis, au jour

le jour, doña Flavia. Je ne réponds jamais du lendemain... Vous retrouverai-je au polo, cet après-midi ?

– Je ferai mon possible pour m’y rendre. Annie Borston doit m’attendre à Nice, mais je lui téléphonerai de ne pas compter sur moi... Ah ! Voici votre ami Challenges. Je vous laisse. À plus tard.

Elle se dirigea vers la porte de sortie après avoir répondu au salut de l’arrivant, un grand garçon blond qui avait eu un geste de surprise à la vue de Wennaël.

– Toi, Pendelon ! D’où sors-tu ?

Paisiblement, en lui serrant la main, Wennaël répondit :

– Est-ce que cela t’intéresse beaucoup ?

– Énormément ! Cette fugue a fait jaser toutes tes connaissances, mon cher.

– Je m’en doute ! Il ne leur en faut pas tant. Et on a cherché à savoir où j’étais, hein ! Mon bon ? On a interrogé ce pauvre diable de Coarnec, on l’a retourné et retourné jusqu’au moment où l’on



a dû se persuader qu'il ne savait rien ? Même, quelqu'un a essayé près d'Henri...

Challings se mit à rire.

– Eh ! Oui. Cette pauvre doña Flavia était comme une âme en peine.

Il ajouta d'un ton plus sérieux, en baissant la voix :

– Tu es d'une cruauté raffinée, Pendelon !

Les sourcils de Wennaël se rapprochèrent, tandis qu'il ripostait froidement :

– Jamais un caprice – fût-il le plus chaud de tous – n'entravera mon entière liberté d'allures.

– Un caprice ? Mais il y a bien plus que cela pour elle, Pendelon ! Elle t'aime follement. Voyons, elle serait pour toi une femme charmante...

– Mon cher ami, écoute ceci et retiens-le bien pour ne plus me faire à l'avenir de réflexions semblables : jamais je n'épouserai une femme qui m'aimera de cette manière-là, avec cette passion jalouse dont ne s'arrangerait en aucune façon ma nature indépendante. Je t'autorise à le lui

insinuer, au cas où tu jugerais ses illusions trop fortes sur ce point-là.

– Ce serait peut-être charitable ! Elle est emballée à fond, cette inflammable Vénitienne, et tu joues avec son amour, sans t'inquiéter de ce que sera pour elle le réveil.

Wennaël eut un rire d'ironie.

– Ah ! s'il fallait que je m'inquiète au sujet de tous les cœurs qui se sont offerts à moi ! Doña Flavia me connaît quelque peu, d'ailleurs. Elle ne peut donc s'illusionner que si elle le veut bien sur mes sentiments.

Avec un haussement d'épaules, il ajouta :

– Quant aux désespoirs éternels, je te dirai que je n'y crois pas du tout.

\*

Pendant cette journée et celle du lendemain, M. de Pendelon reprit sa vie habituelle. Il se montra au polo de Mandelieu, au casino, au thé

d'une grande dame anglaise, à la soirée du Cercle nautique. Il dîna à la même petite table que doña Flavia et sa mère, la comtesse Dravini. Le soir du second jour, toutes deux l'invitèrent à venir prendre le thé avec elles, dans le salon de leur appartement. La comtesse Dravini se retira bientôt en prétextant un violent mal de tête et Wennaël resta seul avec doña Flavia dans la banale pièce d'hôtel où des fleurs mouraient en répandant une trop forte senteur.

La jeune femme se tenait assise près d'une table, non loin de la fenêtre ouverte. Wennaël, qui s'était levé au moment du départ de la comtesse, demeurait debout, à demi tourné vers doña Flavia, la main gauche posée sur la barre d'appui. La lumière d'une haute lampe à pied posée près de lui éclairait vivement son visage, sa bouche ironique et dure, ses yeux qui considéraient avec indifférence doña Flavia, enfoncée dans le fauteuil où s'abandonnait son buste souple.

– Ces parfums sont trop forts, ne trouvez-vous pas ?

Elle se levait et, faisant quelques pas, se trouvait aussi devant la fenêtre, près de Wennaël.

– En effet. Désirez-vous que je sonne pour qu'on enlève ces fleurs ?

– C'est inutile. Ici, elles ne me gêneront plus. Vraiment, qu'il fait bon respirer cet air délicieux

La clarté de toutes les lampes allumées en ce moment sur cette façade se répandait au-dehors, sur le sol, sur les arbres immobiles, ce soir, car le grand vent qui avait battu la côte depuis le matin s'était calmé au crépuscule. À peine, parfois, un léger coup de brise venu de la montagne apportait-il le parfum des orangers qui fleurissaient.

– Ainsi, il est impossible de savoir en quel lieu vous vous êtes caché depuis trois semaines, mon mystérieux ami ?

La voix, le regard de la jeune femme n'étaient qu'une prière caressante dont ne parut aucunement s'émouvoir son interlocuteur.

– Absolument impossible, doña Flavia. Ceci restera mon secret. Je vous le répète, prenez-moi

tel que je suis, avec tous mes mystères, toutes mes fantaisies.

– Mais c’est que j’ai tant envie de le connaître, ce secret ! Si vous me le disiez ?... À moi seule ? Je suis très discrète, on assure que c’est ma principale qualité...

Elle penchait un peu la tête et son long cou ambré, ses épaules fortes et belles ondulaient sous la lumière. Wennaël fut enveloppé du parfum pénétrant dont étaient imprégnés les cheveux sombres, la robe de molle soie couleur de safran.

Il eut un doux rire moqueur.

– Quelle charmante curieuse vous êtes ! Mais apprenez que jamais les plus beaux yeux du monde n’ont réussi à me faire varier dans mes décisions.

– Les plus beaux yeux du monde ? Sont-ce les miens ?

Elle l’interrogeait du regard, avidement. Il continua de sourire, mais ne répondit pas.

Les lèvres de Flavia tremblèrent en

murmurant :

– Je comprends ! Vous leur en préférez d'autres. Ah ! Wennaël, je crois que vous m'aimez en passant, tout simplement.

– J'aime toujours en passant, doña Flavia.

La phrase tomba nonchalamment des lèvres ironiques. Au teint mat de Flavia, le sang monta en poussée violente. D'un mouvement machinal, la jeune femme se recula un peu en attachant sur M. de Pendelon un regard dont l'ardeur devenait presque douloureuse.

– En passant ? Seulement en passant ?

Wennaël eut de nouveau son léger rire de moquerie.

– Vous devriez le savoir. Je ne cache pas mes idées au sujet de l'amour.

Elle répliqua d'une voix que l'émotion étouffait :

– Je pensais que... Que vous pourriez peut-être aimer autrement...

– Illusion, ma chère amie. Complète illusion.

Il se pencha, prit la belle main aux bagues étincelantes et y appuya ses lèvres.

– Allons, Flavia, ne me demandez pas plus qu'il ne m'est possible de vous donner. J'aime votre intelligence alerte et brillante, j'aime l'éclat de vos yeux quand vous me regardez. Ne prenez pas cet air tragique. Il ne convient pas à une merveilleuse soirée comme celle-ci, où tout doit être sourire et joie.

– Sourire, joie, quand vous m'apprenez que vous me quitterez sans regret ?

– Goûtez l'heure présente sans vous inquiéter du lendemain. J'agis ainsi et m'en trouve fort bien.

– C'est que je n'ai pas un cœur insensible comme le vôtre, moi ! Quand j'aime, ce n'est pas pour un jour.

– Vous avez tort. Je ne comprends pas du tout les amours perpétuelles.

Elle balbutia d'un ton indigné :

– Que vous êtes mauvais !... Que vous êtes mauvais !

Il eut un rire silencieux et l'éclat de son regard s'aviva. D'un geste doucement impératif, il attira Flavia tout contre la barre d'appui de la fenêtre en disant avec une ironie caressante :

– Admirez donc cette belle nuit, aspirez les parfums qui nous arrivent de là-haut et ne prenez pas souci de ce que demain vous apportera. C'est la sagesse qui vous le commande.

Elle s'accouda à la fenêtre sans répondre. Son visage aux traits un peu forts, mais expressifs, demeurait tourné vers M. de Pendelon. Celui-ci la regardait avec l'orgueilleuse complaisance de l'homme sûr de son pouvoir, avec la subtile jouissance du dilettante satisfait de sentir palpiter près de lui cette passion féminine, de se voir maître du cœur de la belle Vénitienne, très recherchée partout où elle paraissait.

La fine senteur des pins et des fleurs de tous les jardins d'alentour effleurait les deux visages rapprochés. Wennaël pensa tout à coup : « Les orangers fleurissent là-haut. » Et il ne vit plus les yeux brûlants qui l'imploraien, ni le visage ambré de Flavia. Deux beaux yeux si foncés



qu'ils semblaient noirs parfois, et si doux, si chaudement veloutés, répandaient leur lumière sur un délicat visage de jeune fille. Dans la mate blancheur du teint, des lèvres au dessin charmant souriaient, discrètement, et de soyeux cheveux bruns se soulevaient en petites boucles folles sur un front bien modelé.

Flavia fit observer, du ton que l'on prend pour dire n'importe quoi, au hasard, quand le cœur est plein d'absorbantes pensées :

– Le vent a franchement tourné. Il vient tout droit de la montagne, ce soir.

Il répondit brièvement :

– En effet.

Son regard se tournait vers la nuit, vers le mont boisé invisible derrière toutes ces ténèbres. Là se trouvaient la bastide rose et ses terrasses fleuries. Wennaël sourit en songeant :

« Demain, j'y retournerai. »

## IV

Midi approchait quand M. de Pendelon atteignit le petit sentier ménagé comme raccourci au flanc de la hauteur. Les murs roux du pavillon se dressaient près de lui, à demi couverts des grappes mauves de la glycine. Wennaël les contourna, ouvrit la porte et se trouva chez lui, dans la petite demeure silencieuse où son valet de chambre l'avait précédé le matin.

Mais il ne fit que la traverser. D'un pas alerte, il gagna le jardin et descendit jusqu'à la seconde terrasse. Près du petit bassin ovale, Annonciade, debout, groupait entre ses doigts des branches de lilas. Elle tourna la tête au bruit des pas et la chaude lumière de midi se répandit sur son visage tout à coup un peu rougissant, sur ses yeux qui souriaient.

– Ah ! vous voici, monsieur.

– Mais oui. Vous voyez que je n'ai pas fait

une longue absence ? Votre bastide rose me rappelait, et j'ai obéi à cet attrait bien volontiers.

Les yeux de Wennaël, aujourd'hui, semblaient d'un vert profond, comme la mer de son pays, et ils avaient l'ensorcelante beauté de l'océan perfide et charmeur quand le soleil étend sur lui son voile d'or. Ils attiraient le regard d'Annonciade, l'obligeaient à se laisser pénétrer par eux, tandis qu'avec un intérêt apparent M. de Pendelon interrogeait la jeune fille sur la culture des fleurs pratiquée dans le jardin de la bastide.

Un peu de vent agitait les souples feuillages d'un vert doré. La senteur capiteuse des orangers saturait l'atmosphère autour d'eux. Dans la lumière, le blanc visage d'Annonciade s'animait de chauds reflets et les yeux, purs et doux, avaient parfois un éclat subit, comme un frémissement de vie plus ardente. Wennaël songeait : « Ils seront admirables, le jour où cette enfant connaîtra l'amour. »

Maintenant, il parlait d'une œuvre littéraire de valeur qui venait de paraître et dont il avait apporté un exemplaire pour ses hôtes. La culture

intellectuelle d'Annonciade, sa vive compréhension faisaient de cette jeune solitaire, timide et réservée, une interlocutrice non négligeable, comme il avait déjà pu s'en rendre compte. Elle l'écoutait en penchant un peu la tête, avec un regard attentif qui parfois se voilait sous les cils tremblants. Car le regard de Wennaël l'éblouissait et elle sentait s'insinuer en elle une émotion étrange, jamais éprouvée – quelque chose d'inquiétant et de délicieux à la fois.

Wennaël s'interrompit en disant :

– Voilà M. Labarède.

Il alla au-devant du vieillard qui montait des terrasses inférieures, dans sa tenue de travail. La bouche large, les yeux un peu ternis par l'âge souriaient dans le bon visage maigre, tout craquelé par les rides. M. Labarède était joyeux de revoir son locataire et il ne songeait pas à s'étonner de le trouver, à peine arrivé, conversant avec sa petite-fille. Ils parlaient littérature ? Eh bien ! Mais c'était fort innocent, en vérité ! Il convenait, au contraire, de se féliciter qu'un homme d'une si haute culture intellectuelle

voulût bien condescendre à de tels entretiens dont ne pouvait que profiter l'intelligence très ouverte d'Annonciade.

Ainsi, le plus sincèrement du monde, s'aveuglait le bon aïeul et l'étranger avait le champ libre pour entrer dans ce cœur de jeune fille, feuillet vierge sur lequel il voulait inscrire son nom, le premier.

Jour par jour, il voyait l'émoi nouveau s'emparer un peu plus de cette âme pure qui avait eu encore peu de contacts avec la vie. Chaque soir, il venait chez les Labarède et il bavardait ou bien lisait tout haut des chants de la *Divine Comédie*, des extraits de Shakespeare ou des œuvres d'auteurs modernes, en les commentant avec son habituel tour d'esprit original. Le matin à l'aube, ou vers la fin de l'après-midi, quand Annonciade se trouvait seule au jardin, occupée à cueillir des fleurs pour la vente, elle le voyait souvent apparaître, suivi de son chien. Aimable et gai, il s'offrait pour l'aider. Et ils parlaient encore. Annonciade parlait de son enfance ; de ses grands-parents, de son souci en les voyant

vieillir. Elle était simple et confiante, parce que jamais un mot susceptible de l'effaroucher n'était sorti des lèvres de Wennaël. La chaude caresse du regard, la séduction du sourire et de la parole faisaient d'elle une captive sans qu'un seul instant le soupçon du danger se mêlât à cette joie jusqu'alors inconnue qui la pénétrait depuis quelque temps, à cette émotion qui précipitait les battements de son cœur dès qu'apparaissait M. de Pendelon.

Il suivait sur sa physionomie les progrès de cet amour ingénu qui s'ignorait encore. Annonciade lui inspirait un intérêt très vif, par sa beauté mais aussi par le charme délicat de son âme, par tout ce qui la faisait différente des autres femmes. Il se plaisait à voir passer dans ses yeux de plus vives clartés, monter à son teint si blanc un peu de rose quand elle sentait sur elle son regard. Dans le calme de la bastide, il oubliait près d'Annonciade les amis qui l'attendaient, la noble Vénitienne, aux yeux passionnés, dont il était si ardemment aimé.

Les hivernants commençaient de se disperser ;

mais, par Henri, M. de Pendelon savait que la comtesse Dravini et sa fille prolongeaient leur séjour, contrairement à leur coutume. Elles espéraient sans doute le voir réapparaître. Cependant, il n'était pas retourné à Cannes et, comptant repartir directement de la bastide dans quelque temps, il venait de faire savoir à l'hôtel qu'il ne conservait pas son appartement, en même temps qu'il envoyait au chauffeur l'ordre de garer la voiture en ville.

On connaissait bien son originalité, sa capricieuse désinvolture d'homme gâté par la vie. Où, cette fois, son bon plaisir le retenait-il ? M. de Challings, suivant un jour Henri, était arrivé jusqu'au pavillon, mais, là, il avait attendu vainement pendant une heure sans voir personne apparaître et, connaissant l'esprit d'indépendance de son ami, il n'avait osé sonner pour le demander.

Quand il apprit sa découverte à doña Flavia, celle-ci s'écria impétueusement :

– Je monterai là-haut et nous verrons bien s'il me recevra !

– Je ne vous engage pas à le faire, madame ! Avec un homme du caractère de Wennaël, les démarches de ce genre ne sont guère appréciées. Celle-ci, j'en suis persuadé, l'irriterait au plus haut point.

La jeune femme eut un rire amer, en ripostant :

– Oui, parce qu'il m'oublie... Pour une autre. Mais, précisément, je voudrais bien la connaître, celle-là.

– Je vous assure que ce serait vous aliéner à jamais la... sympathie de Wennaël !

La sympathie ! Je m'en soucie peu ! S'il ne m'aime pas, qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? Et j'aurai du moins le plaisir de lui dire son fait, à cet odieux Pendelon.

Sans vouloir écouter davantage M. de Challings, Flavia s'éloigna et alla s'enfermer dans sa chambre. Le lendemain, de bonne heure, elle était sur le chemin de la bastide, résolue à tout tenter pour voir Wennaël.

En arrivant au pavillon, elle s'arrêta un



moment avant de sonner. Une émotion violente l'étreignait. Sa nature impulsive et passionnée, la force de son amour jaloux l'avaient amenée ici. Mais elle n'ignorait pas quel être indépendant et orgueilleux était Wennaël. Comment la recevrait-il ? Quelles dures paroles allait-elle entendre ?

Elle songea :

« Tant pis ! Il ne m'aime pas ; mais je veux lui montrer que je ne suis pas sa dupe. »

Elle étendit la main vers la sonnette, qui fit entendre un carillon grêle. Un pas retentit sur les dalles et la porte s'ouvrit, laissant apparaître le froid visage d'Henri.

La jeune femme s'informa, d'une voix qui tremblait un peu :

– M. de Pendelon est-il là ?

– M. le marquis est absent, madame.

– Absent... Pour longtemps ?

– Je l'ignore, madame.

– Ah ! vraiment ! C'est contrariant... Très contrariant...

Elle reculait tout en parlant, pour se retirer, car, bien que ne croyant pas un mot de cette réponse, elle n'osait insister. Cet homme, fanatiquement dévoué à son maître, était un bloc impassible, elle en avait déjà eu la preuve.

Elle feignit de s'éloigner. Mais un peu plus loin, dans le chemin, elle entra dans le bois de pins et se dissimula derrière un arbre, à un endroit d'où elle pouvait apercevoir à la fois la porte du pavillon et celle de la bastide.

Là, elle guetta, pendant de longues heures. Au cours de la matinée, elle vit sortir M. Labarède, qui allait au village, puis la servante avec son panier à provisions. Elle entendit aboyer Seldjouck, ce qui lui fit penser que Wennaël était bien là. Puis l'heure du déjeuner passa. Elle tint bon, en dépit de légers tiraillements d'estomac. Cependant, elle se disait que son attente serait probablement vaine. Prévenu par Henri, M. de Pendelon s'abstiendrait aujourd'hui de sortir pour ne pas risquer sa rencontre.

Vers trois heures, elle commença de se dire qu'il faudrait songer à se retirer. Wennaël

demeurait invisible. Lentement, elle se leva, étira ses membres fatigués de ce long repos sur l'herbe. Un moment encore, elle demeura là, les yeux fixés sur la bastide dont elle souhaitait si avidement percer le mystère. Puis elle fit quelques pas, sans hâte.

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait en grinçant sur des dalles l'immobilisa brusquement. Au seuil de la bastide apparaissait une svelte silhouette de jeune fille vêtue d'une simple robe blanche à petits dessins mauves et gris. Un chapeau de paille bise abritait la charmante figure dont les yeux souriants, aussitôt la porte franchie, se tournaient vers M. de Pendelon qui sortait à son tour de l'ombre du vestibule, tandis que Seldjouck bondissait sur le chemin.

La jeune fille dit gaiement :

– Alors, à ce soir, monsieur ? Bonne promenade !

– Merci, mademoiselle. Je vais prendre quelques croquis là-haut et je rentrerai sans doute de bonne heure.

Il l'enveloppa d'un regard de souriante caresse en ajoutant :

– À bientôt.

Elle s'éloigna, légère et gracieuse, dans la direction du village. Flavia, qui frissonnait d'émotion et de colère, s'apprêtait à descendre pour se trouver sur le passage de Wennaël. Mais, à sa profonde stupéfaction, elle le vit venir droit à elle, très calme, la mine sarcastique.

– Eh bien ! Vous avez une dose de patience peu commune, doña Flavia ! Vraiment, il eût été trop cruel de vous laisser regagner Cannes sans vous récompenser d'une telle constance !

Sous la raillerie froide, la jeune femme rougit violemment et perdit un instant contenance.

– Vous... vous me voyiez ?

– Mais oui, très bien, d'une fenêtre de mon logis. Vous vous apprêtiez à partir ?

– Oui...

– Puisque vous vous êtes privée de déjeuner, voulez-vous me faire l'honneur de venir goûter chez moi ?

Elle hésita un moment avant de répondre :

– Soit. J’ai à vous parler, du reste.

Quand elle fut dans le salon du pavillon, petite pièce garnie de vieux meubles bien entretenus et toujours ornée de fleurs par les soins d’Annonciade, doña Flavia s’approcha de la porte-fenêtre ouverte et jeta un coup d’œil sur les terrasses fleuries d’où montait un doux parfum. Une main ferme se posa sur son épaule, une voix mordante demanda :

– Eh bien ! votre curiosité est-elle satisfaite ?

Elle se détourna et rencontra le regard moqueur de Wennaël.

– Vous croyez donc à cela de ma part ?

La voix de Flavia prenait une intonation véhémence.

– ... Vous croyez à une curiosité banale ? Ah ! non, tenez, je sais bien que vous connaissez le motif qui m’a conduite ici, en dépit de toutes les conventions du monde, qui m’a fait oublier ma fierté, qui...

Il l’interrompit avec un calme hautain :

– De ce motif, ne parlons pas, si vous le voulez bien. Il ne pourrait qu’amener entre nous une explication... Désagréable.

– Mais cette explication, je la veux ! Je suis venue la chercher ! Wennaël, vous connaissez mes sentiments à votre égard. Vous, un jour, vous m’avez dit : « Je vous aime. » M’avez-vous donc menti, alors ?

– Aucunement. Je suis toujours sincère quand je dis à une femme ces mots-là. Mais il y a diverses qualités d’amour. Le mien est très différent du vôtre, qui voudrait la perpétuité et l’exclusivité. Aussi aurions-nous eu beaucoup de peine à nous entendre sur ce sujet

Elle tressaillit, en se reculant un peu. Ses lèvres tremblantes demandèrent :

– Cela signifie que, maintenant, je vous suis indifférente ?

– Pourquoi cherchez-vous à me faire prononcer des mots blessants ? Restons bons amis, ce sera mieux. Venez-vous asseoir et racontez-moi les nouvelles, car je vis ici en

ermite.

Elle se laissa conduire à un fauteuil. Les paroles de Wennaël, prononcées avec la plus tranquille froideur, venaient de lui enlever ses dernières illusions. Elle aurait dû quitter aussitôt cette demeure, s'éloigner de l'homme qui s'était ainsi joué de son cœur. Mais elle n'était devant lui que la plus faible des femmes. Elle n'avait pas la force de sacrifier ces moments qu'il lui était donné de passer près de ce charmeur, dans l'intimité de ce petit salon fleuri. Puis, en dépit de tout, ne gardait-elle pas quelque fol espoir de le ramener à elle ? Ces mots prononcés par lui tout à l'heure, ces mots si durs qui semblaient l'écarter définitivement, n'étaient-ils pas destinés surtout à la punir d'avoir découvert sa retraite et d'être venue l'y déranger ? La jeune fille entrevue un moment auparavant était bien jolie ; cependant, une femme séduisante, expérimentée, ardemment amoureuse comme la belle comtesse Flavia Speletta, pouvait avantageusement lutter contre cette fillette, probablement de modeste origine et d'éducation simple, dont se laisserait vite sans doute le fantasque et mondain marquis

de Pendelon.

Aussi, en veillant à n'y mettre aucune affectation, et tout en faisant honneur au goûter servi par Henri, doña Flavia déploya-t-elle tout son charme de femme élégante, toute la verve brillante de son esprit cultivé. Wennaël lui donnait la réplique sans paraître aucunement se souvenir du motif qui avait amené ici la jeune femme, ni des paroles échangées tout à l'heure. Mais Flavia, quelque illusion qu'elle voulût se donner, comprenait très bien qu'il n'était plus le même pour elle, et que tout ce qu'elle tentait pour le reprendre demeurait inutile.

En refusant une seconde tasse de thé, elle se leva et dit avec une affectation d'entrain :

– Il me faut redescendre maintenant. Fort heureusement, j'irai plus vite qu'à la montée. Ce petit sentier est d'une raideur terrible !

– Je ne m'en aperçois pas.

– Oui, parce que vous avez des jarrets rompus à tous les sports... Voyons, que je jette encore un coup d'œil sur votre jardin.



Elle s'avança et fit quelques pas hors du salon, sur la terrasse. La vive lumière du soleil qui déclinait enveloppa sa belle taille souple vêtue de velours vert et fit étinceler le collier de topazes entourant son cou.

– Vous occupez ce pavillon seulement ?

– Oui, mes propriétaires habitent la maison voisine. J'ai la jouissance du jardin, où ils cultivent des fleurs pour la vente.

– C'est agréable... Et ces terrasses font une jolie perspective. Puis vous avez la vue de la mer...

Elle s'interrompt. Annonciade remontait des terrasses, lentement, les yeux rêveurs. Des clartés se jouaient sur les cheveux bruns et sur le visage pensif. Elle tenait à la main une gerbe de fleurs. Ainsi, le front penché, la démarche sans hâte, elle semblait une jeune prêtresse de Minerve montant vers l'autel de la déesse pour lui offrir un tribut fleuri.

Sans regarder Wennaël, Flavia dit avec un rire sourd :

– Elle croit aussi, celle-là, à la sincérité de vos paroles d’amour ?

Il se tenait près de la jeune femme, sur la terrasse. Lui aussi regardait Annonciade, qui ne les voyait pas. En se tournant vers Flavia, il riposta avec une calme ironie :

– Elle y croira quand elle les aura entendues.

Flavia essaya de rire.

– La malheureuse ! Ce serait une charité de la prévenir.

– Une charité dont vous vous chargeriez volontiers.

Elle rougit sous le regard de froid sarcasme et leva les épaules.

– Ce n’est pas mon affaire. Je la plains, voilà tout... Eh bien ! Au revoir ! Je ne sais quand nous nous reverrons, maintenant ?

– Peut-être cet été, au cas où vous décideriez de choisir Dinard comme villégiature. Je vais vous accompagner jusqu’au bas du sentier, si vous le voulez bien.

Ils n'échangèrent plus que des phrases insignifiantes jusqu'au moment où ils se séparèrent, sur la route d'Antibes. M. de Pendelon baisa la main de la jeune femme, prononça quelques courtoises paroles d'adieu, puis s'éloigna sans se retourner une seule fois. Elle restait sur la route, immobile, le suivant des yeux. La colère et la douleur se partageaient son cœur. Elle avait conscience que son indiscretion de femme amoureuse et jalouse déplaisait au plus haut point à Wennaël et qu'il ne le lui pardonnerait pas.

En frappant du pied le sol dur, elle murmura, les yeux pleins de larmes :

– Ah ! Quelle sottise d'aimer ainsi !... D'être folle à ce point !

## V

Annonciade, maintenant, avait l'impression d'une vie nouvelle qui s'insinuait en elle. À certains moments, elle se sentait toute joyeuse, sans motif apparent. Dans le jardin, elle s'interrompait de travailler pour rêver en regardant les feuillages baignés de lumière autour d'elle. L'image de Wennaël, ses paroles, son sourire revenaient constamment à sa pensée. Elle ne songeait pas à s'en inquiéter. Son inexpérience ignorait le péril et la livrait sans défense au charme perfide de l'étranger.

Comment eût-elle éprouvé quelque crainte, d'ailleurs, quand M. Labarède et sa femme laissaient voir tant de sympathie enthousiaste pour M. de Pendelon et se montraient si naïvement fiers de l'amabilité que leur témoignait ce grand seigneur ? Comment eût-elle été plus clairvoyante qu'eux, la pauvre enfant qui avait si

peu vécu encore ?

Le printemps répandait maintenant tous ses arômes dans les jardins. Wennaël se complaisait à les respirer longuement. Il avait presque cessé les promenades au-dehors et se contentait de flâner sur les terrasses, causant avec M. Labarède, contemplant la beauté des fleurs ou la splendeur de l'horizon et cherchant à rencontrer les yeux qui l'intéressaient tant.

Un après-midi, vers l'heure où le soleil commençait de décliner, il se promenait sur la seconde terrasse en fumant, quand Annonciade apparut, venant des terrasses inférieures. Comme le jour où doña Flavia la regardait, elle montait d'une allure rêveuse, les yeux baissés ; entre ses doigts, elle balançait son chapeau de paille bise et les derniers reflets de la lumière se répandaient librement sur ses cheveux d'un brun si doux.

Elle ne vit M. de Pendelon que lorsqu'elle fut près de lui. Ses épaules tressaillirent légèrement et son teint devint un peu rose. Wennaël, jetant sa cigarette, dit en souriant :

– Vous rêviez, mademoiselle ?

– Je pensais à ma grand-mère qui est souffrante aujourd’hui.

– Pas gravement, je l’espère ?

– Non, je ne crois pas. Mais je m’inquiète très vite.

– C’est déraisonnable. M<sup>me</sup> Labarède paraît encore vigoureuse pour son âge.

– Oui, elle est généralement bien portante. Sans doute ne sera-ce qu’un malaise passager... Vous regardez une fois de plus le coucher du soleil, monsieur ?

– Je ne m’en fatigue pas. Puis, je n’ai plus très longtemps à en jouir.

– Vous partez bientôt ?

La voix tremblait un peu, le sang disparut du jeune visage, les yeux purs se voilèrent sous l’afflux d’une désolation qui s’avouait ingénument.

Wennaël s’appuyait au tronc d’un platane. Près de lui, contre le petit mur entourant le jardin des branches de rosiers s’étendaient, garnies de fleurs rouges et jaune pâle qui couvraient la

maçonnerie effritée. Annonciade, d'un mouvement machinal, – peut-être pour cacher à M. de Pendelon des larmes prêtes à jaillir, – se rapprocha de ce mur et son bras fin, d'une mate blancheur, frôla des corolles qui se détachèrent, glissèrent le long de sa robe sur le sol.

– Oui, il le faut bien. Mais je regrette beaucoup de quitter cette charmante solitude.

– Nous aussi, nous regretterons... Nous regretterons beaucoup...

Sa voix s'étrangla. Elle voulut détourner ses yeux qui se remplissaient de larmes. Mais une main, ferme et caressante à la fois, se posa sur son bras et elle vit tout près d'elle le visage, les yeux ardents de Wennaël.

– Annonciade, vous pleurez... Vous pleurez parce que je pars. M'aimez-vous donc un peu ?

Elle ne répondit pas. Wennaël la sentit frémir sous sa main et dans ses yeux, qui essayaient de fuir les siens, il vit cet amour, encore timide et tremblant, qu'il attendait et dont il avait joui à l'avance.

Jamais aucun regard de femme ne lui avait paru plus admirable. Il avait bien prévu que l'amour donnerait à la beauté d'Annonciade tout son achèvement. Ainsi, en cette petite bastide rose, il trouvait une de ses plus vives impressions – oui, vraiment, très vive, car, sous le regard de cette enfant, il sentait un frisson inconnu courir en lui.

– Vous m'aimez ? Alors, je resterai un peu plus... Pour vous, Annonciade.

Il se pencha, éleva le bras qu'il tenait toujours et appuya ses lèvres sur la main fine.

Annonciade eut un brusque mouvement de recul en retirant son bras. Une rougeur violente montait à ses joues et tant de surprise effrayée apparaissait dans son regard que Wennaël dit vivement :

– Vous n'allez pas vous effaroucher pour si peu, ma jolie fleur de Provence ?

Elle s'appuyait contre le mur, sans y prendre garde. Ses lèvres tremblaient. Elle baissait les paupières pour échapper au regard de Wennaël.



– ... Pourquoi voulez-vous me cacher vos yeux que j'aime tant et qui sont vraiment les plus beaux du monde ? Montrez-les-moi, laissez-moi y lire tout à l'aise...

Mais elle recula un peu plus, en froissant d'autres roses. Sous l'étoffe légère, ses épaules frissonnèrent longuement.

Répandue comme une pourpre brûlante sur la mer et l'Esterel, la lumière du couchant étendait son reflet jusqu'aux terrasses fleuries, enveloppant d'une légère clarté d'aurore la jeune fille tremblante dont les cils battaient fébrilement sur la joue colorée d'une brûlante rougeur.

La voix chaude de Wennaël s'éleva dans le silence lumineux, parfumé :

– Annonciade, je ne connais rien de plus charmant que vous ! Ce soir, je vous attendrai sur la terrasse, devant le pavillon, pour vous le redire. Vous viendrez, ma chère petite amoureuse ?

Cette fois, les paupières se soulevèrent, découvrant les yeux pleins d'émoi. Avant que Wennaël eût pu faire un mouvement, Annonciade

s'éloigna en courant, gravit les étroits degrés des terrasses avec une souplesse de jeune chèvre.

Wennaël la regarda disparaître. Il souriait avec une douceur amusée. Son but était atteint. Dans ces yeux si beaux, il avait vu l'amour, pur et sincère, qui leur communiquait tant de charme qu'il devait s'avouer en avoir été un moment ébloui, tout à l'heure.

Eh ! Oui, elle l'aimait, cette jolie Annonciade. Vraiment, il regrettait de ne pouvoir poursuivre une telle idylle. Mais il lui était impossible de s'éterniser ici. Le régisseur de ses domaines angevins sollicitait sa présence pour décider d'importantes améliorations. Des amis l'attendaient ensuite en Norvège. Dans quinze jours au plus tard, il devrait quitter la bastide et ce petit coin de pays baigné de lumière où, décidément, les jours avaient coulé très vite.

À ses pieds gisait le chapeau qu'Annonciade tenait à la main quand elle l'avait rencontré. Tout à l'heure, il avait glissé des mains de la jeune fille. Wennaël se baissa pour le ramasser. Pendant un moment, il considéra la paille bise qui

coiffait si joliment le visage délicat ; puis il la posa sur un petit rebord de pierre. Le sourire s'effaçait de ses lèvres. Il s'adossa de nouveau au tronc du platane en croisant les bras et en regardant machinalement la mer.

Un voile de flamme s'étendait sur le ciel et l'Esterel n'était plus qu'un brasier. La palpitation de la mer s'éclairait de reflets d'un jaune lumineux, couleur de pâle orange. Les ombres, là où la lumière n'atteignait plus, à la base de la chaîne, le long du golfe, semblaient plus profondes, semblaient déjà de la nuit.

Wennaël regardait sans voir. Il songeait à l'amour d'Annonciade, à sa beauté qui lui plaisait tant. Une griserie se glissait en lui. Elle se mêlait à un sentiment assez gênant et jusqu'alors inconnu de lui, qui ressemblait quelque peu à du remords.

Le long du mur, sur le sol, des pétales jaunes et rouges s'éparpillaient. Des roses froissées, meurtries, s'enfonçaient entre les feuillages. Wennaël les considéra un moment. Les flammes du couchant se répandaient sur son visage pensif

et avivaient l'éclat de son regard, un instant presque ému, maintenant redevenu ironique. Sa main esquissa un geste d'insouciance. Il pensa :

« Ce n'est qu'une enfant. Elle se consolera. En ce moment, elle est heureuse ; ainsi, elle connaîtra quelques jours de bonheur, jusqu'à mon départ. Je lui promettrai de revenir... Je reviendrai peut-être, d'ailleurs. »

Il remonta vers le pavillon. Mais, contrairement à sa coutume, il ne se détourna pas pour considérer une dernière fois le ciel couleur de lilas et de feu, le soleil qui s'effaçait derrière la chaîne sombre de l'Esterel.

## VI

Ce soir-là, Wennaël s'attarda sur la terrasse, dans la fraîcheur embaumée de la nuit. La lueur d'une lune voilée s'étendait autour de lui, glissait le long des gradins fleuris, enveloppait d'une brume pâle l'horizon invisible. Tout souffle d'air s'était calmé. On n'entendait pas un froissement de feuilles, pas un frôlement d'insecte sur le sol ou sur la pierre.

À l'autre extrémité de la terrasse, une forme féminine se montra, sortant de la maison. Elle se tint debout, un peu penchée. À la sveltesse de sa taille, à la grâce de son attitude, Wennaël reconnut Annonciade.

Il attendit un moment, puis, voyant qu'elle ne bougeait pas, il se leva et s'avança lentement. Sur le sol dallé, son pas glissait presque sans bruit. Annonciade ne l'entendit que lorsqu'il fut à quelques mètres d'elle.

En un mouvement de surprise et d'effroi, elle se recula. Wennaël demanda avec douceur :

– Vous ai-je fait peur ?

– Non... mais je ne vous avais pas entendu venir.

Sa voix était basse, hésitante, un peu enrouée.

Wennaël s'avança encore. Il vit, au bord des paupières, une larme qui glissait.

– Vous pleurez, Annonciade ?

Elle ne répondit pas. Mais ses lèvres tremblèrent et la larme tomba le long de la joue.

Il se pencha et son visage se trouva si près de celui d'Annonciade qu'elle sentit sur son front le souffle de sa bouche.

– Est-ce encore à cause de moi ?

Elle laissa passer un long silence avant de murmurer :

– Oui.

Un peu de brise où flottait l'arôme balsamique des pins effleura le visage rougissant, souleva un instant les cheveux bruns. Des feuilles remuèrent,

se frôlèrent, des branches promènèrent leur ombre pendant quelques secondes dans la pâle clarté de la lune.

– Quelle enfant vous êtes, Annonciade !

La voix de Wennaël restait douce, presque émue. Il se sentait un peu attendri devant la jeunesse candide, la pure beauté de cette enfant et devant la souffrance dont il était l’auteur. Mais il lui fallait aussi reconnaître qu’il existait en lui, à son égard, quelque chose d’un peu plus profond qu’il ne l’eût voulu.

Oui, un coup de passion pour cette jolie Annonciade. Mais il s’interdisait de le lui avouer. Il ne voulait plus continuer de la troubler, de jouer avec son amour. Demain, il quitterait la bastide. Pour elle et pour lui, ce serait mieux. Elle souffrirait un peu, puis elle l’oublierait.

Il étendit sa main et prit celle de la jeune fille.

– Voyons, soyez raisonnable ! Je pars demain, rappelé inopinément en Bretagne ; mais j’espère revenir. En tout cas, je conserverai le plus doux souvenir de mon séjour ici...

Il s'interrompt. La main souple se glaçait entre ses doigts, le sang disparaissait du visage d'Annonciade. Les paupières s'abaissèrent sur les yeux où Wennaël venait de discerner la plus douloureuse détresse.

Alors, en un instant, toutes ses résolutions précédentes furent balayées. Son bras se leva, entoura les épaules frissonnantes.

– Je reviendrai, Annonciade... Oui, bientôt, je vous le promets, car, moi aussi, je vous aime.

Elle s'écarta, d'un mouvement de jeune biche effarouchée. Le sang revenait à son front, à ses joues. Un instant, le regard humide de pleurs s'éclaira, comme sous l'afflux d'une joie profonde ; puis, aussitôt, l'angoisse reparut, plus violente.

– Vous n'avez pas le droit...

Sa voix s'étranglait dans sa gorge ; mais elle se raidissait pour regarder Wennaël avec une fierté mêlée d'effroi.

– Comment, je n'ai pas le droit ?

Il souriait, en attachant sur elle un regard de



tendresse un peu ironique. Cette clarté lunaire donnait à sa beauté un charme de mystère. Maintenant, elle essayait de cacher dans l'ombre de ses cils les yeux que cherchaient ardemment ceux de Wennaël.

– ... Mais si, nous pouvons parfaitement nous aimer. Pour vous, je resterai quelques jours de plus...

Combien elle était jolie, ce soir, sa tremblante petite Annonciade ! Il en devenait un peu fou, lui qui n'avait jamais permis à une passion de l'émouvoir autrement qu'à la surface.

– Non, il ne faut pas...

Des intonations douloureuses passaient dans la voix assourdie. Annonciade s'appuyait à la murette qui, de ce côté, fermait la terrasse. Des jasmins étoilèrent de blanc la verdure dans laquelle disparaissait la pierre croulante. Le blanc visage palpait dans la nuit claire et les yeux devenaient plus profonds, avec des ombres d'angoisse qui en augmentaient la beauté.

– Vous le savez, Annonciade, je suis un païen.

J'ai mes divinités : l'art, la lumière, l'harmonie des formes et des couleurs. Je les résume en un seul mot : la beauté. Or, en ce moment, la beauté, c'est vous.

Il se pencha un peu plus, en murmurant avec ivresse :

– C'est vous que j'adore, Annonciade.

Elle sursauta. Son buste se redressa et sa main s'étendit en un geste de protestation indignée.

– Monsieur... Vous ne devez pas dire cela ! Ces mots... ce blasphème...

Elle s'écartait en parlant, elle se rapprochait de la porte-fenêtre ouverte sur le petit salon faiblement éclairé par un reflet de lune.

Wennaël ne bougea pas. Il continuait d'attacher sur elle ses yeux ardemment volontaires et il songeait :

« Je la veux. Sa conscience, ses scrupules d'enfant pieuse, je les vaincrai. Qu'est-ce que cela, si elle m'aime ? Et ce sera vraiment délicieux, vraiment nouveau, l'amour d'Annonciade. »

Dans le silence de la nuit, sa voix murmura, avec une douceur très tendre :

– Ne vous effrayez pas, Annonciade. Je ne veux aucunement insulter à vos croyances. Mais tel est bien le sentiment que vous m’inspirez.

Il se rapprocha, s’inclina et, de nouveau, son visage se trouva tout près de celui de la jeune fille.

– Je vous aime, ma belle petite Annonciade. Je ne vous laisserai pas m’échapper. D’ailleurs, vous n’en avez pas envie, j’en suis sûr.

Un grand frisson la secoua. Pendant quelques secondes, une joie enivrante l’étourdit sous le regard d’impérieuse passion. Puis, tout sombra dans une sorte de terreur. Fermant les yeux, elle jeta vers Dieu un appel éperdu. Quand elle releva les paupières, M. de Pendelon rencontra un regard douloureux, mais résolu.

– Je ne puis vous écouter davantage...

Elle recula jusque dans l’intérieur de la pièce. Sous le pâle reflet de la lune, son jeune visage apparaissait blême et tendu par l’angoisse. Elle

regarda Wennaël pendant quelques secondes. Sa souffrance, son amour très pur et la force surnaturelle de son âme, il les vit dans ces yeux qu'il aimait, qu'il avait connus confiants et gais comme ceux d'une enfant et qui étaient en ce moment ceux d'une femme blessée au plus profond du cœur.

Elle dit très bas :

– Adieu.

Et elle se détourna, elle disparut dans la pièce voisine.

Wennaël ne fit pas un geste pour la retenir. Il demeura immobile, regardant toujours vers cette salle déserte. Sa physionomie se faisait impassible et il n'eut même pas un tressaillement quand M. Labarède se montra, sortant de la pièce où avait disparu Annonciade.

Agité, nerveux, l'aïeul balbutia :

– Monsieur... Monsieur, comment vous êtes-vous permis ?...

Wennaël le toisa avec hauteur, en ripostant ironiquement :

– Prenez-vous-en plutôt à votre imprudence. Votre petite-fille est trop charmante pour que je ne me sois pas intéressé à elle. Je viens d’avoir un moment de folie. Exprimez-lui en mes regrets. Comme je pars demain, elle ne me verra plus et m’oubliera très vite.

Il inclina légèrement la tête et s’éloigna. M. Labarède écouta son pas ferme qui résonnait sur les dalles et qui s’assourdissait en atteignant la terre battue formant le sol de la terrasse, devant le pavillon. Levant les bras dans un geste de désolation, le vieillard murmura :

– Un jeune homme si bien, si lettré, qui semblait si sérieux... Ma pauvre petite fille ! Elle l’aime, le misérable voleur de cœurs ! Elle l’aime ! Ah ! quel malheur !

Dans sa chambre, Annonciade pleurait. Par la fenêtre ouverte, le doux parfum des pinèdes arrivait jusqu’à elle et le souffle de la nuit fraîche caressait les cheveux, le front brûlant, les joues humides de toutes ces larmes qui glissaient des paupières closes. Elle joignait les mains sur sa poitrine, comme pour comprimer cette souffrance

qui lui déchirait le cœur, tandis qu'elle pensait :

« Il va partir... Je ne le verrai plus. C'est fini, fini ! »

La porte fut doucement entrouverte et la voix assourdie de M. Labarède demanda :

– Puis-je entrer, ma petite fille ?

– Oui, grand-père.

Il vint jusqu'au fauteuil où se trouvait assise Annonciade. Elle se redressa et il vit le visage rougi par les larmes, les yeux pleins de fièvre et de douleur. Alors, il se pencha, prit les mains moites qui tremblaient.

– Ah ! ma petite, ma chérie, l'aimais-tu donc tant que cela ?

Elle ne répondit pas, mais appuya sa joue contre les mains de l'aïeul en étouffant un sanglot.

Il attira une chaise à lui et s'assit en entourant de ses bras les épaules d'Annonciade.

– Il faut l'oublier, ma pauvre mignonne. C'est un de ces jeunes gens riches et oisifs qui se

croient tout permis et s'amusaient avec de pauvres petits cœurs innocents comme le tien. Oublie-le, mon enfant, et pardonne à ton grand-père d'avoir été si imprudent. Mais il m'avait ensorcelé aussi... Ah ! Quand ta pauvre grand-mère va savoir...

Une voix basse et brisée répliqua :

– Il ne faut pas qu'elle le sache maintenant, grand-père. Elle est déjà si fatiguée... On lui dira qu'il a été appelé en Bretagne par télégramme.

– Oui, tu as raison.

Pendant un long moment, ils restèrent silencieux. Annonciade ne pleurait plus, mais elle tremblait un peu dans les bras de l'aïeul. Il mit un baiser sur le jeune front en murmurant d'un ton de prière :

– Tu l'oublieras, dis ?... Tu l'oublieras ?

Elle répondit tout bas :

– J'essayerai, grand-père...

## VII

Trois jours après le départ de Wennaël, M<sup>me</sup> Labarède s'alita. Elle traîna pendant une semaine et mourut un matin, presque subitement, à l'heure où le soleil levant entrait dans sa chambre, se glissait jusqu'au lit près duquel se tenaient son mari et sa petite-fille.

Elle mourut sans connaître l'épreuve qui venait d'atteindre celle-ci et, de l'enfant d'hier, avait fait subitement une femme. Annonciade lui ferma les yeux, soutint son grand-père dont la douleur était navrante, s'occupa de tout avec une sorte d'insensibilité apparente. La souffrance se concentrait en elle, criait dans le secret de son âme. À l'église, ou bien le soir, quand elle se trouvait seule, ses nerfs se détendaient et elle s'affaissait presque en demandant à Dieu de rendre la paix à son cœur bouleversé.

Encouragé par elle, M. Labarède se remit au



travail, abandonné pendant le premier mois après la mort de sa compagne chérie. Mais le chagrin l'avait trop profondément frappé. Ses forces l'abandonnèrent. Chaque semaine, chaque jour, Annonciade le voyait décliner et elle pensait avec effroi :

« Bientôt, je serai seule. »

Un après-midi de janvier, le vieillard s'éteignit entre sa petite-fille et le curé de Sainte-Marthe. Sur sa demande, Annonciade avait ouvert la fenêtre. Le soleil s'inclinait déjà et ses rayons adoucis se répandaient sur le carrelage rouge de la chambre. La brise légère apportait jusqu'au mourant les familières senteurs d'eucalyptus et de pins. M. Labarède les aspira lentement. Sa main s'appuyait sur la chevelure d'Annonciade, agenouillée près du lit. Il dit faiblement :

– Tu seras courageuse, chérie ?

Elle étouffa un sanglot en essayant de répondre. Vaincue un moment par la douleur, elle cacha son front entre les plis du drap.

– Grand-père, grand-père, vous allez me

laisser seule... Toute seule !

La voix qui faiblissait un peu plus murmura :

– Tu ne seras pas seule, puisque tu auras Dieu.

Elle se redressa, déjà revenue de sa défaillance, se raidissant pour être forte jusqu'au bout, afin que le cher aïeul mourût dans la paix. En s'inclinant, elle baisa longuement le front humide qui déjà commençait de se glacer.

Les yeux voilés par l'approche de la mort la regardèrent avec toute la tendresse qui remplissait le cœur du vieillard pour cette enfant bien-aimée. Quoique sa langue s'embarrassât, M. Labarède essaya de parler à nouveau et Annonciade comprit ces mots :

– Y penses-tu encore ?

Elle fit, de la tête, un signe affirmatif. Le mourant serra plus fort la main qui s'abandonnait dans la sienne et dit encore :

– Oublie... Pas digne de toi... N'a pas souffert...

Puis il ne parla plus. L'étreinte de ses doigts se desserra, ses yeux se fermèrent. Quand le soleil

quitta la fenêtre, M. Labarède avait cessé de vivre, la bastide n'avait plus de maître et Annonciade se trouvait seule.

\*

M. Le Henneq ne vint pas assister aux obsèques de son beau-père. Il écrivit à sa fille que, très souffrant en ce moment, il lui était impossible de faire le voyage. En conséquence, il la priait de tout régler elle-même, quant aux formalités indispensables, de fermer la maison et de partir pour Brahaix, où sa femme et lui seraient heureux de la recevoir.

À cette lettre, de ton presque affectueux, M<sup>me</sup> Le Henneq avait joint un mot de banale sympathie. Elle aussi engageait la jeune fille à venir les retrouver en Bretagne, le plus tôt possible.

Le curé de Sainte-Marthe, à qui Annonciade demandait conseil, déclara :

– Voilà, en effet, la meilleure solution pour le

moment, ma pauvre petite. Vous aurez ainsi le temps de voir quelle orientation vous devez donner à votre avenir. Ici, vous ne pouvez demeurer seule. Louez le jardin à Bartino ; c'est un brave homme, qui aimait beaucoup M. Labarède et soignera le mieux possible votre petit domaine.

Annonciade ne pouvait que se rendre à ces conseils. Elle alla trouver Bartino, le voisin, qui accepta aussitôt de prendre le jardin en location et d'aérer, d'épousseter de temps à autre la maison. Elle répondit à son père qu'elle partirait quinze jours plus tard. Elle prépara ses malles, alla dire adieu à quelques braves gens du village, à de pauvres malades dont elle s'occupait. Enfin, à la veille du départ, vers la fin de l'après-midi, elle s'agenouilla une dernière fois sous les voûtes basses de Sainte-Marthe, le front sur ses mains jointes, les paupières closes sur ses yeux pleins de larmes.

Elle gémit en son cœur :

« Seigneur, Seigneur, donnez-moi la force ! »

Le déchirement de ce départ, l'effroi de

l'avenir et toutes ces douleurs qui l'atteignaient depuis un an, étreignaient son âme en détresse. Elle songeait :

« Je laisse leurs tombes ici, je laisse tout. Là-bas, je n'aurai rien. »

Un parfum d'œillets et de roses s'exhalait dans l'ombre silencieuse, mêlé à l'odeur de vieille pierre et à celle, âcre et chaude, d'un cierge qui se consumait. Les fleurs se dressaient en gerbes autour du tabernacle. Annonciade les avait apportées, le matin, en venant assister à une dernière messe dans sa chère église. Et voici qu'en les regardant elle pensa qu'elle Le retrouverait dans son exil, Celui qui était là, et qu'Il la soutiendrait, la fortifierait comme il l'eût fait ici. Un souffle de consolation passa sur sa douleur et elle se releva plus courageuse, en répétant cette parole de M. Labarède :

« Tu ne seras jamais seule, puisque tu auras Dieu. »

Elle revint à la bastide, le long de la rue étroite où l'ombre s'amassait. On lui disait adieu au passage. Les petits enfants quêttaient ses caresses

et les mères s'exclamaient :

– Ah ! quel malheur, tout de même, de vous voir partir, mademoiselle Annonciade !

Puis elle se trouva enveloppée par le soleil à son déclin en s'engageant entre les haies fleuries, clôtures des plantations d'orangers. Elle se détourna pour regarder une dernière fois le clocher sarrasin, roux et craquelé, qui se dressait dans la lumière. Tandis qu'elle continuait sa route vers le logis, elle retenait ses larmes, en aspirant avec une sorte d'ivresse les senteurs du pays natal, du jardin cher à l'aïeul.

L'ombre s'étendait sur les murs roses de la bastide et sur la pierre brunie du pavillon. Annonciade entra, accrocha son chapeau dans le petit vestibule et sortit sur la terrasse. La fraîcheur du couchant s'insinuait dans l'air immobile et la lumière se perdait à l'horizon en glaçant d'un dernier reflet rose les lentes ondulations de la mer. Annonciade descendit les degrés rustiques et s'arrêta près du petit bassin ovale, sous les orangers. L'eau du réservoir s'égouttait avec un doux clapotis. Annonciade se

pencha pour en remplir sa main. Elle demeura un moment ainsi, courbée, immobile...

Ici même, debout devant elle, un an auparavant, M. de Pendelon lui parlait d'Homère. Ce jour-là, elle avait remarqué que ses yeux n'étaient pas bleus, ainsi qu'ils le paraissaient parfois, mais verts et traversés de vives clartés, comme l'eau profonde dans laquelle se joue le soleil. Ils l'avaient prise et meurtrie à jamais, les yeux d'énigme, les yeux perfides qu'elle cherchait en vain à oublier.

Elle se redressa lentement. Les reflets qui s'attardaient sur le petit miroir d'eau frôlèrent le visage douloureux. Annonciade joignit les mains en songeant :

« Pourvu que je ne le revoie jamais ! Là-bas, c'est son pays et il connaît mon père. »

À cette perspective de se retrouver en face de lui, elle frissonna et baissa les yeux, comme si déjà elle sentait sur eux l'ardent regard qui avait pris son cœur d'enfant pour lui faire connaître la souffrance de l'amour.

## **Deuxième partie**



# I

La maison Le Hennec dressait à l'entrée du village ces vieux murs de granit, précédés d'une cour au pavé très inégal, close d'une grille récemment peinte en gris de fer. On entrait de plain-pied dans les pièces du rez-de-chaussée, vastes et humides, où le gros poêle du vestibule ne distribuait que peu de chaleur. Là se trouvaient, dispersés, de vieux meubles de famille, d'assez grande valeur, mêlés à d'autres quelconques, le tout disposé sans goût, M<sup>me</sup> Le Hennec étant complètement dépourvue sous ce rapport.

Par ailleurs, cette petite femme blonde et froide, au mince visage fané, dirigeait fort bien sa maison, où elle exerçait une souveraineté absolue. M. Le Hennec courbait le dos, tout le premier, et ne se permettait aucune immixtion dans les affaires intérieures.

Annonciade se vit accueillie par elle avec une sorte de sympathie un peu sèche, qui n'avait rien de bien réconfortant mais ne laissait pas prévoir d'hostilité. D'ailleurs, M. Le Henneç avait dit à sa fille, en revenant avec elle de la gare :

– Au reçu de la dépêche nous annonçant la mort de M. Labarède, ma femme a dit aussitôt : « Il faut que cette enfant vienne ici, maintenant. Notre maison est son foyer. »

Quand, le soir, dans la salle à manger, Annonciade se vit au milieu de ces visages étrangers, elle crut rêver pendant un moment.

La grande pièce restait obscure à ses extrémités, car la suspension de fer forgé n'éclairait guère que la table et ses alentours. M. Le Henneç, long et maigre, un peu voûté, balançait fréquemment sa tête chauve et parlait d'une voix douce, très harmonieuse. À sa gauche, Agnès, une grande fillette aux yeux songeurs, se penchait de temps à autre pour regarder Annonciade, que dévisageait avec une curiosité bienveillante son frère cadet, Goulven, gros garçon remuant sur lequel pesait sans cesse le

sévère coup d'œil maternel. L'aîné, François, avait un visage assez fin et des yeux gris, froids et volontaires comme ceux de sa mère.

Annonciade, partie de Cannes par une température de printemps, frissonnait dans cette grande salle où, juste au moment du dîner, on avait allumé une flambée. Il pleuvait aujourd'hui et l'humidité pénétrait partout. Cependant, autour d'elle, chacun semblait fort à l'aise et François dit même à un moment :

– Il fait chaud, ici !

M. Le Hennec interrogeait Annonciade sur sa vie à la bastide. Il parlait peu des grands-parents. Sans doute se rendait-il compte qu'il les avait désillusionnés, jadis. Mais il sut trouver quelques mots pour dire en quelle estime il les tenait et Annonciade lui fut reconnaissante de cette pensée.

M<sup>me</sup> Le Hennec parlait peu, tout occupée à surveiller ses enfants et la servante, une grande fille portant le costume de Fouesnant. Cependant, elle dit tout à coup :

– Ne m’avez-vous pas raconté, Conan, que le marquis de Pendelon connaissait Annonciade ?

– Ah ! oui, au fait ! Il paraît, mon enfant, qu’il avait loué l’année dernière le petit pavillon, chez tes grands-parents ? Il m’en a dit quelques mots, un jour, tandis que nous parlions de la Provence.

Annonciade, sachant les Le Henneec en relation avec le châtelain de Guerlac, était préparée à cette question. Cependant, elle ne put empêcher ses joues de s’empourprer, tandis qu’elle répondait :

– En effet, il est resté là un peu de temps. Il m’avait parlé de vous et disait que nous descendions d’une même souche.

– Oui, oui, c’est exact. Nous sommes les descendants de Lennok, le...

M<sup>me</sup> Le Henneec l’interrompit sans façon :

– Avez-vous su, Annonciade, le terrible accident dont il a été victime ?

– Un accident ? Non, madame, je ne sais pas...

Et elle sentit que ses jambes commençaient de trembler.

– En septembre dernier, au cours d'une violente tempête, une barque de pêche se trouva en perdition sur nos côtes. Personne n'osait se risquer sur cette mer complètement démontée, jusqu'au moment où arriva M. de Pendelon qui décida un vieux marin à l'accompagner. Mais ils ne purent atteindre les naufragés, leur propre bateau ayant chaviré, et M. de Pendelon se vit saisi, roulé par les vagues qui le jetèrent sur un de nos plus terribles écueils. Des pêcheurs parvinrent à le sauver au péril de leur vie. Il avait à la tête une profonde blessure, qui guérit assez vite. Mais, bientôt après, il s'aperçut qu'il perdait la vue, peu à peu.

Annonciade demanda, d'une voix un peu éteinte :

– Est-ce que... Est-ce qu'il est aveugle ?

– Non, pas complètement. Les médecins ne se prononcent pas encore, car il y a de continuelles alternatives de mieux et de plus mal. Lui est persuadé qu'il ne guérira jamais. Sa mère dit qu'il est sombre, taciturne, et elle ne cache pas sa crainte de le voir céder au désespoir. Un tel

changement d'existence et la perspective de la cécité doivent, en effet, sembler choses dures à un être aussi indépendant, toujours par monts et par vaux, ne cherchant en tout que son plaisir.

M. Le Henneq fit observer :

– Il est très intelligent, très lettré ; c'est un homme de valeur.

– Oui, mais pas sérieux, et complètement dépourvu de religion. Si l'on venait d'annoncer, un de ces jours, qu'il s'est jeté dans la mer, du haut des rochers de Guerlac, je n'en serais pas étonnée. Après avoir recherché toutes les jouissances de la vie, cet homme-là ne supportera pas la souffrance.

Annonciade écoutait machinalement. Elle se disait :

« Il est presque aveugle, lui, lui !... »

Elle avait l'impression que le froid devenait plus pénétrant, dans la salle, et le frisson ne la quittait pas. Les mots prononcés près d'elle n'arrivaient plus à sa pensée. On mit sur le compte de la fatigue ces distractions, l'altération

de son visage, et M<sup>me</sup> Le Hennecc, aussitôt le dîner fini, la conduisit à sa chambre en lui recommandant de se coucher aussitôt.

Quand Annonciade fut seule, elle s'assit près du foyer où s'éteignaient quelques tisons et appuya son front contre sa main. Alors, dans le silence de la grande chambre que le feu n'avait pu réchauffer, elle essaya de se figurer M. de Pendelon aveugle, M. de Pendelon souffrant. Et elle le revit dans sa vigueur superbe, dans sa jeunesse vibrante, tel qu'elle l'avait connu à la bastide. Elle revit les yeux couleur de mer, éblouissants, et elle ne put parvenir à les imaginer morts, sans regard, ces yeux ensorceleurs dont elle était une des victimes.

\*

Il plut pendant trois jours, sans interruption. Le chemin, devant la maison, n'était plus qu'un lac. M. Le Hennecc disait :

– Voici qui va te faire juger défavorablement

notre Bretagne, Annonciade.

Elle pensait :

« Ah ! que m'importerait, si ce n'étaient mes chagrins ! »

Mais elle n'avait pas le temps de se replier sur elle-même, car sa belle-mère lui donnait une besogne suffisante pour occuper ses journées. Fort active elle-même, ne perdant pas une minute, M<sup>me</sup> Le Hennec exigeait qu'on l'imitât.

– Voyez-vous, mon enfant, nous n'avons qu'une assez petite fortune et il faut que chacun, ici, apporte sa quote-part de labeur. À ce prix-là seulement, nous pouvons vivre et tenir à peu près notre rang dans le pays.

Annonciade avait été trop bien accoutumée au travail, chez ses grands-parents, pour que cette obligation lui déplût. Elle se mit aussitôt à la disposition de M<sup>me</sup> Le Hennec, et ces trois jours pendant lesquels il lui fut impossible de sortir passèrent en somme assez vite. Elle fit plus ample connaissance avec ses frères et sa sœur, reconnut que Goulven était un bon gros garçon



très gai, Agnès une nature timide et réfléchie que comprimait un peu la sévérité maternelle. François lui fut moins sympathique. Il semblait de caractère sec, volontaire, et Annonciade remarqua très vite que sa mère lui passait tout et le préférait aux autres.

Le soir seulement, quand elle se trouvait seule dans la grande chambre aux vieux meubles solides, la jeune fille avait le loisir de réfléchir longuement. Elle pensait à ses chers morts, à la bastide, à la belle Provence. Elle priait, longtemps, avec ferveur, pour être courageuse. Elle pleurait aussi en songeant à ce qu'elle avait perdu, à son heureux passé, à la détresse de son cœur parmi ces inconnus qui l'accueillaient bien, mais qui ne l'avaient pas désirée, qui ne l'aimeraient jamais comme on l'avait aimée là-bas, à la bastide rose.

Elle pensait aussi à Wennaël, rapidement, sans s'y arrêter, et elle priait pour lui, pour sa guérison, pour son âme et pour qu'elle ne le revît pas.

## II

Le quatrième jour, on vit enfin apparaître le soleil. Annonciade, en se rendant à la messe avec Agnès, aperçut la petite baie, toute noyée la veille sous la brume d'une pluie serrée, baignée ce matin dans la lumière encore pâle de février. Les barques de pêche, lamentables hier, prenaient maintenant un air pimpant et, quittant le port, glissaient, voiles déployées, sur le bleu de la mer légèrement houleuse.

En sortant de l'église, Agnès proposa à sa sœur une courte promenade le long de la côte. M<sup>me</sup> Le Hennec l'avait permis, pour profiter de ce beau temps qui serait peut-être de courte durée. Annonciade acquiesça. Elles sortirent du village, prirent un sentier bordé de haies, entre des champs pauvres conquis péniblement sur la lande. Celle-ci recommençait plus loin, jusqu'à un bois de pins. Des blocs de pierre la

parsemaient, prolongement des assises rocheuses de la côte battues par la mer déferlante.

Les deux sœurs longèrent la courbe de la baie et, bientôt, se trouvèrent en face de la pleine mer, en face des écueils et du phare construit sur l'un d'eux. L'air du large, aux senteurs de sel et d'algues, les frappa au visage, souleva les cheveux blonds d'Agnès et les bouclettes brunes qui dépassaient le chapeau d'Annonciade.

La jeune fille murmura :

– Que c'est beau !

Son âme vibrante palpait d'admiration devant l'immensité frémissante enveloppée de lumière, la splendeur sauvage de ces rocs meurtriers, noirs et aigus, sur lesquels se répandait l'éblouissante clarté qui dansait en éclairs sur la houle bleue des flots.

Agnès répéta, pensivement :

– Oui, c'est beau, c'est très beau.

Au-dessous d'elles, le roc se creusait en grottes profondes, en gouffres où l'eau clapotait, même à cette heure de la marée basse. Au

moment du flux, les vagues mugissaient dans ces sortes d'entonnoirs rocheux et déferlaient avec tant de violence que leurs embruns arrivaient jusqu'à la lande.

La côte s'infléchissait un peu. Une sorte de promontoire apparut. Tout à l'extrémité se tassait une vaste construction massive dont la couleur sombre, les murs rugueux se confondaient avec l'assise rocheuse qui la soutenait. Son aspect lourd, primitif, ses fenêtres rares et étroites, lui donnaient l'apparence d'une demeure barbare, de quelque repaire bâti aux âges lointains pour abriter des pirates, de puissants écumeurs de mer contemporains de la ville d'Ys.

Agnès étendit la main dans cette direction en disant :

– C'est Guerlac.

Annonciade tressaillit et s'arrêta machinalement pendant un instant.

Son regard s'attachait au vieux manoir, sombre et rude même en ce jour de soleil. Comment ne l'avait-elle pas deviné aussitôt ? M.

de Pendelon lui en avait parlé plus d'une fois, le lui avait complaisamment décrit. Il l'aimait, disait-il, et y vivait volontiers deux mois par an. Deux mois ! Et, maintenant, il s'y cloîtrait farouchement pour cacher son désespoir et son infirmité.

Agnès ajoutait :

– Papa assure que cette demeure fut celle des princes celtes, nos aïeux. M. de Pendelon le croit aussi. En tout cas, elle est très, très ancienne. Et il y a des souterrains qui communiquent avec les grottes creusées par la mer.

Le sentier continuait de suivre le contour de la côte. Annonciade et Agnès se rapprochaient de Guerlac. Le bâtiment, lourd et immense, devenait plus distinct ; du côté de la terre, sa façade aux larges fenêtres s'ornait de lierre. Devant se dressaient des pins et des arbres d'essences diverses qui avaient résisté aux assauts furieux des tempêtes. Annonciade put distinguer des allées, un parterre à la française. Puis le sentier tourna en descendant et Guerlac disparut. Mais, sans avoir pu s'expliquer comment, Annonciade

se trouva, dix minutes plus tard, devant une grille imposante ouverte entre deux massifs piliers de granit.

Agnès lui expliqua :

– La côte est très sinueuse en cet endroit. Voilà ce qui vous a déroutée. Après Guerlac commence la forêt, qui appartient aussi à M. de Pendelon. Bien que très étendue encore, elle n'est qu'un débris de celle qui couvrait autrefois une partie du pays. Nous vous y mènerons bientôt.

Annonciade jeta un coup d'œil au-delà de la grille. Une allée de pins conduisait au manoir, qu'on ne distinguait pas d'ici. Les grands troncs rudes, battus par le vent, se courbaient, s'inclinaient tous dans la direction des terres. La brise du large répandait autour des promeneuses leur senteur balsamique, plus sèche que celle des pinèdes provençales, et un peu âpre.

Les deux sœurs revinrent par un chemin qui traversait la lande, atteignait le bois de pins et le longeait ensuite. Deux silhouettes de femmes se profilèrent devant elles, dans la lumière, et se rapprochaient lentement. Agnès annonça :

– Voilà M<sup>me</sup> de Pendelon et sa fille.

Sa mère, sa sœur. Il n'en parlait presque jamais, dans ses entretiens avec les Labarède. Un jour, seulement, comme M<sup>me</sup> Labarède lui demandait si sa sœur n'était pas mariée, il avait répondu, sur un ton bref et dédaigneux qui avait impressionné désagréablement Annonciade :

– Oh ! non, pauvre Run ! Et je ne souhaite pas qu'elle le soit jamais, car elle ne pourrait être choisie que pour sa fortune.

Depuis hier, Annonciade avait l'explication de ces paroles, M<sup>me</sup> Le Hennec lui ayant incidemment appris que Run de Pendelon était un modèle de laideur et qu'elle passait pour inintelligente.

Les deux femmes approchaient. Annonciade commençait de distinguer leurs traits. M<sup>me</sup> de Pendelon avait été d'une grande beauté, assurait M<sup>me</sup> Le Hennec. Il n'en restait que peu de traces en cette taille épaisse, en ce visage dont le maquillage ne pouvait dissimuler toutes les flétrissures. Cependant, combien elle faisait bonne figure près de sa fille ! Annonciade, en

remarquant la taille courte, ramassée, la démarche disgracieuse, les traits grossièrement formés, évoqua aussitôt l'allure élégante de Wennaël, son fier visage. Le frère et la sœur ! Était-il possible ?

Annonciade et Agnès croisèrent les deux promeneuses et les saluèrent. Elles allaient passer outre. Mais M<sup>me</sup> de Pendelon s'arrêta, en posant sa main sur le bras d'Agnès et en regardant Annonciade.

– Est-ce là cette grande sœur dont vous attendiez la venue, mon enfant ?

– Oui, madame, c'est Annonciade.

– Je suis heureuse de vous connaître, mademoiselle.

M<sup>me</sup> de Pendelon tendit la main à la jeune fille et Run l'imita. Annonciade rencontra le regard sérieux, intéressé, de deux yeux gris sur lesquels retombaient à demi des paupières aux cils pâles.

M<sup>me</sup> de Pendelon ajouta, du même ton de politesse banale, un peu condescendante :

– Mon fils nous a dit un mot de vous, de vos



grands-parents, chez lesquels il a logé l'année dernière.

– En effet, madame.

Annonciade sentit qu'elle rougissait et elle en éprouva une confusion profonde.

Run la regardait longuement, tristement. Elle dit d'une voix un peu gutturale :

– À ce moment-là, il était encore heureux. Il ne pouvait penser que la vie changerait bientôt pour lui.

Annonciade répliqua vivement :

– Oh ! mais il guérira... Il guérira peut-être !

Run hocha la tête et M<sup>me</sup> de Pendelon murmura :

– Nous avons bien peu d'espoir. Lui n'en n'a pas du tout.

– J'espère que M<sup>me</sup> Le Hennec vous amènera bientôt à Guerlac. Nous serons heureuses de vous revoir. À bientôt, mademoiselle.

Elles se séparèrent. Les deux sœurs continuèrent de suivre le sentier ensoleillé qui

descendait vers le village. Agnès demanda :

– Comment les trouvez-vous ? N'est-ce pas que M<sup>lle</sup> de Pendelon est bien laide ?

– On ne peut le nier. Mais j'aime son regard.

– Il est triste. Nous pensons qu'elle n'est pas heureuse. M<sup>me</sup> de Pendelon n'a jamais eu d'affection pour elle et son frère non plus.

– Oh ! pourquoi ?

– Mais parce qu'elle est laide.

Annonciade ne put contenir une exclamation de surprise indignée.

– Par exemple ! Oh ! non, je ne puis croire que ce soit cette raison-là !

– Mais si, je vous l'assure. M. de Pendelon l'a dit lui-même un jour à papa : « J'ai une aversion invincible pour toutes les laideurs physiques et l'un des motifs pour lesquels je ne vis pas habituellement avec ma mère est l'impression désagréable produite sur moi par la vue de ma sœur. »

Annonciade murmura :

– C'est odieux !

Elle avançait maintenant d'un pas machinal. Il lui semblait qu'un voile s'étendait sur toute cette lumière qui l'entourait. Elle se reportait en pensée vers le soir où, sur la terrasse de la bastide, il l'avait regardée avec tant d'admiration brûlante et où il lui avait dit :

– En ce moment, la beauté, c'est vous... Je vous adore, Annonciade.

Oui, elle avait été l'idole d'un moment pour ce dilettante païen, pour ce jouisseur curieux de sensations nouvelles. Mieux que jamais, elle s'en rendait compte aujourd'hui. L'homme qui ne pouvait aimer sa sœur unique à cause de sa laideur n'était pas capable d'un attachement sérieux et durable.

Avec un grand frémissement de souffrance, Annonciade pensa :

« Merci à vous, mon Dieu, qui m'avez donné le courage de ne pas l'écouter ! »

Quelques jours plus tard, Annonciade accompagna sa belle-mère dans une tournée de visites. En premier lieu, elles se rendirent à Guerlac. M<sup>me</sup> Le Henneç témoignait d'une grande considération à l'égard des Pendelon, premiers personnages du pays par leur fortune, leur nom, leurs hautes relations, et elle laissait voir un certain orgueil de ses bons rapports avec eux, les châtelaines de Guerlac ne frayant pas avec le commun des mortels.

Annonciade, en franchissant la grille du manoir, se sentit saisie d'un émoi pénible qui s'augmenta lorsque, en arrivant dans le jardin à la française, elle vit les fenêtres dont les vitres, frappées par un rayon de soleil, étincelaient dans la façade sombre à demi recouverte par le lierre. Wennaël de Pendelon était peut-être là derrière, s'essayant, malgré la faiblesse de sa vue, à discerner les visiteuses ? Et s'il la reconnaissait ?... Mais non, il ne chercherait pas à la revoir, puisqu'il s'enfermait farouchement dans la solitude.

Toute possédée par ces pensées, Annonciade remarqua vaguement les grandioses proportions, le luxe sobre des salons du manoir. Elle dut s'appliquer beaucoup pour n'être pas distraite, pour suivre la conversation engagée entre sa belle-mère et M<sup>me</sup> de Pendelon. Conversation insignifiante, d'ailleurs. La mère du causeur si parfaitement intéressant, du fin lettré qu'était Wennaël, devait être classée au rang des intelligences médiocres. Un vernis de connaissances diverses, une grande habitude du monde et des papotages de salon, pouvaient faire illusion à des interlocuteurs superficiels ou inexpérimentés. Mais, en réalité, rien n'était plus banal que cet esprit, que cette âme de femme.

Run parlait peu. Elle se contentait de jeter dans la conversation quelques monosyllabes, de cette voix gutturale qui avait déjà frappé Annonciade. Dans le cadre harmonieux du beau salon ancien, sa laideur, la sécheresse de ses mouvements, se remarquaient davantage, ainsi que l'absence de goût dans sa toilette, d'ailleurs fort simple. Cependant, elle ne manquait pas d'une certaine distinction aristocratique, laquelle,

seule, empêchait qu'on la prît dans le salon de sa mère pour une subalterne.

Comme M<sup>me</sup> Le Hennec demandait des nouvelles de M. de Pendelon, la châtelaine répondit en soupirant :

– Ses yeux sont toujours dans le même état et il souffre beaucoup de la tête. Maintenant, il ne veut plus entendre parler des médecins. Il vit dans son appartement et souvent il refuse de me recevoir. Je suis atrocement inquiète.

Elle cacha un instant son visage entre ses mains, puis, laissant retomber celles-ci, elle ajouta en s'adressant à Annonciade :

– Je lui ai parlé de vous, mademoiselle, je lui ai dit que je vous avais vue. J'espérais éveiller en lui un peu d'intérêt, le sortir un instant de cette indifférence sombre qui m'effraye. Mais il s'est détourné pour regarder la mer en me répondant : « C'est du passé... Du passé tellement lointain, tout cela ! »

Une teinte rose s'étendit sur le visage d'Annonciade, jusqu'à son front. Elle sentit que

ses lèvres tremblaient. À ce moment, elle eut conscience que le regard de Run s'attachait sur elle, comme l'autre jour, avec la même expression de tristesse profonde. M<sup>lle</sup> de Pendelon savait-elle donc, ou devinait-elle que son frère s'était amusé à la conquête de ce jeune cœur simple et confiant et qu'Annonciade n'avait pu encore arriver à cesser de l'aimer ?

### III

Maintenant, Annonciade avait ses occupations réglées dans la demeure paternelle. Elle faisait travailler Agnès, à qui l'institutrice de Brahaix donnait jusqu'alors des leçons. En outre, maintes besognes ménagères lui incombaient. Elle s'y adonnait complaisamment, heureuse de rendre service, de compenser ainsi la gêne que sa présence pouvait apporter dans cet intérieur. Courageusement, elle essayait de dominer son chagrin, son regret des chaudes affections perdues que rien, hélas ! ne lui semblait devoir remplacer.

M<sup>me</sup> Le Hennec continuait de lui témoigner une bienveillance autoritaire et un peu sèche. Agnès avait une nature renfermée, assez froide. Ses frères étaient internes dans un collège de Quimper. Quant à M. Le Hennec, elle ne le voyait guère et savait déjà qu'elle ne pouvait



compter que sur son indifférence. Enfermé dans la grande pièce sombre qu'il appelait son cabinet de travail, occupé tout le long du jour à compulsier des ouvrages d'archéologie et d'ethnographie, il n'apparaissait qu'aux repas, distrait, ne s'intéressant à rien en dehors de ses études et s'apercevant à peine de la présence de sa fille aînée.

M<sup>me</sup> Le Henneç dit un jour à Annonciade :

– Si je n'avais pas été là, votre père serait ruiné maintenant. En dehors de ses paperasses, il ne s'entend à rien. Heureusement, j'ai su prendre en main la direction de la barque. Mais jamais je n'ai pu le décider à chercher une situation qui aurait augmenté nos revenus et il m'a fallu, en fin de compte, le laisser à ses recherches inutiles.

Annonciade n'avait pas été longue à remarquer l'indolence, le tranquille égoïsme de son père, son inaptitude pour les questions matérielles et pour la direction de ses enfants. Mais il savait être aimable, causeur agréable, et plaisait fort aux étrangers. Ainsi avait-il séduit autrefois Madeleine Labarède et, après celle-ci,

l'impérieuse Marthe de Quénedan, devenue M<sup>me</sup> Le Hennec — ce dont elle s'était probablement repentie assez vite, si Annonciade en croyait certaines réflexions amères échappées à sa belle-mère, quand débordait son impatience devant l'inertie du chef de famille.

M<sup>me</sup> Le Hennec avait une nombreuse parenté. Des oncles et tantes, des cousins habitaient près de Brahaix. Sans cesse, on voisinait. Bien que traitée par tous avec cordialité, Annonciade se sentait gênée au milieu de cette famille qui n'était pas la sienne. À ces moments-là, elle ressentait avec plus de force l'impression d'être « de trop » et son isolement moral. D'ailleurs, ces gens, tout occupés de leurs affaires, de leurs petits potins et plaisirs de clan et de province, ne s'intéressaient guère à la jeune étrangère timide, un peu grave, toujours réservée. Seuls les jeunes gens, attirés par sa beauté, auraient été fort empressés auprès d'elle, si elle l'eût voulu. Mais l'intérêt, l'admiration qu'elle voyait dans ces regards d'hommes l'effrayaient maintenant et la raidissaient en attitude défensive. Aussi, très vite, eut-elle une réputation de froideur et de fierté

parmi la jeunesse de Brahaix.

À l'église, le dimanche, elle apercevait M<sup>me</sup> de Pendelon et sa fille. Parfois, dans la semaine, elle voyait cette dernière à une messe matinale. Agenouillée dans une petite chapelle sombre, Run, le buste ployé, le visage entre ses mains, demeurait immobile, presque confondue en sa toilette foncée avec les vieilles boiseries et les tableaux noirâtres qui couvraient le granit des parois. En sortant, Annonciade se rencontrait avec elle. Brièvement, elles échangeaient quelques mots. Mais tout en se disant qu'elle devait sembler étrange et impolie, Annonciade n'osait demander à M<sup>lle</sup> de Pendelon des nouvelles de son frère, dans la crainte de rougir encore et de laisser voir son émotion.

Avril était venu, avec ses brises parfois attiédies qui passaient sur la côte en se parfumant aux pins et aux varechs. Le jardin de la maison Le Hennec – un vieux jardin à charmilles et à plates-bandes bordées de buis – perdait son triste aspect hivernal. Les violettes l'embaumaient et Annonciade en cueillait pour mettre devant

l'ancienne petite statue de la Vierge apportée de la bastide où elle se trouvait dans la chambre des grands-parents.

M<sup>me</sup> Le Hennec lui abandonnait maintenant tout le soin de l'instruction d'Agnès. Celle-ci, intelligente et studieuse, profitait largement des leçons de sa sœur aînée. Elle devait, en octobre, entrer comme interne dans une institution de Quimper, où M<sup>me</sup> Le Hennec espérait faire agréer comme professeur Annonciade, désireuse de trouver une situation.

Un après-midi, tandis qu'assise, avec Agnès sous une charmille, la jeune fille lisait à haute voix des passages de *Bérénice*, de Racine, M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> de Pendelon apparurent, venant rendre visite à M<sup>me</sup> Le Hennec. La marquise, l'ayant priée de continuer, s'extasia ensuite sur sa voix pure, bien timbrée, sur sa diction parfaite.

– Voilà, en vérité, la lectrice idéale ! Jamais je n'ai pu en découvrir une semblable.

Elle ajouta en riant :

– Il est vraiment dommage, ma chère enfant,

que vous ne soyez pas à la recherche d'une situation, car je vous en aurais bien vite offert une.

Quand elle se retira, elle s'arrêta un long moment dans le vestibule pour causer avec M<sup>me</sup> Le Hennec et la quitta sur ces mots :

– Eh bien ! Venez me voir, nous en parlerons plus à l'aise.

Comme, le lendemain, Annonciade travaillait dans la salle à manger vers la fin de l'après-midi, sa belle-mère entra, en toilette de sortie, et vint s'asseoir près d'elle.

– Devinez ce qu'on vient de me proposer pour vous, Annonciade ? Ce sera facile, étant donné l'allusion faite hier par M<sup>me</sup> de Pendelon.

Interrompant le mouvement de son aiguille, Annonciade attacha sur elle un regard surpris.

– Eh ! oui, vous l'intéressiez comme lectrice. C'était une occasion à ne pas laisser échapper. Je lui ai donné à entendre qu'elle pouvait nous adresser des offres. Elle n'y a pas manqué aussitôt, car elle s'est vraiment engouée de vous,

ma chère. Donc, elle vous demande de venir à Guerlac chaque après-midi, sauf le dimanche, pour tenir à jour sa correspondance et lui faire la lecture.

Annonciade ne put retenir un mouvement de stupéfaction, en devenant très rouge.

– Moi ? Elle veut que...

M<sup>me</sup> Le Hennec poursuivit tranquillement :

– Elle vous offre une excellente situation, et vous ne travaillerez que trois ou quatre heures par jour. Ainsi se trouvera grossi votre modeste revenu, sans fatigue, sans ennui, car cette situation sera véritablement une sinécure.

– Mais, ma mère, il n'était pas du tout question... Je n'avais pas idée que vous cherchiez pour moi...

– Non, je ne cherchais pas, mais puisqu'une occasion se présente, il convient de la saisir.

M<sup>me</sup> Le Hennec se tut, avec un sourire satisfait.

Annonciade attendit un instant avant de parler, parce qu'une émotion pénible l'étouffait. Puis

elle dit lentement :

– Eh bien ! Ma mère, si tel est votre désir, je serai la lectrice de M<sup>me</sup> de Pendelon.

Quand M<sup>me</sup> Le Hennec fut sortie, Annonciade appuya son coude sur la table placée près d'elle et mit son visage entre ses mains. Elle songeait avec un frisson :

« Pourvu que je ne le revoie pas, que je ne le rencontre pas, en allant ainsi chaque jour chez lui ! »

\*

M<sup>me</sup> Le Hennec ne s'était pas trompée en qualifiant de sinécure le nouvel emploi de sa belle-fille. M<sup>me</sup> de Pendelon désirait surtout une aimable et jolie compagne qui viendrait rompre chaque jour, pendant quelques heures, la monotonie de son existence. Car, fort mondaine autrefois, lasse et souffrante depuis quelques années, elle n'avait su ni voulu se créer aucune occupation sérieuse, ou même seulement

intéressante, et s'ennuyait à mourir dans cette solitude du vieux manoir dont elle n'osait s'éloigner, depuis que Wennaël s'y confinait dans un farouche désespoir.

Entre Run et elle, il n'existait aucune affinité de goûts, de pensées. M<sup>me</sup> de Pendelon en fit la confiance à sa jeune lectrice, le premier jour où celle-ci vint prendre son poste. Et elle ajouta :

– Je ne sais vraiment où la pauvre enfant a été prendre ce physique et cette nature. Dans ma famille, nous avons une réputation de beauté, d'affabilité. Quant aux Pendelon, on dit d'eux, en Bretagne, que tous les dons sont répandus sur leur berceau par la fée Mélusine. Puisque vous connaissez mon fils, vous avez pu voir qu'il les a reçus à profusion, ces dons précieux.

Le salon était sombre, M<sup>me</sup> de Pendelon un peu myope et Run absente. Annonciade bénit toutes ces circonstances en sentant qu'elle rougissait.

Il lui fallait cependant apprendre à réprimer cette émotion qui l'étreignait, chaque fois qu'il était question du marquis de Pendelon. Car, naturellement, elle en entendrait parler plus d'une



fois ici où il vivait, souffrant et désespéré.

De fait, ce fut un des principaux sujets de conversation, chaque après-midi. Parce qu'Annonciade avait connu Wennaël, la mère, sincèrement affectée, – car toute sa tendresse se portait sur ce fils dont elle était orgueilleuse, – se plaisait à parler devant elle de ses inquiétudes, à rappeler en soupirant les années heureuses au cours desquelles Wennaël, charmeur et adulé, passait insouciant à travers la vie qui lui prodiguait ses plaisirs. Les défauts de son fils, elle ne les voyait pas, elle ne les avait jamais vus, bien qu'elle eût souffert parfois de son indifférence, de son égoïsme, fruits d'une éducation fondée sur le seul culte du moi. Wennaël demeurait toujours son idole. Complaisamment, elle parlait de ses succès mondains, de son intelligence, de ses goûts raffinés, tandis qu'Annonciade brodait près d'elle, silencieuse, le cœur gonflé d'émotion triste.

Parfois aussi, M<sup>me</sup> de Pendelon interrogeait la jeune fille sur le séjour de Wennaël à la bastide.

Annonciade répondait brièvement. Elle disait : « M. de Pendelon se promenait beaucoup... Il causait souvent avec mon grand-père. » Mais elle ne parlait jamais d'elle-même.

Peu observatrice, M<sup>me</sup> de Pendelon ne remarquait pas le frémissement de ce jeune visage, l'ombre douloureuse voilant un instant les yeux purs. Quand Run était là, ces indices ne passaient pas inaperçus pour elle, s'il fallait en croire l'intérêt plus profond dont s'animait son regard, en s'attachant sur M<sup>lle</sup> Le Henneç.

Sans ces trop fréquents rappels du souvenir qu'elle s'efforçait en vain de repousser, et la pensée qu'« il » était là, si près d'elle, tourmenté par la souffrance, cette situation eût paru assez agréable à la jeune fille. Certes, la conversation de M<sup>me</sup> de Pendelon, quand il n'était pas question de son fils, lui paraissait fort insignifiante, mais la châtelaine se montrait aimable, banalement aimable comme elle savait l'être quand on lui plaisait. Le travail se réduisait à peu de chose, en dehors de la lecture. En outre, Annonciade appréciait la sobre magnificence du cadre où elle

passait une grande partie de l'après-midi et se plaisait dans la vieille demeure à l'extérieur si rude, superbement seigneuriale à l'intérieur, où les marquis de Pendelon avaient su réunir, au cours des siècles, de précieuses richesses artistiques.

Mais, surtout, Run lui inspirait la plus vive sympathie. Sous sa réserve, sous ses longs silences, elle sentait battre un cœur triste et ardent, un cœur souffrant. Elle comprenait aussi, en entendant parler M<sup>lle</sup> de Pendelon, que celle-ci n'était pas une créature inintelligente, comme on le prétendait. Il s'en fallait même de beaucoup. Mais elle restait volontiers silencieuse, se livrait difficilement, dédaignait l'art de parer ce qu'elle disait. Ainsi s'était créée la légende. Cependant, Annonciade, au bout de quinze jours, n'ignorait plus que Run de Pendelon avait acquis de fortes connaissances et qu'elle savait exprimer ses idées en un langage bref, mais d'une singulière originalité. Il lui fallait seulement, pour atteindre à ce résultat, des interlocuteurs sympathiques, ainsi qu'elle le confia un jour à Annonciade.

Elle la reconduisait, le long de l'allée, jusqu'à la grille. Un grand vent de mer soufflait, couchant les hautes cimes des pins qui craquaient sourdement. Les nuages, bas et sombres, glissaient rapidement sur le ciel en s'enfuyant vers les terres, Annonciade, encore sous l'influence d'une réflexion très profonde faite tout à l'heure par M<sup>lle</sup> de Pendelon, dit à celle-ci :

– Pourquoi parlez-vous si peu, mademoiselle ? Votre intelligence renferme des trésors que vous dérobez jalousement.

Run sourit. Son visage ingrat s'éclaira un instant d'une joie fugitive.

– Pauvres trésors ! Mais, tels qu'ils sont, je les cache souvent, en effet. Voyez-vous, je suis ainsi faite que tout en moi – l'intelligence, le cœur – se replie devant l'indifférence, devant la politesse banale sous laquelle je sens trop souvent le dédain ou l'ironie qu'inspire ma laideur. Il me faut la chaleur d'une sympathie véritable pour que je me sente un peu moi-même. Cette sympathie, je la trouve chez vous. J'ai compris que vous voyiez plus loin que les autres, plus loin

que la disgrâce physique de la pauvre Run.

Elle prit la main d'Annonciade et l'étreignit fortement.

Sur les jeunes filles arrêtées dans l'allée, un coup de vent passa et mugit entre les cimes des pins. Pendant un moment, le souffle leur manqua. Quand la rafale s'apaisa, Annonciade dit avec émotion :

– Oui, vous avez bien compris, mademoiselle. J'ai senti que vous étiez bonne et qu'on vous connaît bien peu telle que vous êtes.

La tristesse pensive se répandit de nouveau dans le regard de Run.

– Oui, bien peu...

L'amertume perçait dans son accent.

– Pas même ma mère, ni mon frère.

Annonciade essaya d'affermir sa voix pour demander :

– Il n'a pas d'affection pour vous ?

Run secoua la tête.

– Non. Il n'en a pour personne, d'ailleurs.

Elle laissa passer un court silence, pendant lequel son regard effleura le visage d'Annonciade qui se tendait pour réprimer les marques extérieures d'émotion. Puis elle ajouta pensivement :

– Du moins, je ne crois pas qu'il en ait pour d'autres que lui-même.

## IV

À dater de ce jour, l'intimité s'établit entre Run et Annonciade. Elle ne se manifestait guère au-dehors, se renfermant dans un sourire, dans un regard, dans un long serrement de mains quand Annonciade s'éloignait. Run, presque toujours, allait la reconduire jusqu'aux pins. Même alors, elles se parlaient peu. La solitude morale où elle vivait depuis son enfance rendait M<sup>lle</sup> de Pendelon silencieuse et Annonciade trouvait plus douce, plus réconfortante que des paroles la chaleur affectueuse de son regard.

M<sup>me</sup> de Pendelon continuait de trouver fort à son goût sa jeune lectrice et de lui confier ses inquiétudes maternelles. Un après-midi, elle lui apprit que depuis plusieurs jours Wennaël refusait de la recevoir. Son secrétaire et son valet de chambre, seuls, pénétraient près de lui, dans cet appartement situé sur la façade ouest du

manoir, à pic au-dessus de la mer, et où le jeune châtelain habitait toujours durant les séjours à Guerlac.

M<sup>me</sup> de Pendelon expliquait :

– Il en a fait quelque chose de superbe. Mais aux jours de tempête, vous n’imaginez pas ce que c’est ! Les lames déferlent jusqu’à la terrasse de granit qui longe son appartement et s’acharnent furieusement contre le roc des assises, troué de grottes. C’est un tumulte infernal ! Mon fils se plaisait à ce spectacle terrifiant. Mais, maintenant, j’aurais voulu – puisqu’il persiste à demeurer dans ce maussade Guerlac – lui voir choisir un autre appartement. Celui-là est isolé, et même aux jours calmes la situation en est sauvage, peu propice à impressionner favorablement un esprit sombre, révolté, comme l’est devenu celui de mon pauvre Wennaël. Ah ! Que je suis inquiète, mon enfant !... Que je suis inquiète ! Jamais il n’acceptera de souffrir longtemps. Et alors... alors...

Le frisson qui secouait les épaules de la mère gagnait aussitôt Annonciade. En regagnant le



logis paternel, la jeune fille s'arrêtait à l'église et priait pour Wennaël, avec une ferveur douloureuse. Elle demandait à Dieu que l'homme élevé dans l'égoïsme et dans le culte de la jouissance ne sombrât pas dans l'irréremédiable lâcheté, qu'il connût enfin Celui qui est la force, la vie, la vérité.

Pendant que Run servait le thé, un après-midi, un chien se glissa dans le salon par une porte laissée entrouverte. Annonciade reconnut le lévrier de M. de Pendelon. Il vint aussitôt à elle, joyeux, tendant son museau pour recevoir une caresse. M<sup>me</sup> de Pendelon s'exclama :

– Seldjouck ! Que viens-tu faire ici ? Mais c'est vrai, il vous connaît, mademoiselle. Mon fils, qui ne se sépare jamais de lui, l'avait certainement emmené à Cannes ?

– Oui, madame, Seldjouck était à la bastide avec son maître.

Les doigts tremblants d'Annonciade caressaient le soyeux poil gris. La vue de ce chien ranimait tant de souvenirs ! Seldjouck accompagnait toujours M. de Pendelon dans ses

promenades au-dehors, dans ses flâneries à travers le jardin. Il était là, étendu au soleil près des rosiers grimpants, quand une pauvre enfant candide avait laissé voir à l'étranger son amour un peu effrayé. Il était là, glissant sa forme souple entre les arbustes dans la pâle clarté de la lune, tandis que Wennaël, sur la terrasse, se penchait vers la jeune fille toute frissonnante et disait avec une ardeur impérieuse : « Je vous aime, ma belle petite Annonciade. Je ne vous laisserai pas m'échapper. »

Au seuil de la porte poussée par Seldjouck, une silhouette masculine apparut. C'était Henri, le valet de chambre du marquis. Depuis qu'elle venait à Guerlac, Annonciade ne l'avait pas aperçu. Elle rencontra son regard impassible où jamais, semblait-il, ne devait passer un reflet d'émotion.

M<sup>me</sup> de Pendelon demanda :

– Vous venez chercher Seldjouck, Henri ?

– Oui, madame. Je l'ai vu se diriger par ici et j'ai bien pensé qu'il avait senti la présence de M<sup>lle</sup> Le Hennecc.

– En effet, il est venu renouer connaissance avec moi, ce bon Seldjouck.

Annonciade rougissait en parlant. Ce serviteur si dévoué, qui ne quittait jamais son maître, n'avait pas été sans avoir connu ou tout au moins deviné le caprice du grand seigneur dilettante pour la petite-fille de ses hôtes.

Cette idée la pénétrait de gêne, sous le regard d'Henri. Pourvu encore que cet homme n'en fît pas l'objet de racontars d'office, qui ensuite seraient colportés dans Brahaix !

Henri sortit, emmenant Seldjouck. Peu après, M<sup>me</sup> de Pendelon, souffrant d'un fort mal de tête, quitta le salon pour remonter dans son appartement. Annonciade voulait se retirer. Mais Run demanda :

– Restez encore un peu avec moi. Nous irons au jardin. Je veux vous montrer nos roses.

Elles sortirent toutes deux dans le jardin à la française, admirablement entretenu par un jardinier artiste. L'ombre s'étendait devant la façade d'entrée du manoir. Mais, en contournant

celui-ci, les jeunes filles se trouvèrent dans la pleine lumière, un peu pâlie, car le soleil s'inclinait déjà sur la mer.

Tout le terrain longeant de ce côté la vieille demeure avait été transformé en roseraie, entretenue à grands frais, car les bourrasques de mer avaient vite fait de mettre à mal les espèces rares. Cependant, cette plantation, fantaisie de grand seigneur, se trouvait quelque peu protégée par les vieux murs très hauts qui limitaient le jardin du manoir, en le défendant contre les lames furieuses des jours de tempête.

Elle n'avait pas encore atteint sa complète beauté. Mais, déjà, on pouvait pressentir ce qu'elle serait en pleine floraison, quand toutes ces roses couvriraient les portiques légers, les berceaux, les murs, le petit kiosque oriental et jusqu'au tronc des grands pins qui s'élevaient solitaires, ici et là, en étendant autour d'eux une ombre courte.

À l'extrémité de la roseraie, l'espace entre le mur d'enceinte et le manoir se resserrait. Une arche de granit, massive comme le reste de

l'habitation, à demi cachée par de longs feuillages retombants, ouvrait une large baie en plein cintre sur un petit enclos silencieux, éblouissant de soleil.

Run s'arrêta, en disant à mi-voix :

– Il ne faut pas aller plus loin. Ceci est le jardin que s'est réservé mon frère dont l'appartement a une sortie de ce côté. Nous n'y entrons jamais sans qu'il nous y invite, ce qui ne se produit plus maintenant.

Annonciade eut un instinctif mouvement de recul et dit avec une sorte de hâte :

– Oui, retournons, mademoiselle.

Cependant, elle jeta un long regard vers l'enclos tranquille et mystérieux avant de suivre Run qui revenait sur ses pas.

Elles s'assirent sous un berceau garni de roses en bouton. M<sup>lle</sup> de Pendelon parlait de la Bretagne, de son passé, de ses coutumes. Annonciade l'écoutait, essayait de concentrer sur elle son intérêt. Mais toujours revenait à sa pensée la vision de ce jardin fermé dont les

parfums, la lumière étaient réservés à Wennaël de Pendelon.

Run s'interrompit tout à coup en prêtant l'oreille. Le sable de l'allée grinçait. M<sup>lle</sup> de Pendelon murmura, l'air inquiet et contrarié :

– Pourvu que...

Elle se leva et s'avança vers l'entrée du berceau. Annonciade, intriguée, l'imita. Alors, dans l'allée devant elles, – la seule par où l'on pût sortir de l'abri fleuri, – elle vit s'avancer dans la clarté légère du soir la haute silhouette du marquis de Pendelon.

Il venait lentement, le front penché. Seldjouck, ombre fidèle, le suivait. Mais, en reconnaissant les jeunes filles, le chien s'élança vers elles. M. de Pendelon leva la tête et sa voix si bien timbrée – cette voix inoubliable – demanda :

– Qui donc est là ? C'est toi, Run, je pense ?

Annonciade s'appuyait au bois léger du berceau en tressaillant d'angoisse. Run, s'avançant de quelques pas, répondit paisiblement :

– Oui, c’est moi, avec M<sup>lle</sup> Annonciade Le Hennecc.

Wennaël répéta :

– M<sup>lle</sup> Annonciade...

Il s’arrêta pendant quelques secondes, puis continua d’avancer, jusqu’à ce qu’il fût tout près des jeunes filles. Il regardait Annonciade. Et elle voyait ses yeux qui n’avaient plus leur vivant éclat d’autrefois, mais qui était beaux encore, tragiquement beaux dans la pâleur mate de ce visage amaigri sur lequel la souffrance s’inscrivait en stigmates profonds.

Wennaël dit avec calme :

– Je vous vois encore un peu, mademoiselle.

Elle fit un effort pour dominer l’émotion qui l’étreignait.

– J’ai appris avec beaucoup de peine l’accident dont vous avez été victime, monsieur. Mais je suis persuadée que la guérison viendra peu à peu.

Les lèvres, dont la pourpre vive avait pâli, s’entrouvrirent dans un sourire d’ironie amère :

– Je vous remercie de me le dire. Mais je crois qu'il n'y a pas de guérison possible.

Run fit observer :

– Les médecins ne t'ont pas dit cela.

– Naturellement ! Mais, moi, je sens bien la nuit qui vient, la nuit complète. À certains moments déjà, elle est là, elle s'étend devant mes yeux, en plein jour, sans doute pour me donner un avant-goût de la vie qui m'attend, quand l'obscurité se sera faite à jamais pour moi.

Il parlait d'une voix brève, à travers laquelle passaient de sourdes intonations de souffrance. Les paupières mates s'abaissèrent, frémissantes, sur le regard voilé. Il les releva en demandant :

– Et vous, mademoiselle, que dites-vous de ce pays ? Notre côte sauvage ne vous semble-t-elle pas bien austère ?

– Magnifiquement austère, et si prenante ! J'avoue que mon admiration n'est pas encore lassée.

– En ce cas, elle durera. D'ailleurs, vous êtes d'une nature à comprendre toujours la beauté, de



quelque façon qu'elle se manifeste. Mais me trompé-je en pensant que vous devez avoir, néanmoins, la nostalgie de votre Provence ?

– Oui... oui. C'est mon pays, où j'ai toujours vécu. Puis j'étais avec eux...

La voix d'Annonciade s'étouffa un peu, à ces derniers mots.

Wennaël dit avec une intonation adoucie :

– J'ai pensé à votre chagrin, en apprenant ces deux malheurs si rapprochés. Vous vous aimiez beaucoup, tous trois.

Run les considérait silencieusement. La même lumière qui éclairait le charmant visage d'Annonciade et celui de Wennaël, si virilement beau, se répandait sur cette physionomie disgraciée, pensive et grave. Aux derniers mots de son frère, M<sup>lle</sup> de Pendelon dit tranquillement, sans amertume apparente :

– C'est très bon de s'aimer en famille. Cela fait supporter bien des choses.

Il ne releva pas ces paroles. Son regard demeurait fixé sur Annonciade. Il demanda,

distraitement, des nouvelles de M. et M<sup>me</sup> Le Henneq. Puis il dit avec une sorte de sourire contraint :

– Je vous ai dérangées, mesdemoiselles. Mais reprenez votre entretien, je me retire...

– Non, j'allais partir, monsieur. Il est grand temps maintenant. M<sup>lle</sup> de Pendelon m'a très aimablement retenue et je me suis attardée.

– Nous allons vous accompagner jusqu'à la grille, en ce cas.

Elle murmura :

– Il ne faut pas vous déranger, je vous en prie...

Il ne parut pas l'entendre. Dans l'étroite allée, il se mit à marcher près d'elle. Run les suivait. Hors de la roseraie, Wennaël s'arrêta en demandant :

– Comment trouvez-vous Guerlac ?

– Très intéressant dans sa rudesse, dans sa beauté un peu farouche.

Le regard d'Annonciade s'attachait

complaisamment à la vieille demeure enveloppée des clartés adoucies du couchant, tandis qu'elle ajoutait :

– J'aimerais beaucoup connaître son histoire. Je m'imagine qu'il a dû se passer des événements tragiques, entre ses murs.

– Vous ne vous trompez pas. Mais ma sœur ne vous a-t-elle pas renseignée à ce sujet ?

Run répliqua, de son habituel accent paisible :

– Tu gardes les archives dans ta bibliothèque, Wennaël. Je suis ainsi peu au courant de l'histoire lointaine de nos aïeux.

– Eh bien ! Je te les communiquerai, de telle sorte que tu puisses contenter le désir de M<sup>lle</sup> Le Hennecc... Préparez-vous à frissonner, mademoiselle, car certains Pendelon du temps jadis étaient de terribles hommes pour qui la vie d'autrui ne comptait guère. L'un d'eux, ainsi que devait le faire plus tard le sire de Rays, célébrait des messes noires dans les souterrains qui communiquent avec les grottes. Il n'échappa au bûcher qu'en s'enfuyant par mer et alla mourir

misérablement en Angleterre. Run pourra vous montrer l'autel de granit avec ses rigoles pour l'écoulement du sang, sur lequel étaient immolés des enfants, selon les rites de ces mystères sataniques.

– Mais c'est épouvantable ! Je ne me figurais pas que Guerlac eût caché de telles abominations.

Run fit observer :

– Notre vieux manoir a eu aussi des exemples de haute vertu. Je vous en ai fait connaître quelques-uns et j'avoue en parler plus volontiers que de toutes ces horreurs.

Un pli de raillerie souleva la lèvre de Wennaël, tandis qu'il répliquait :

– Les horreurs ont leur intérêt, leur beauté particulière. Satan est beau, tragiquement beau.

Run dit avec une vivacité mêlée d'indignation :

– Le mal ne peut l'être, sauf pour les consciences déformées. Or, je ne veux pas te faire l'injure de te ranger parmi celles-là.

– Crois-tu ? Qui peut dire si, vivant au temps

de mon aïeul Wennaël le Rouge, je n'aurais pas pris plaisir comme lui aux holocaustes sanglants et pratiqué le sombre culte de Lucifer ? Qui peut dire ce que je suis, au fond, ou ce que je puis être ?

La froide ironie de son accent fit tressaillir Annonciade. En détournant un peu son regard, la jeune fille murmura :

– Oh ! ne dites pas cela !... Ne dites pas cela !

Il eut un rire sourd, presque mauvais, qu'elle ne lui avait jamais entendu autrefois. Une parole de sarcasme semblait prête à franchir ses lèvres. Il la retint et continua de marcher près des jeunes filles, jusqu'à la grille. Tous trois restaient silencieux. Au bas du perron, Wennaël s'arrêta :

– Nous vous laissons maintenant, mademoiselle. Veuillez présenter mes hommages à M<sup>me</sup> Le Henneç et mon souvenir à M. votre père. J'espère que votre nostalgie s'atténuera peu à peu, que vous aimerez notre côte bretonne avec la grande passion qu'elle sait inspirer souvent et que l'hospitalité de Guerlac vous sera toujours bonne.

Il s'inclina, tandis que la jeune fille remerciait d'une voix dont elle ne pouvait maîtriser complètement l'émotion. Run lui serra la main et s'éloigna avec son frère, pendant qu'Annonciade franchissait la grille.

À travers la lande, elle s'en alla, l'esprit absorbé, oubliant l'heure, le lieu, le but. Ainsi, elle l'avait revu, celui qu'elle essayait vainement d'oublier. À l'émoi qui l'étreignait devant lui, aux battements plus précipités de son cœur, elle comprenait combien il était vivant encore, l'amour que l'étranger avait fait jaillir de ce cœur innocent, telle une source claire ignorée encore – pour s'amuser, aurait dit M. Labarède.

Quelle pénible épreuve de se retrouver en sa présence ! Lui n'en avait paru aucunement gêné. Sa fantaisie pour la jeune fille de la bastide était probablement oubliée, reléguée parmi les vieux souvenirs dédaignés, et à le voir si parfaitement maître de lui devant elle, personne n'aurait pu imaginer qu'il lui avait un jour adressé des paroles si ardentes...

Une brûlante rougeur monta aux joues

d'Annonciade. Oh ! Elle ne voulait plus penser à cela ! Elle ne voulait plus se représenter le Wennaël d'autrefois, triomphant de vie orgueilleuse, impérieux séducteur. Celui d'aujourd'hui était autre. Il portait maintenant le signe sacré de la souffrance et Annonciade, pénétrée de douloureuse compassion, achevait de pardonner ce qu'elle avait souffert par lui.

En regardant autour d'elle, dans la lumière du couchant qui voilait d'or pâli la sombre verdure des pins et le tendre bleu lointain de la mer et du ciel, elle pensait avec angoisse : « Bientôt, peut-être, il ne verra plus tout cela ? Lui, lui qui aimait tant ces spectacles de la nature ! Ce serait la nuit complète, ô mon Dieu ! »

À l'approche du bourg, elle rencontra M<sup>me</sup> Le Hennec qui rentrait aussi. En lui parlant de son après-midi, Annonciade raconta brièvement comment elle avait vu aujourd'hui M. de Pendelon.

M<sup>me</sup> Le Hennec fit observer :

– Cela n'a pas dû lui faire plaisir, car il est devenu terriblement misanthrope. Quel

changement ! Il est certain qu'avec une nature comme celle-là, il y a de quoi devenir enragé. Un si beau garçon ! Et cette fortune, ce nom... Enfin, avec tout cela, il pourra se marier quand même et choisir entre beaucoup.

Annonciade restait silencieuse, oppressée par l'émotion pénible qu'éveillaient en elle les paroles de sa belle-mère. Toutes deux avançaient vers le logis. Du coin de l'œil, M<sup>me</sup> Le Hennecc regardait le charmant profil de la jeune fille. Puis elle dit tout à coup :

– Voyons, Annonciade, si M. de Pendelon est resté chez vos grands-parents plus de trois mois, je m'étonnerais fort qu'il ne vous eût pas trouvée à son goût et ne se fût pas octroyé la permission de vous le dire ?

Annonciade rougit violemment, sans répondre, sans regarder M<sup>me</sup> Le Hennecc. Celle-ci eut un sourire entendu.

– Il n'en pouvait être autrement. M. de Pendelon, tel qu'on le connaît, n'aurait pas laissé passer une si belle occasion d'exercer son pouvoir de charmeur... Mais je ne doute pas,



d'ailleurs, que vous n'ayez su lui répondre comme il convenait ?

Annonciade eut un fier mouvement de tête en ripostant :

– N'en doutez pas, en effet !

– Très bien, très bien ! Il a dû trouver cela étrange, car il paraît qu'on ne lui résiste guère... Et vous l'aimiez, cependant ?

Le beau visage frémit. D'une voix un peu oppressée, Annonciade répondit, toujours sans regarder sa belle-mère, dont elle sentait sur elle les yeux investigateurs :

– Je vous en prie, ma mère, ne me faites pas revenir sur ce passé, qui fut pénible pour moi et que je souhaite d'oublier.

M<sup>me</sup> Le Hennec n'insista pas et continua d'avancer, en silence, le front plissé par une réflexion qui l'absorbait à un tel point qu'elle croisa le recteur sans répondre à son salut et, rentrée chez elle, oublia de tancer la servante pour une négligence qui aurait été sèchement relevée, un autre jour.

## V

Il en coûta beaucoup à Annonciade, le lendemain, de retourner à Guerlac. Maintenant, elle avait peur d'une nouvelle rencontre avec Wennaël. Cette crainte n'était pas vaine, car à peine commençait-elle une lecture à M<sup>me</sup> de Pendelon, dans un bosquet du parterre, qu'Henri apparut, venant informer Run que M. de Pendelon la priait de monter à la bibliothèque avec M<sup>lle</sup> Le Hennec, afin de leur montrer les vieilles chroniques de Guerlac dont il leur avait parlé la veille.

Au premier moment, M<sup>me</sup> de Pendelon et Run ne purent dissimuler leur vive stupéfaction. Mais, tout aussitôt, la marquise s'écria :

— Oui, oui, allez vite, mon enfant ! Quel bonheur s'il pouvait sortir un peu de sa sauvagerie ! Comment est-il aujourd'hui, Henri ?

— Ce matin, Monsieur était sombre et nerveux

comme aux plus mauvais jours, madame la marquise. Mais, en ce moment, je le trouve un peu mieux.

Un pli soucieux se formait sur le front de Run. Elle jeta un coup d'œil vers Annonciade, émue et rougissante, puis objecta de sa voix tranquille :

– Wennaël aurait pu nous faire porter ces chroniques ici...

M<sup>me</sup> de Pendelon l'interrompt avec une impatience irritée :

– Pourquoi veux-tu qu'il se dérange, quand il vous est si facile d'aller le trouver ? C'est une distraction pour lui, qui n'en a plus guère, le pauvre ami ! Allez vite, ne le faites pas attendre. Il est si rare maintenant qu'il s'intéresse à quelque chose !

Run dit d'un ton contraint :

– Voulez-vous venir, mademoiselle ?

Annonciade se leva, le cœur battant, car il lui était impossible de refuser. Elle suivit Run dans l'escalier de granit, d'une imposante et sombre beauté, dans les longs corridors couverts d'épais

tapis où les pas enfonçaient. Henri, qui précédait les jeunes filles, ouvrit une porte et Annonciade se vit au seuil d'une grande pièce longue, tendue de tapisseries de Flandre, meublée de bibliothèques, de bahuts et de tables du plus beau travail de la Renaissance. Trois portes-fenêtres ouvraient sur une terrasse de pierre. Devant l'une d'elles se tenait debout Wennaël. Il se détourna au bruit de la porte et s'avança vers les arrivantes.

– Je me suis permis de vous demander de venir, mademoiselle, pour vous montrer les plus intéressantes de nos vieilles chroniques, toutes renfermées ici.

Elle remercia, non sans un peu de contrainte. À nouveau, l'émotion l'étreignait, aussi fortement que la veille. Mais lui semblait parfaitement calme, très à l'aise. D'une bibliothèque, il sortit des manuscrits jaunis, des brochures qu'il posa sur une table. Très rapidement, il trouva ce qu'il cherchait dans ces papiers rangés en un ordre parfait.

– Voulez-vous me prêter l'aide de vos yeux et de votre voix pour prendre connaissance de ceci,

mademoiselle ? Je sais que vous lisez admirablement... Et moi, je ne peux plus.

En prenant le vieux manuscrit qu'il lui tendait, elle évoqua tout à coup les heures passées, l'année précédente, sur la terrasse de la bastide, à écouter la voix chaude, nuancée, qui lisait les poètes anciens, qui les commentait avec tant de charme et berçait, endormait la vigilance des grands-parents, l'ignorance naïve de la petite-fille.

Heures délicieuses – heures de rêve, qui préparaient une grande souffrance.

Y pensait-il, lui aussi, le beau Wennaël au cœur énigmatique ? Elle n'osait le regarder. Assise en face de lui, elle ouvrit le manuscrit et commença à lire.

À cette heure tardive de l'après-midi, la lumière pâissante pénétrait dans la grande pièce ancienne, s'étendait en longues coulées claires sur les teintes passées du tapis de la Savonnerie, sur l'ornementation délicate des meubles, sur les personnages mythologiques des vieilles tentures et les tableaux de maîtres, les pièces d'orfèvrerie

les émaux, les reliures anciennes qui faisaient de la bibliothèque de Guerlac un véritable sanctuaire d'art.

Dans le silence, la jeune voix délicatement timbrée s'élevait, sous le haut plafond cloisonné aux dorures éteintes. Elle tremblait un peu d'abord, comme les lèvres, comme le cœur d'Annonciade. Puis elle se raffermir ; elle sut donner une grâce expressive, une force harmonieuse à la pensée un peu rude des vieilles légendes qui étaient – sans garantie d'authenticité – le plus ancien mémorial de la race des Pendelon. Devant la jeune fille, Wennaël, accoudé à la table, tenait sa main sur ses yeux, comme si la lumière du dehors l'eût gêné. Près de lui, Run, pensive, regardait M<sup>lle</sup> Le Henneç.

Cinq heures sonnèrent. M. de Pendelon, interrompant Annonciade à une fin de phrase, demanda :

– Avez-vous pris le thé, Run ?

– Non, pas encore.

– Eh bien ! Henri le servira ici... Ou plutôt

dans le jardin. Laissons pour aujourd'hui cette lecture, mademoiselle. Il ne faut pas risquer de vous fatiguer. Sonne Henri, je te prie, Run, et donne-lui les ordres pour le thé. Je passe en avant avec M<sup>lle</sup> Le Hennecc.

Il se leva, se dirigea vers une porte qu'il ouvrit et s'effaça en invitant du geste Annonciade à entrer.

Hésitante, elle restait debout au milieu de la pièce. Wennaël dit d'un ton bref :

– Passez donc, mademoiselle, ma sœur nous suit.

Elle rougit sous son regard. Il était peut-être encore suffisamment clairvoyant pour remarquer le trouble qui se saisissait d'elle, à la seule pensée d'un tête-à-tête. Et, d'ailleurs, il n'avait pas besoin de ses yeux pour deviner le motif qui la faisait hésiter.

Elle passa devant lui et il la suivit dans le salon voisin, décoré à l'orientale, dont Annonciade, tout à son émoi, entrevit seulement la splendeur. M. de Pendelon lui fit encore

traverser un fumoir orné de vieux panneaux de chêne sculptés par un artiste armoricain et ouvrit une porte dans laquelle s'enchâssaient d'admirables vitraux anciens. Elle donnait sur un perron de granit d'où, par des degrés étroits et nombreux, on descendait dans l'enclos qu'Annonciade avait aperçu la veille, au-delà de l'arche de pierre.

De légères clartés se glissaient entre les feuillages d'un vieux figuier, caressaient une Hébé de marbre, délicat morceau de sculpture, éclairaient les arbustes et les fleurs d'un petit parterre vieillot, cerné de buis. Dans un coin d'ombre, la margelle d'un puits s'effritait sous le lierre qui montait à l'assaut d'une curieuse ferronnerie ancienne. Autour de l'enclos, les murailles se dressaient, très hautes, vénérables comme le manoir lui-même, farouches aussi, gardiennes du petit jardin fermé que le soleil inondait de sa lumière avant de le quitter bientôt.

Annonciade murmura :

– Que c'est joli !

Wennaël dit d'un ton bas et amer :



– Désormais, tout cela est fini pour moi.

Annonciade tressaillit. Une compassion douloureuse la serrait au cœur. Silencieusement, elle s’avança, foulant d’un pas léger le fin gravier. Des sièges aux formes antiques se disséminaient sous le figuier. Un peu plus loin gisait une vieille statue mutilée. M. de Pendelon la montra à la jeune fille. On l’avait trouvée, quelques années auparavant, dans un souterrain du manoir et les archéologues conviés pour l’examiner s’étaient vainement essayés à déterminer son origine.

– ... M. Le Henneq a fait sur elle un excellent travail. Mais, pas plus que ses confrères, il n’a pu avoir une certitude au sujet du personnage ou du symbole qu’elle représente, ni de l’époque où elle vit le jour.

– Mon père est très considéré comme archéologue, n’est-ce pas ?

– Oui, on lui reconnaît beaucoup d’autorité en tout ce qui touche les antiquités celtiques et gallo-romaines. J’ai eu moi-même plus d’une fois recours à ses connaissances, au temps où

j'étudiais ces questions.

Run apparut à ce moment et, peu après, Henri apporta le thé, que servit M<sup>lle</sup> de Pendelon. Wennaël, assis près d'Annonciade sous le figuier, parlait des origines légendaires de Guerlac, tout en passant une main distraite sur le poil souple de son chien. Annonciade l'écoutait, un peu engourdie par la tiédeur de l'air, l'arôme des giroflées qui fleurissaient dans le petit parterre. Le bruit sourd du flux sur les roches de la côte accompagnait, comme une basse, la voix au timbre enchanteur. Annonciade oubliait l'heure, dans le délicieux bien-être du petit enclos parfumé. Le soleil avait quitté le jardin et même les fenêtres hautes de cette façade du manoir quand elle s'aperçut que le moment auquel, habituellement, elle quittait Guerlac était passé depuis quelque temps.

Elle se leva, un peu confuse.

– Comme je me suis attardée ! Vous auriez dû me prévenir, mademoiselle !

Wennaël dit, avec son séduisant sourire de naguère :

– Je ne l’aurais pas permis à ma sœur. Et j’espère que demain vous reviendrez pour continuer cette lecture qui a paru vous intéresser.

– Je ne sais... M<sup>me</sup> de Pendelon aura sans doute besoin de moi...

– Eh bien ! Je m’arrangerai avec elle à ce sujet.

Comme la veille, il la reconduisit jusqu’à la grille avec Run et il la quitta en disant :

– À demain.

Le trouble et l’anxiété se partageaient l’âme d’Annonciade, tandis qu’elle revenait vers le logis. Une situation nouvelle se présentait pour elle, dans ce manoir de Guerlac où elle n’était venue qu’à son corps défendant. Tant qu’il s’agissait d’avoir affaire seulement à M<sup>me</sup> de Pendelon et à Run, tout allait bien. Mais maintenant...

Oh ! Non, elle ne voulait plus le revoir ! Il éveillait en elle un trop pénible souvenir... Et il mettait en son cœur trop d’émoi, trop de souffrance, trop de crainte aussi.

Car il était le même, toujours, le beau marquis de Pendelon, le subtil charmeur. Annonciade en avait eu conscience aujourd'hui. Et son regard voilé, adouci, les traces de la souffrance morale, sur son visage, l'épreuve sous laquelle se révoltait son âme orgueilleuse, apparaissaient comme des attraits de plus, surtout pour une nature telle que celle d'Annonciade.

Elle comprenait qu'un danger l'attendait là. Mais comment l'éviter?... En parler à sa belle-mère ? Elle y avait une secrète répugnance. M<sup>me</sup> Le Hennec ne lui inspirait pas une sympathie bien vive. Sa sécheresse d'âme, un sens pratique souvent excessif, l'habitude qu'elle avait de toujours mettre en avant la question pécuniaire, éloignaient d'elle le cœur d'Annonciade, aimant, délicat, tout pénétré d'idéal et de désintéressement.

Puis il semblait excessivement pénible à la jeune fille d'aborder ce sujet, de parler de Wennaël, de dire ses craintes, que l'expérience déjà faite rendait plus précises. Néanmoins, en y réfléchissant, elle reconnaissait que son devoir

était bien tracé en l'occurrence. À défaut de son père, qui ne s'occupait de rien, elle devait demander conseil à sa belle-mère.

M<sup>me</sup> Le Hennec travaillait dans la salle à manger quand Annonciade entra. Elle leva la tête en disant :

– Ah ! Vous voilà ! Cet après-midi s'est bien passé ?

– Très bien, ma mère.

– Avez-vous revu M. de Pendelon ?

Un frémissement courut sur le visage d'Annonciade.

– Oui, il nous a fait demander, sa sœur et moi, pour lire des chroniques enfermées en sa bibliothèque. C'est près de lui que nous avons passé l'après-midi... Et il m'a priée de venir demain continuer la lecture commencée.

M<sup>me</sup> Le Hennec, les mains croisées sur son ouvrage, attachait sur sa belle-fille un regard attentif. Une lueur de vive satisfaction traversa les yeux bleus, bien fendus mais sans charme d'expression, un sourire presque imperceptible

glissa entre les lèvres roses et minces.

– Vraiment ? Il y a donc grande amélioration chez lui, au point de vue moral du moins ? Sa mère doit en être bien heureuse ?

– Je ne sais... Probablement. Mais ne pensez-vous pas, ma mère, que pour moi il est difficile de...

– Quoi donc ? Il vous déplaît de devenir la lectrice du marquis de Pendelon ?

– Oui. Vous avez compris que... Qu'autrefois il s'est amusé de mon inexpérience. Je ne puis l'oublier, car j'en ai beaucoup souffert. En outre, il me semble que, de toute façon, ma place n'est pas là.

M<sup>me</sup> Le Henneç demeura un moment sans répondre, les yeux toujours fixés sur la physionomie troublée d'Annonciade. Puis elle dit, de sa voix calme et sèche :

– Si M. de Pendelon était bien portant, il n'y aurait même pas à discuter sur ce sujet. Mais il s'agit d'un homme souffrant, malheureux, ce qui change tout à fait la question. C'est un acte de

charité que vous accomplirez là, en l'aidant à sortir de l'existence farouche dans laquelle il s'enferme. Le refus m'apparaît donc impossible en ce cas.

– Mais, cependant, si... Si la situation est pénible pour moi...

– Je vous crois assez sérieuse pour refréner toutes les imaginations romanesques, pour ne voir en M. de Pendelon que le malade dont vous devez distraire un instant la souffrance. Par ailleurs, la présence de sa sœur écarte pour vous tout prétexte de crainte et sauvegarde absolument les convenances. Je vous le répète donc, un refus me paraît impossible, comme étant non justifié.

Annonciade n'insista pas. Elle avait l'impression qu'elle ne serait pas comprise dans les délicatesses de sa conscience et dans le tremblant émoi de son cœur, tout meurtri encore par cet amour que Wennaël de Pendelon lui avait fait connaître. Sans doute M<sup>me</sup> Le Henneç jugeait que le châtelain de Guerlac, à demi aveugle, n'était plus à craindre. Mais Annonciade, elle, sentait qu'il le serait toujours, fût-il dans la nuit

de la complète cécité.

Elle retourna donc le lendemain à Guerlac, elle alla de nouveau en compagnie de Run s'asseoir dans la bibliothèque pour lire les vieilles légendes. Puis, les jours suivants, plusieurs fois, Wennaël la fit encore demander. Il avait d'anciens volumes, de curieuses estampes à lui montrer, d'intéressants articles de revues pour lesquels il demandait le secours de ses yeux et de sa voix – cette voix incomparable qui, disait-il, lui faisait paraître plus désagréable le timbre légèrement nasillard de son secrétaire, un grand jeune homme frêle et songeur qu'Annonciade avait entrevu deux fois.

M<sup>me</sup> de Pendelon se prêtait avec empressement à cette fantaisie de son fils, qui peu à peu lui enlevait presque complètement sa lectrice. Elle était trop heureuse de ce changement, chez lui, pour avoir la pensée d'y opposer la moindre objection. Et elle accueillit par un petit rire de raillerie cette objection que lui fit sa fille, un jour :

– Ne pensez-vous pas, maman, qu'il est un



peu dangereux pour cette jeune fille d'avoir des rapports si fréquents avec Wennaël ?

– Ne t'occupe pas de cela, Run. Que Wennaël la trouve charmante et se plaise à la voir près de lui, rien de plus naturel. Du moment où tu es là, toutes les règles de la correction se trouvent observées.

– Ma présence n'empêchera pas que cette enfant s'éprenne de lui et qu'elle en souffre.

M<sup>me</sup> de Pendelon leva les épaules.

– Elle l'a déjà vu dans le Midi. Si elle doit l'aimer, c'est fait depuis longtemps. D'ailleurs, je ne me soucie pas d'elle, mais uniquement de Wennaël qui trouve une distraction dans sa présence.

Run dit avec une indignation contenue :

– Même pour lui, vous n'avez pas le droit de mettre en péril l'honneur de cette jeune fille et la paix de son cœur.

M<sup>me</sup> de Pendelon se redressa, en attachant sur sa fille un regard de stupéfaction irritée :

– Deviens-tu folle ? Où vois-tu que son

honneur soit menacé ? Ton frère est un parfait gentilhomme et tu es là, d'ailleurs, comme chaperon. Cesse donc tes observations ridicules. M<sup>lle</sup> Le Henneq peut adoucir un peu la tristesse de cette existence, voilà tout ce que je vois, tout ce que tu dois voir aussi, en bonne sœur.

Run garda le silence. Elle savait trop bien que sa mère eût sacrifié tout l'univers, dès qu'il s'agissait de Wennaël. Avec un cœur soucieux, elle continua d'accompagner Annonciade quand M. de Pendelon la faisait demander ; elle écouta, en travaillant à de merveilleuses broderies, la jeune fille qui lisait ou Wennaël développant avec sa maîtrise habituelle des considérations sur les sujets divers traités en ces lectures. Parfois, elle laissait tomber un mot juste et net, que ne relevait pas son frère. Annonciade était toujours péniblement impressionnée par la froideur nuancée de dédain que celui-ci témoignait à l'égard de Run. Elle qui entrevoyait tant de beautés insoupçonnées dans ce cœur et dans cette intelligence de femme, s'indignait à l'idée que ni la mère ni le frère ne pouvaient les découvrir et que Run souffrait profondément de leur

indifférence, de cette solitude morale dans laquelle ils la laissaient.

Wennaël continuait de garder la même attitude envers Annonciade : une courtoisie discrète, un air aisé, comme si, véritablement, rien n'eût jamais existé entre eux. Mais ce qui représentait sans doute, pour lui, un simple épisode parmi tant d'autres, pesait lourdement sur cette existence de jeune fille. Aussi était-ce toujours avec un cœur tremblant, une appréhension invincible, qu'Annonciade s'en allait chaque après-midi vers Guerlac.

Pourtant, comme il lui plaisait, ce vieux manoir farouche, avec ses pièces majestueuses, somptueusement décorées, avec son jardin maintenant plein de roses ! Elle l'aimait aux jours ensoleillés, quand la lumière coulait le long des murs gris ; elle l'aimait aux heures sombres qui l'enveloppaient de sauvage mélancolie. Son origine demeurait enfouie dans le mystère. Bien des secrets terribles étaient enfermés sans doute entre ces murailles d'une épaisseur énorme, en ces souterrains profonds, sinistres, où M. de

Pendelon et sa sœur avaient un jour conduit Annonciade pour lui montrer le lieu dans lequel Wennaël le Rouge, sire de Pendelon, célébrait ses messes noires. Mais d'autres châtelains de Guerlac avaient donné l'exemple des plus hautes vertus et c'était de ceux-là surtout que Run parlait à sa jeune compagne.

## VI

Un après-midi où la tempête battait la côte, Annonciade, qu'une voiture de Guerlac avait été chercher à Brahaix, trouva M. de Pendelon dans le salon de sa mère. Il parlait d'affaires avec ce même air de nonchalance un peu dédaigneuse qu'il avait dans ses rapports avec sa sœur. Pour l'une comme pour l'autre, il restait froid, indifférent, se laissant aduler par cette mère idolâtre, recevant tout sans jamais rien donner, juge très subtil de cette intelligence médiocre et de ce cœur frivole.

À l'entrée d'Annonciade, il se leva et fit quelques pas au-devant d'elle.

– Eh bien ! Mademoiselle, vous allez voir une tempête à Guerlac ! C'est un spectacle qui vaut la peine d'être contemplé, je vous assure.

– Oh ! Je n'en doute pas. Déjà, de Brahaix, c'est tellement beau !

Dans le salon, aujourd'hui très assombri, Annonciade apparaissait comme une vision de beauté délicate. Le regard de Wennaël s'attachait sur elle, longuement, tandis que sa main serrait avec douceur les doigts fins qui se tendaient vers lui.

M<sup>me</sup> de Pendelon déclara :

– De l'appartement de mon fils, c'est bien autre chose ! J'avoue que, pour ma part, je trouve cette vue épouvantable !

Wennaël dit avec une ironie légère :

– C'est que vous n'avez pas l'âme de M<sup>lle</sup> Le Henneq, ma mère. Je suis certain qu'elle appréciera ce que je vais lui montrer, des fenêtres de la bibliothèque.

Il jeta un coup d'œil autour de lui et demanda :

– Où est donc Run ?

– Dans sa chambre, je suppose. Elle souffrait de névralgies ce matin ! Ce n'est pas ce temps-là qui peut la remettre !

– En effet. Eh bien ! Mademoiselle, voulez-vous venir un instant jusqu'à la bibliothèque ?

Quand vous aurez bien vu la furie de la tempête, nous reviendrons ici, où je vous montrerai un très intéressant ouvrage que j'ai reçu hier.

Annonciade, hésitante, anxieuse, jeta vers la châtelaine un regard de détresse. Mais M<sup>me</sup> de Pendelon dit avec empressement :

– Oui, c'est cela, ma chère enfant, allez voir la tempête ! Vous m'en direz des nouvelles, tout à l'heure.

Le cœur d'Annonciade battait fortement, tandis qu'elle suivait M. de Pendelon. Il l'introduisit dans la bibliothèque où, tout aussitôt, le vacarme des flots déchaînés assourdit la jeune fille.

Wennaël alla vers une fenêtre qu'il ouvrit. Une furieuse rafale entra dans la pièce, essaya de repousser les deux jeunes gens. Mais M. de Pendelon prit la main d'Annonciade en disant :

– Avancez un peu... Et regardez.

Le spectacle était réellement infernal. L'eau, d'un gris de plomb, s'élevait en vagues hurlantes, jetées à l'assaut des rocs, soubassement du

manoir. Les flots écumeux grondaient à l'entrée des gouffres, des grottes profondes où ils menaient un tumulte démoniaque. Sur cette scène, le ciel, chargé de nuées sombres hâtivement poussées par la tempête, répandait sa lugubre teinte grise, qui couvrait jusqu'à l'horizon la mer bouleversée.

Voyant qu'Annonciade étouffait un peu sous la violence des rafales, M. de Pendelon la fit reculer à l'intérieur, sans lâcher la main qu'il tenait avec une ferme douceur.

Il demanda en souriant :

– Eh bien ! Qu'en dites-vous ?

– C'est terrifiant et magnifique ! Je comprends que vous aimiez voir cela !

– Oui, je l'aimais... Je l'aime toujours... Mais, bientôt, peut-être, je ne verrai plus rien de ces spectacles qu'aujourd'hui déjà je distingue comme à travers un voile encore léger, qui ira en s'épaississant... Jusqu'au jour où ce sera la nuit.

L'amère souffrance de l'accent, la contraction du visage, firent tressaillir Annonciade. Elle dit



vivement, d'une voix qui tremblait un peu :

– Oh ! Vous guérirez ! Ne désespérez pas. Vous voyez encore. Eh bien ! en vous soignant...

– Ne pas désespérer ? Cependant, c'est ce que je fais chaque jour, depuis quelques mois. Parfois, il me semble que je vois presque aussi bien qu'auparavant. Puis le voile se reforme. Et, maintenant, ce mieux décevant se fait plus rare. Quant aux médecins, ils me bernent, comme c'est leur métier. Aussi n'en veux-je plus voir aucun. J'attends que la nuit se fasse complète, et alors...

Il se tut un moment. Son visage tendu, le frémissement de ses lèvres, décelaient une violente émotion. Annonciade, le cœur serré, n'osait prononcer une parole.

Il reprit, la voix plus basse, en regardant la douce figure autour de laquelle voletaient des bouclettes de cheveux soulevées par le vent :

– La nuit ! Vous doutez-vous de ce qu'elle serait pour moi ? J'ai tant aimé la lumière, la beauté des choses, des êtres, des paysages ! Je n'en étais pas rassasié, j'en aurais joui encore

pendant de longues années. Mais cet accident terrible s'est produit. Alors, moi qui n'avais jamais souffert, j'ai fait connaissance avec une torture de tous les instants. Pourquoi suis-je encore en vie ? Je n'en sais rien, car, vraiment, à quoi sert d'attendre pour m'évader par la mort d'une existence dont je n'ai plus rien à attendre ?

Annonciade eut un sursaut de protestation :

– Que dites-vous ? Quoi ! Vous qui êtes allé avec tant d'héroïsme au secours de cette barque en perdition, vous n'auriez pas le courage de supporter cette épreuve, qu'on cherchera si bien à adoucir autour de vous ?

– Non, non ! La souffrance, je la hais ! C'est une chose odieuse... Odieuse !

Il tournait vers la mer furieuse son visage contracté, ses yeux où s'allumait une lueur de tragique douleur. Ses doigts, qui tenaient toujours la main d'Annonciade, la laissèrent retomber.

Pendant un long moment, la jeune fille demeura silencieuse. L'angoisse, la compassion, étreignaient son âme. Quel désespoir elle venait

d'entrevoir dans les paroles, dans l'accent farouche de cet homme jeune, vigoureux, et païen, hélas !

Que lui dire ? Quelles paroles de consolation, d'espérance, seraient capables de le toucher ? Pourtant, comme ils montaient à ses lèvres, les mots qu'elle eût voulu faire entendre à cette âme douloureuse !

Dans le tumulte de la tempête, la voix un peu tremblante parvint aux oreilles de Wennaël :

– Si vous étiez croyant, vous verriez cette souffrance sous un autre jour. Pour nous, elle est à la fois une expiation et une sorte de bain qui purifie notre nature déchue. Tel est l'enseignement de l'Église. Et beaucoup de grands esprits estiment qu'on ne peut juger sainement un homme tant qu'il n'a pas subi l'épreuve de la souffrance, physique ou morale.

Wennaël tourna la tête vers Annonciade en laissant échapper un léger rire sarcastique.

– Eh bien ! Tant pis pour ces grands esprits ! Mais, moi, je ne suis pas de leur avis. Puisque la

mort seule pourra me libérer, c'est à elle que je m'adresserai le jour où toute ombre d'espoir aura disparu pour moi.

Annonciade joignit les mains en murmurant :

– Oh ! c'est affreux !

– Oui, vous ne pouvez me comprendre, vous, avec vos idées chrétiennes. Je vous parais un monstre, sans doute... Un affreux mécréant ?

– Un malheureux, surtout.

– Un malheureux ? À quel point de vue ?

– Parce que vous voyez seulement la vie présente et que votre âme est vide, privée de Dieu.

Il la regarda un moment, sans parler. Puis il dit, en étendant la main vers la mer déchaînée :

– Voulez-vous regarder encore ?... Après quoi, nous retournerons près de ma mère.

Elle avança de quelques pas et jeta un coup d'œil sur les flots hurlants. Des embruns la frappèrent au visage, en même temps qu'un furieux coup de vent. Elle se recula et Wennaël

ferma la fenêtre, non sans peine.

Il prit sur une table le volume dont il avait parlé à la jeune fille et tous deux redescendirent au salon. Sur l'invitation de Wennaël, Annonciade lut pendant quelque temps. Mais elle était nerveuse, secrètement agitée, inquiète et triste, surtout, jusqu'au fond de l'âme, depuis qu'elle avait entendu M de Pendelon parler de ses souffrances et de sa résolution d'en finir par la mort volontaire. Puis le regard qu'elle sentait sur elle, pendant cette lecture, la gênait, l'obsédait. Sa voix n'avait pas la sûreté, les délicates inflexions habituelles. Wennaël dit tout à coup :

– Je crois que cette atmosphère de tempête vous éprouve, mademoiselle. Vous semblez fatiguée. Laissez donc cela, je vous prie.

Elle protesta faiblement. Mais, sans l'écouter, M. de Pendelon lui prit le livre des mains.

– Vous continuerez un autre jour. Cet après-midi, je vais faire un peu de musique. C'est ma distraction favorite quand je ne suis pas dans mes heures trop noires.

Il se dirigea vers le salon voisin, où se trouvait un piano. Annonciade ne l'avait jamais entendu, mais elle savait, par M<sup>me</sup> de Pendelon et sa fille, qu'il était profondément musicien. Il possédait en sa mémoire les œuvres des maîtres anciens et modernes, si souvent entendus et exécutés. Ce fut Mozart qu'il choisit cet après-midi-là. Annonciade fut frappée de l'entendre interpréter avec tant de compréhension l'œuvre grave et pure qui semblait si peu faite pour le cerveau, pour les nerfs de cet homme vibrant d'orgueil et passionné pour toutes les jouissances de la vie. Tandis qu'il jouait, Run entra, de son habituelle allure silencieuse. Elle vint s'asseoir près d'Annonciade et répondit par un serrement de main, par un mouvement de la tête à l'interrogation de la jeune fille :

– Vous sentez-vous mieux ?

Quand Wennaël reparut dans le salon, après avoir fait succéder Schumann à Mozart, il dit avec indifférence :

– Ah ! Te voilà, Run ? Tes névralgies sont passées ?

– Presque, surtout depuis que je t’écoute jouer.

– La musique a un effet calmant sur tes nerfs ?

C’est fort possible, surtout quand il s’agit de Mozart. Et les vôtres, mademoiselle, se trouvent-ils bien de cette audition ?

Run considéra la jeune fille qui rougissait un peu.

– Vous aviez aussi des névralgies ?

– Aucunement !

Wennaël dit en souriant :

– La tempête éprouve un peu M<sup>lle</sup> Le Henneç, je m’en suis aperçu à sa façon de lire. C’est pourquoi j’ai choisi le doux, l’apaisant Mozart, et ce fut aussi à mon plus grand bénéfice personnel, car quelques papillons noirs ont fui tandis que j’essayais de rendre, le mieux possible, la pensée renfermée en ces phrases mélodiques.

Annonciade dit, avec un enthousiasme contenu :

– Mon appréciation ne vaut pas grand-chose, mais il me semble que vous avez compris cette pensée, admirablement.

Run déclara de sa voix nette, un peu brève :

– Vous avez raison. Et j'avoue ma surprise d'entendre Mozart ainsi interprété par mon frère.

Wennaël, qui approchait un fauteuil pour s'asseoir près des deux jeunes filles, tourna vers Run un regard légèrement ironique.

– Tu ne m'en croyais pas capable ? Il est vrai qu'auparavant je ne le comprenais pas ainsi. Mais depuis quelque temps... Aujourd'hui surtout...

Il n'acheva pas sa pensée. Mais Run vit qu'il regardait Annonciade avec une douceur amoureuse dans ses yeux couleur de mer.

M<sup>lle</sup> de Pendelon eut un léger tressaillement. Elle prit dans une corbeille son ouvrage, d'un geste brusque, si bien que le tout tomba à terre.

M<sup>me</sup> de Pendelon s'écria :

– Que tu es maladroite, Run ! C'est inouï !

Wennaël se levait pour ramasser les objets tombés. En se redressant, il rencontra le regard de sa sœur – regard sévère, regard de reproche et de prière. Il eut un froncement de sourcils et, détournant le sien, dédaigneusement, il le ramena



vers Annonciade qui venait de prendre un ouvrage de broderie commencé par M<sup>me</sup> de Pendelon et resté inachevé, comme à peu près tout ce qu'entreprenait la châtelaine de Guerlac.

Pour la première fois, le lendemain, Annonciade fut retenue à dîner au manoir. Wennaël était l'instigateur de cette invitation aussitôt faite avec empressement par sa mère. Il prit part au repas, ce qui ne s'était pas vu depuis plusieurs mois, et se montra le brillant causeur d'autrefois. M<sup>me</sup> de Pendelon exultait. Mais Run était sombre et ses distractions lui attirèrent, de la part de son frère, des remarques moqueuses acceptées dans un morne silence.

Vers neuf heures, Annonciade prit congé. M. de Pendelon et Run l'accompagnèrent jusqu'à la voiture qui devait la ramener à Brahaix. Mais Wennaël, sur le seuil du manoir, proposa :

— Voulez-vous que nous allions à pied jusqu'au bout de l'allée de pins ? La voiture prendra là M<sup>lle</sup> Le Henneq. L'air est délicieux ce soir et cette petite promenade ne nous fera que du bien.

Annonciade acquiesça. Wennaël donna un ordre au chauffeur, puis se tourna vers sa sœur.

– Je te demanderai l'aide de ton bras, Run, car je me conduis difficilement dans l'obscurité.

Elle vint près de lui et il posa, d'un geste impatient, sa main sur le bras qu'elle lui offrait. Tout ce qui rappelait son infirmité excitait chez lui une sourde irritation, parfois difficilement contenue.

Les trois jeunes gens traversèrent lentement le parterre. Une fraîcheur saturée d'effluves marins s'insinuait dans la paisible atmosphère, succédant au tumultueux désordre de la veille. Les statues, les ifs taillés, les bosquets, se dressaient dans l'ombre légère de cette belle nuit étoilée. Wennaël et ses compagnes restaient silencieux. Ce fut seulement quand ils atteignirent l'allée de pins que M. de Pendelon parla, s'adressant à Annonciade qui marchait près de Run :

– Je crains d'avoir été fort indiscret, mademoiselle, en vous demandant si souvent de distraire ma solitude, en vous enlevant à ma mère, près de qui seulement vous aviez accepté

de venir. La convention entre elle et vous ne me concernait pas. C'est donc une aimable charité de votre part que d'accéder à mon désir et je vous en suis infiniment reconnaissant, croyez-le.

La voix charmeuse avait, en ce moment, ses inflexions Les plus enveloppantes. Run jeta un coup d'œil vers Annonciade. Elle ne put bien voir son visage, mais elle sentit la vive émotion dans l'accent, tandis que la jeune fille répliquait :

– Je suis heureuse si je puis vous être utile, monsieur, par mon pauvre petit talent de lectrice.

– Un talent rare et précieux, quand on le possède à ce point.

Elle dit, sans réfléchir :

– Qu'est-il, cependant, près du vôtre ?

– Ah ! oui, le mien... Comme c'est loin, cela ! Il me semble qu'il y a des siècles depuis que...

Il s'interrompit et Run sentit qu'un long frémissement le parcourait.

De nouveau, ce fut le silence. Annonciade regrettait douloureusement la parole qui lui avait échappé, ces mots d'apparence très banale qui

venaient de faire surgir entre elle et lui le souvenir des jours heureux, des jours enchantés de la bastide rose.

Au bout de l'avenue, la voiture attendait. Wennaël aida Annonciade à y monter, puis, debout près de sa sœur, il attendit qu'elle s'éloignât. Reprenant alors le bras de Run, il revint avec elle, d'un pas flâneur, le long de l'allée où se répandait la senteur des pins.

Au bout d'un moment, Run dit, sur un ton hésitant :

– M<sup>lle</sup> Le Hennec paraît te plaire beaucoup, Wennaël ?

– Certainement. D'ailleurs, il n'y a là rien que de très naturel, car elle est charmante.

– Oui. Mais il ne faudrait pas t'amuser à te faire aimer d'elle, comme... Comme on dit que tu l'as fait souvent.

Il tourna la tête, pour toiser Run dans l'obscurité :

– Que signifie cela ? De quoi te mêles-tu ?

Le ton était froidement irrité, en même temps

qu'il témoignait d'une très vive surprise, car jamais encore Run ne s'était permis la moindre observation à l'égard de son frère.

– Je crains que, déjà, elle n'ait souffert par toi, pendant ton séjour chez ses grands-parents. Il ne faudrait pas continuer ici. Elle est très jeune, sans expérience, et si pure, si délicate ! Troubler le cœur de cette enfant serait indigne d'un honnête homme.

Run n'était pas diplomate. Elle faisait connaître sa pensée avec une franchise un peu sèche que n'atténuait pas, bien au contraire, la rudesse de son accent, particulièrement sensible dans les moments d'émotion. Wennaël, brusquement, s'arrêta au milieu de l'allée, en disant avec une raillerie glacée :

– J'ignorais jusqu'ici que ma sœur aspirât à imiter Caton, de sage et ennuyeuse mémoire. Mais ce sont là des tentatives bien inutiles avec moi, Run. Je ne comprends pas, d'ailleurs, comment tu te permets de me faire la leçon, ce qui est tout à fait ridicule de ta part.

Un dédain profond vibrait dans cette voix où

plus rien n'existait des intonations charmeuses de tout à l'heure.

Mais Run dit courageusement :

– M<sup>lle</sup> Le Hennec vient sous notre toit, elle nous est confiée, en quelque sorte. De plus, elle m'est infiniment sympathique, par sa nature, par tout ce que je devine en elle de vertus, d'élévation morale. Je ne voudrais donc, pour rien au monde, qu'elle fût la victime de ton égoïsme.

Il l'interrompit froidement :

– Laissons cela, Run. Tu marches là sur un terrain où tu n'as que faire. Je veux bien oublier ton indiscrete immixtion dans ce qui me regarde seul, mais je te prie de me l'épargner à l'avenir.

Il se remit en marche et plus un mot ne fut échangé entre eux. Mais Run, ce soir-là, prolongea sa prière en faveur d'Annonciade, car elle savait assez de l'existence passée de son frère pour redouter qu'il ne cherchât une distraction dans cet amour d'un cœur jeune et virginal où,

déjà, – elle le présentait, – il avait su entrer en  
maître l'année précédente, à la bastide rose.

## VII

À dater de ce dîner, Wennaël reprit quelques-unes des habitudes antérieures à son accident. Accompagné de Pol Le Guenn, son secrétaire, il fit des promenades à travers les landes et la forêt, de longues randonnées à cheval ou en automobile. Les paysages disparaissaient pour lui derrière un voile de nuées légères. Mais il était rare, maintenant, qu'il fit une allusion à son infirmité. Il semblait vivre dans une songerie presque continuelle, dont il sortait seulement quand apparaissait Annonciade.

Plus d'une fois, Run et M<sup>lle</sup> Le Hennecc furent conviées à l'accompagner dans ses excursions en voiture. Ou bien, quand le temps était beau, il les emmenait dans son petit yacht commandé par un vieux loup de mer qui avait pour lui une admiration fanatique. Tout cela paraissait produire le meilleur effet sur la santé



d'Annonciade. Le teint, un peu pâle auparavant, à la suite des épreuves traversées par la jeune fille, se colorait délicatement, les yeux prenaient un éclat plus vif. Sur les lèvres d'un rose très doux, le sourire venait fréquemment. Tous ceux qui voyaient Annonciade disaient :

– M<sup>lle</sup> Le Hennec devient de plus en plus jolie.

Devant le changement survenu chez son fils, M<sup>me</sup> de Pendelon laissait voir une satisfaction très vive. Elle déclarait à M<sup>me</sup> Le Hennec, qui lui rendait visite de temps à autre :

– C'est votre Annonciade qui nous a porté bonheur. Sa jeunesse, son charme, ont distrait mon pauvre fils de ses tristes pensées, l'ont enlevé à l'existence lugubre où il s'enlisait.

M<sup>me</sup> Le Hennec répliquait, avec son habituel demi-sourire :

– Oui, c'est une bonne enfant... Une très bonne enfant, bien dévouée. Nous n'avons qu'à nous en louer, véritablement.

Cette amélioration du moral, chez M. de Pendelon, remplissait Annonciade d'une joie

secrète. Ses prières étaient donc exaucées sur ce point-là ! Il renonçait à sa morne indifférence, à cet isolement dangereux, si bien fait pour l'amener au désespoir mortel. Ah ! Si Dieu voulait écouter les supplications qu'elle lui adressait chaque jour ! S'il voulait éclairer, transformer cette âme incroyante, ce cœur jusqu'alors tout occupé de lui-même, absorbé dans les jouissances de ce monde !

C'était maintenant sans le tremblement des premiers jours qu'Annonciade se rendait à Guerlac. Mais une émotion profonde continuait de la saisir quand elle franchissait le seuil de cette demeure, et son cœur battait plus vite, toujours, dès qu'elle entendait le pas de Wennaël et qu'apparaissait la souple, élégante silhouette qu'elle avait souvent suivie naguère d'un œil attentif et charmé, lorsque M. de Pendelon la quittait, après une causerie dans le jardin de la bastide.

Elle s'inquiétait de cet émoi, vraiment sans motif, pensait-elle, car le châtelain de Guerlac se montrait d'une correction exemplaire. Elle

essayait de se raisonner, de s'obliger à l'oubli de ce passé qui venait jeter entre M. de Pendelon et elle son ombre troublante.

Les lectures à haute voix continuaient, soit dans le salon de la marquise, soit, le plus souvent, dans la bibliothèque ou le petit jardin. Les lis fleurissaient à profusion dans l'enclos qui semblait un parterre de moniale. Annonciade en aspirait l'odeur avec un peu d'ivresse, tandis qu'elle lisait ou écoutait parler Wennaël. Enfoncé dans un fauteuil profond, M. de Pendelon ne la quittait pas des yeux, mais il savait faire cette attention discrète, de telle sorte qu'elle en était rarement gênée.

Run brodait en silence. Mais Annonciade, pour la faire valoir aux yeux de son frère, lui adressait assez souvent une question qui l'amenait à donner son avis, au cours d'un entretien. Alors, comme un éclair dans la nuit, un peu de sa forte intelligence, de sa culture intellectuelle fort étendue, se révélait à Wennaël.

Il s'en montrait surpris et disait :

– Tu connais cela, Run ? Tu t'intéresses à ces

questions ?

– Mais oui. Pourquoi pas ?

– Certes, je n’y vois aucun inconvénient. Mais je croyais...

Il n’achevait pas sa pensée, qui était celle-ci :

« Je te croyais, trop sotté pour cela. »

Run avait un léger sourire, un peu amer, avant de se mettre à la broderie, « la seule chose où elle réussit », disait M<sup>me</sup> de Pendelon.

Un après-midi, au retour d’une promenade en mer, les trois jeunes gens vinrent s’asseoir dans le petit jardin. En présentant à Annonciade un livre pris au passage dans la bibliothèque, Wennaël lui demanda :

– Voulez-vous me lire un peu d’Homère, mademoiselle ? Voilà si longtemps que je l’ai délaissé !

Elle eut un léger frémissement et le sang monta, plus vif, à ses joues. Homère ! Aussitôt, elle évoquait la terrasse de la bastide, deux vieilles gens et une jeune fille attentifs, un homme aux yeux ensorceleurs qui lisait... Depuis

ces jours-là, elle n'avait plus ouvert le vieux livre où se trouvait inscrit son nom, le livre que M. de Pendelon lui avait apporté un matin, pendant qu'elle cueillait des giroflées sous les oliviers.

Ils lui revenaient en foule, ces souvenirs, tandis que les phrases harmonieuses passaient entre ses lèvres. Et elle se demandait avec une sorte d'angoisse :

« Y pense-t-il, lui aussi ? »

Elle n'osait lever les yeux, craignant que son regard trop ému ne rencontrât celui de Wennaël. Mais M. de Pendelon, l'air songeur, considérait la statue mutilée tout en caressant le museau de son chien. Quand Annonciade se tut, seulement, il tourna la tête vers elle.

– Merci, mademoiselle. Il reste toujours l'incomparable, notre vieil Homère. Continuez-vous de le relire ?

Elle dit, la voix un peu tremblante :

– Non... Pas depuis plus d'un an.

Leurs regards se rencontrèrent. Dans celui d'Annonciade, les réminiscences douloureuses

apparaissaient, mêlées à l'émoi de cet amour toujours vivant. Les yeux de Wennaël s'éclairaient de tendresse, de chaude et mélancolique douceur.

À mi-voix, il prononça quelques mots en grec. Run ne comprit pas, ignorant cette langue. Mais Annonciade traduisit aussitôt en elle-même.

M. de Pendelon disait :

– Nous le lisons ensemble, alors.

Elle baissa les yeux. Le livre glissa de ses mains, jusqu'à terre. Wennaël se pencha pour le ramasser, puis le mit sur la table près de lui.

Pendant un moment, il suivit des yeux le soleil qui, lentement, quittait le petit parterre. Annonciade avait pris un ouvrage et piquait un peu nerveusement l'aiguille dans la toile bise. Run, le front plissé, paraissait fort appliquée à sa broderie. Wennaël, ramenant sur elle son regard, demanda un peu ironiquement :

– Que fais-tu, Run, de tous ces ouvrages qui passent entre tes mains ? Que deviennent-ils, une fois terminés ?

Elle s'interrompit un instant pour répondre :

– Je les envoie à une jeune femme durement éprouvée par des revers de fortune. Elle les vend à son profit et cela lui semble moins pénible que de recevoir directement une aumône.

– Hum ! C'est un peu subtil.

– Oui. Mais il faut ménager la sensibilité, la fierté vive de ces âmes malheureuses. C'est un des devoirs de la charité, parfois un peu trop oublié.

Annonciade fit observer :

– Je crois que vous devez y exceller, mademoiselle.

Run sourit avec un peu d'amertume.

– On pourrait penser que ma rudesse native ne m'y prédispose pas.

Annonciade protesta vivement :

– Votre rudesse ! Comme vous vous méconnaissez ! Il y a chez vous tant de bonté unie à la plus grande délicatesse !

M<sup>lle</sup> de Pendelon eut un léger mouvement

d'épaules, en continuant de tirer l'aiguille d'un geste tranquille.

Le regard de Wennaël, un instant arrêté sur elle avec un intérêt mêlé de curiosité, se reporta sur Annonciade.

– Et vous, mademoiselle, que faites-vous des tricots, crochets, broderies qui avancent avec tant de rapidité ?

– Ces ouvrages me sont confiés par ma belle-mère, qui les destine à ma sœur, à mes frères ou à l'agrément du logis.

– J'espère cependant qu'elle vous laisse la possibilité de travailler aussi pour vous ?

Annonciade eut un instant d'hésitation avant de répondre avec quelque embarras :

– Certainement.

En réalité, M<sup>me</sup> Le Henneç s'arrangeait pour accaparer tout son temps et, quand elle travaillait à l'entretien de sa modeste garde-robe, il lui fallait s'attarder le soir, bien heureuse encore si, confiante dans son goût et son adresse, sa belle-mère ne lui avait pas donné à mettre en état



quelque chapeau ou vêtement.

Pendant un moment, Wennaël resta songeur. Puis il se pencha vers Annonciade :

– Comment est-elle pour vous, M<sup>me</sup> Le Hennec, s'il m'est permis de le demander sans indiscretion ?

Avec le même embarras, Annonciade répondit :

– Mais elle n'est pas mal... J'ai été accueillie par elle avec bienveillance...

– Et sans chaleur, n'est-ce pas ? Sans l'affection qu'il vous aurait fallu après que vous veniez de perdre ces deux êtres si bons, qui vous aimaient tant ? J'ai ouï-dire, naguère, que M<sup>me</sup> Le Hennec s'entendait à tirer des gens tout ce qu'ils pouvaient donner en fait de travail. Il faudrait vous en défier, afin de ne pas vous laisser submerger par ses exigences.

Elle rougit un peu sous ce regard qu'elle sentait perspicace, toujours, en dépit de son affaiblissement.

Wennaël, cet après-midi, lui parla aussi de ses

frères, de sa sœur. Il semblait souhaiter connaître l'existence qui lui était faite sous le toit paternel, les sympathies ou les secrets froissements qu'elle y rencontrait. Tout cela, d'ailleurs, de façon habile et discrète. Mais Annonciade, ce jour-là particulièrement, eut conscience que M. de Pendelon lui accordait un intérêt qu'il semblait n'apporter plus à aucune chose au monde.

En quittant Guerlac, elle était plus émue, plus troublée que de coutume. Cette lecture d'Homère avait réveillé de trop profonds souvenirs – et cela non pas seulement chez elle, ainsi que le lui avaient prouvé le regard et les paroles de Wennaël. Ce regard, combien il lui en rappelait d'autres, qui lui avaient fait tant de mal !

Ah ! Comme elle avait raison de redouter ces visites à Guerlac que M<sup>me</sup> Le Hennec déclarait sans danger !

Elle entra au passage dans la vieille église sombre et déserte. Contre les vitraux mouraient les clartés du soir. Le grand Christ ancien, au fond de l'abside, apparaissait enveloppé de pourpre et de sinople. Annonciade s'agenouilla et

pria longtemps, dans l'ombre qui devenait plus épaisse à chaque minute, si longtemps qu'elle trouva sa famille à table quand elle entra dans la salle à manger.

Mais Le Hennec dit paisiblement :

– Je pensais qu'on vous avait retenue à dîner.

– Oh ! non. Mais je me suis attardée à l'église.

– Bien, bien. Ôtez vite votre chapeau et prenez votre potage... M. de Pendelon va toujours mieux ?

– Au point de vue moral, oui. Quant aux yeux, l'amélioration ne vient pas. Cependant, leur état ne s'aggrave pas non plus, ce qui laisse quelque espoir.

– Certainement, beaucoup d'espoir même. Savez-vous s'il a revu l'oculiste ?

– Pas encore, mais je crois qu'il va s'y décider. Nous le lui avons conseillé vivement, M<sup>lle</sup> de Pendelon et moi. Il avait presque complètement renoncé à se soigner, mais il paraît changer d'avis maintenant.

M<sup>me</sup> Le Hennec eut un léger sourire de

satisfaction.

– Il reprend goût à la vie. C'est bon signe.

Goulven s'exclama :

– Il est toujours aussi chic, en tout cas ! Je l'ai rencontré hier, comme il se promenait avec son secrétaire. En même temps que moi passait la petite Anglaise qui habite Hordénenc et que François trouve si jolie. Elle lui a fait les yeux doux et s'est retournée au moins trois fois...

M<sup>me</sup> Le Hennec interrompit le jeune garçon :

– Nous n'avons pas besoin de tes racontars. Miss Stephens est d'ailleurs passablement effrontée. Il n'est donc pas étonnant qu'elle se soit permis de regarder ainsi M. de Pendelon, ce que s'interdirait toute jeune personne bien élevée.

Annonciade, tandis que sa belle-mère parlait, se souvint tout à coup d'avoir vu plus d'une fois la blonde Anglaise se promener aux environs de Guerlac. Était-ce dans l'espoir d'apercevoir M. de Pendelon ? Quel attrait puissant il exerçait donc, cet enchanteur ! Hélas ! Elle en savait quelque chose !

De nouveau, le souvenir du regard de Wennaël, dans le petit enclos fleuri, vint agiter son cœur et fit monter à ses joues une rougeur légère que nota du coin de l'œil M<sup>me</sup> Le Henneec.

## VIII

Quelques jours plus tard, Wennaël emmena sa sœur et Annonciade en voiture le long de la côte. Un peu de brume s'étendait à l'horizon et de tranquilles nuages cachaient le soleil depuis le matin. Aujourd'hui, la mer avait une teinte superbement verte – la nuance des yeux de Wennaël. Annonciade pouvait les comparer à loisir, car M. de Pendelon était assis en face d'elle et il la regardait sans cesse.

Il semblait aujourd'hui soucieux, rêveur, presque taciturne. De son côté, Annonciade restait volontiers silencieuse. Elle se sentait gênée, de plus en plus, depuis quelques jours. Il lui semblait que M. de Pendelon s'intéressait beaucoup trop à elle, à ses moindres faits et gestes. Était-ce, aussi, une illusion de sa part, d'avoir cru revoir à plusieurs reprises, dans son regard, cette ardente douceur si redoutée d'elle

pour la joie mêlée d'angoisse qu'elle jetait en son cœur ?

La promenade eut donc lieu presque en silence. Run, morne et triste, détournait les yeux de son frère. Que pouvait-elle pour empêcher qu'il prît, comme un voleur, dans un but de distraction, le cœur de cette enfant ? Il aurait fallu que M<sup>me</sup> Le Henneç tînt sa belle-fille éloignée de Guerlac ; mais Run, en questionnant discrètement Annonciade, avait compris que, de ce côté, on ne voulait pas voir le péril.

Qu'espérait donc cette femme ? Que le marquis de Pendelon épousât Annonciade ? Même ainsi, quel serait le sort de cette créature charmante près d'un homme qui n'avait jamais connu que la loi souveraine de sa fantaisie, près d'un sceptique à l'âme endurcie par la jouissance et l'égoïsme ? Il y aurait là une victime de plus dans le monde... Et le résultat serait pire encore si, comme le pensait Run, Wennaël songeait surtout à une distraction passagère, à une agréable idylle venant mettre un peu d'intérêt dans sa vie solitaire.

Au retour, comme la voiture atteignait l'entrée de l'avenue, le chauffeur stoppa. Un luxueux cabriolet bleu de roi se trouvait arrêté là et, à la portière, apparaissaient une tête, un buste de femme, tandis que s'agitait une main gantée.

En même temps, une voix à l'accent italien demandait :

– C'est bien ici, Guerlac ?

– Oui, madame, tout droit au bout de l'avenue.

Wennaël, qui se penchait à la portière, eut un mouvement de contrariété, un froncement de sourcils, car il avait reconnu la voix. S'adressant à sa sœur, il annonça :

– C'est la comtesse Speletta. Il faut que je descende pour la saluer.

Oui, c'était doña Flavia, vêtue de clair, très belle toujours. Ses yeux, ardents et inquiets, s'attachaient sur Wennaël tandis qu'il s'avançait vers la portière prestement ouverte par la jeune femme. Elle tendit la main vers lui en disant avec une gaieté forcée :

– Je vous fais une surprise, en venant vous



trouver à ce bout de monde.

– Une véritable surprise, et très agréable.

Il s'inclinait, baisait le poignet que découvrait le gant de dentelle. Aucune trace d'émotion ne pouvait se discerner sur sa physionomie. Mais Flavia, par contre, le regardait avec une anxiété à peine contenue, à laquelle se mêlait une sorte de joie passionnée.

Elle expliqua :

– Nous venons de Dinard, ma mère et moi...

Elle s'effaçait un peu, pour permettre à Wennaël de voir et de saluer la comtesse Dravini.

– ... Et, avant de rejoindre des amis à La Baule, nous avons eu tout à coup l'idée de venir faire connaissance avec votre Guerlac.

– Une très bonne idée. Guerlac mérite bien que l'on fasse un crochet pour venir le contempler.

Doña Flavia ne parut pas remarquer l'ironie, d'ailleurs légère, qui perçait dans le ton de Wennaël. Elle s'informa de M<sup>me</sup> de Pendelon, puis demanda :

– Et vous, comment allez-vous ? Vos yeux ?

Il répondit brièvement :

– Bah ! n'en parlons pas. Ils voient encore un peu, j'en profite, voilà tout. Voulez-vous, mesdames, venir à pied jusqu'à mon vieux manoir ? Vous le verrez mieux ainsi, dès l'arrivée.

– Certainement. N'est-ce pas, maman ?

– Alors, permettez-moi d'aller prévenir ma sœur et sa jeune amie qui sont dans ma voiture.

Quand il revint avec Run et Annonciade, les deux étrangères avaient mis pied à terre. Le regard de Flavia effleura M<sup>lle</sup> de Pendelon et s'arrêta sur Annonciade. Un frémissement agita l'Italienne. Elle venait de reconnaître la jeune fille qui habitait la bastide rose quand elle-même s'y était rendue pour voir M. de Pendelon.

Wennaël présenta :

– M<sup>lle</sup> Le Henneq, la fille d'un de nos savants bretons... Ma sœur, que vous connaissez déjà, je crois ?

– Nous avons eu, en effet, l'occasion de voir

parfois M<sup>lle</sup> de Pendelon pendant nos séjours à Paris.

Reprenant très vite toute sa présence d'esprit, la comtesse Speletta se montrait aimable, comme elle avait toujours coutume de l'être. Sa mère et elle étaient des femmes séduisantes. Quand toutes deux furent dans le salon de Guerlac, il parut qu'avec elles la couleur, l'éclat, un vif reflet du monde élégant, joyeux, d'où elles venaient, envahissaient la grande pièce somptueuse, mais un peu sévère.

La comtesse Dravini et M<sup>me</sup> de Pendelon attaquèrent aussitôt le chapitre palpitant des menus potins mondains. Doña Flavia parlait de la Bretagne avec Run et Wennaël. Mais son regard, sans cesse, allait vers la jeune fille silencieuse dont les yeux pensifs et profonds semblaient, discrètement, étudier l'étrangère.

Des yeux magnifiques ! Flavia le reconnaissait avec un frisson d'angoisse. Tout, d'ailleurs, était charme, délicate beauté en elle, si simple pourtant dans sa robe de deuil égayée d'un léger col de linon blanc. Comment Wennaël l'avait-il

retrouvée ici ? La fille d'un savant breton, avait-elle dit ? Pourtant, elle vivait en Provence, à l'époque où M. de Pendelon avait lâché ses relations de Cannes pour faire ce qu'il appelait « une retraite » dans cette bastide solitaire.

Par un habile détour, la jeune femme vint à parler de Monte-Carlo, où elle avait séjourné quelques semaines l'hiver précédent. Puis elle demanda, s'adressant à Wennaël avec une grâce caressante :

Pourquoi n'êtes-vous pas venu de ce côté, vous aussi ? Nos amis vous auraient distrait, de tout leur pouvoir.

– Je vous remercie. Mais le monde n'est plus rien pour ceux qui souffrent.

Elle riposta vivement, avec un chaud regard :

– Le monde ! Il ne s'agit pas du monde, vous le savez bien !

Il dit froidement :

– Je crains de ne pas voir la différence.

Flavia serra un peu ses lèvres tremblantes. Elle le retrouvait toujours le même, détestant qu'on

eût l'air de le poursuivre, comme elle en avait déjà fait la pénible expérience. Pourtant, elle revenait encore, aujourd'hui, avec l'espoir de toucher encore ce cœur fantasque par l'amour qu'elle lui avait conservé, qu'elle sentait plus puissant que jamais, maintenant qu'elle le revoyait, ce beau Wennaël dont le charme avait pris quelque chose de plus doux, d'un peu songeur qui était infiniment séduisant.

Mais elle avait peur de cette jeune fille qui parlait si peu, répondant seulement avec une grâce tranquille quand on lui adressait la parole.

Annonciade servit le thé avec Run. Puis elle se retira discrètement. Personne n'insista pour la retenir. M<sup>me</sup> de Pendelon, tout à sa conversation, lui adressa un distrait : « Bonsoir, mon enfant. » Wennaël serra doucement la main qu'elle lui offrait en disant : « À demain. » Run l'accompagna jusqu'au début de l'avenue, sans écouter sa protestation :

– Restez donc près de ces dames, je vous en prie, mademoiselle !

– Que m'importent ces étrangères, ma petite

amie ! Elles ont ma mère et Wennaël pour leur tenir compagnie. Moi, je ne suis guère intéressante pour elles. Ce sont d'élégantes mondaines qui ne connaissaient que le luxe et le plaisir.

– Elles sont très belles... La jeune surtout.

Run jeta un coup d'œil sur sa compagne. Il lui avait semblé qu'un tremblement léger passait dans le timbre pur de cette voix. Et elle remarqua un peu d'émoi inquiet sur la physionomie expressive qu'elle étudiait depuis qu'Annonciade avait passé pour la première fois le seuil de Guerlac.

Avec un serrement de cœur, elle pensa :

« Pauvre petite, elle l'aime, ce démon de Wennaël ! Et elle a senti que cette femme venait pour lui. »

En quittant Annonciade, Run ne se pressa pas de retourner près des visiteuses. La vue de ces brillantes étrangères lui était singulièrement désagréable, celle de la comtesse Speletta en particulier. Elle devinait que la belle Vénitienne

avait été une des nombreuses fantaisies de Wennaël. Sans doute essayait-elle de le reconquérir, de lui faire oublier quelque temps son malheur et le destin qui l'attendait.

Run, d'un pas lent, arpentait la roseraie en songeant ainsi. Elle se trouvait partagée entre deux sentiments : la pitié que lui inspirait l'âme égarée de son frère et son indignation contre lui, à cause d'Annonciade. Mais maintenant il lui venait la crainte que doña Flavia réussît dans son dessein, près de Wennaël peut-être las de sa solitude, de sa longue claustration dans le manoir farouche. Elle lui apportait un souffle de ce monde qu'il avait aimé, dont il était une des personnalités choyées, admirées. Veuve, belle, très amoureuse, elle arriverait à ses fins, qui étaient sans doute de devenir marquise de Pendelon.

Run pensa : « Non, non, ce n'est pas la femme qu'il faudrait à Wennaël. Je voudrais voir près de lui une autre influence, une âme fermement croyante, aux idées plus élevées que ne le sont certainement celles de la comtesse. »

Et, tandis qu'elle songeait ainsi, debout près de l'arche de granit qui donnait accès au petit jardin de Wennaël, ce fut la pure figure d'Annonciade qui se présenta subitement à son esprit.

Non, non, pas elle ! Il n'était pas digne de ce cœur-là. Pourtant, il lui appartenait, hélas ! Pauvre enfant !

Run fit quelques pas en avant, puis s'arrêta de nouveau. Dans l'allée devant elle arrivaient son frère et la comtesse Speletta. La tête un peu levée, souriante dans l'ombre de la grande capeline blanche ornée d'une longue plume rouge fuchsia, la jeune femme parlait à son compagnon. Celui-ci semblait attentif et souriait aussi, avec une douceur ironique. À la vue de M<sup>lle</sup> de Pendelon, Flavia réprima à peine un mouvement de contrariété, que devina Run qui continuait d'avancer.

– Ah ! te voilà ? dit Wennaël quand sa sœur fut près de lui. Je montrais à doña Flavia notre roseraie, qui, malheureusement, n'est plus dans sa pleine beauté.



– Telle quelle, elle est encore délicieuse. Les roses !... Tout ce que j'aime au monde, avec le soleil, les parfums, la vie libre et ardente.

Run enveloppa d'un grave regard le beau visage que dorait un dernier reflet de la lumière déclinante.

– Il y a autre chose à aimer que cela, madame.

Wennaël eut un léger sourire, un peu railleur.

– Vous scandalisez ma sœur, doña Flavia. Elle est très fermement croyante et n'admet pas vos idées quelque peu païennes.

– Oh ! païennes !... Mais je suis croyante, moi aussi. Pas à la manière mystique, comme l'est peut-être M<sup>lle</sup> de Pendelon...

Un peu de malveillance passait dans le regard dirigé un instant vers Run.

Wennaël se mit à rire, avec quelque moquerie :

– Oh ! non, votre manière n'est pas celle-là... Pas du tout, doña Flavia ! Comme beaucoup d'autres, vous avez des idées assez particulières sur ce sujet. La religion, on l'accommode à sa

guise, on en fait quelque chose de très facile, de très... mondain. En somme, une religion pas gênante du tout. Mais celle de Run, c'est autre chose, évidemment.

La jeune femme serra un peu ses lèvres peintes avec art. Puis elle dit sur un ton de reproche :

– Ainsi, vous ne croyez pas du tout à la sincérité de mes convictions religieuses ?

Il rit de nouveau, en ripostant :

– Ce sont des convictions un peu particulières, je le répète, et je me vois dans l'impossibilité de porter un jugement sur ce point.

Run vit la main de Flavia serrer nerveusement le petit sac qu'elle tenait. Elle pensa avec un peu de mépris : « Oui, elle sait que Wennaël a le droit d'en douter, lui qui la connaît sans doute mieux que personne. »

M. de Pendelon reprit, passant à un autre sujet :

– Étant donné les goûts énoncés par vous tout à l'heure, vous ne devez guère apprécier la

sauvage beauté de notre Bretagne ?

– Oh ! si. Je vous assure que je la trouve superbe, votre mer farouche. Mais c'est en tempête que je voudrais la voir !

– Malheureusement pour vous, nous n'en aurons pas ce soir, ni même cette nuit... Car ces dames ont accepté de ne partir que demain dans l'après-midi, Run. Nous les emmènerons demain matin à Tréguier, pour leur montrer la cathédrale.

Run dit avec une politesse contrainte :

– Nous aurons ainsi le plaisir de vous garder un peu plus longtemps, madame.

– Mais je crains de beaucoup vous déranger... M. de Pendelon surtout, qui n'aime plus le monde...

– Quelques instants de distraction ne peuvent me déplaire, je vous assure. Voulez-vous que nous retournions, maintenant ? Avez-vous bien vu tout ce qui vous intéresse ?

La jeune femme jeta autour d'elle un long regard.

– C'est charmant ! Un véritable rêve, ce jardin

de roses près de ce manoir sombre... Et ici ?

Elle désignait l'arche de granit, en ce moment fleurie de grandes clématites mauves et violettes.

Wennaël répondit brièvement :

– C'est un petit coin sans importance.

Mais il glissa un tendre regard jaloux vers le petit jardin vieillot où chaque jour venait s'asseoir une jeune fille aux yeux pensifs, pleins de lumière, qui l'aimait dans le secret de son cœur virginal, qui l'aimait en tremblant et qui priaait pour lui.

## IX

Ce soir-là, au cours du dîner, Wennaël se montra l'étincelant causeur de naguère. Dans la conversation quelque peu superficielle de sa mère et des étrangères, il jetait une note d'esprit, d'observation originale que saisissait aussitôt la vive intelligence de la comtesse Speletta. La jeune femme montrait une gaieté qui donnait encore plus d'éclat à sa beauté, singulièrement brillante ce soir. Sa robe d'organdi blanc à larges dessins rouges aurait paru trop voyante, presque vulgaire sur d'autres femmes, mais elle la portait avec une aristocratique aisance, et ces tons vifs seyaient à ses cheveux noirs, à son teint chaud de brune, à ses yeux où semblait se concentrer une flamme ardente. Wennaël, quand il la regardait, assise près de lui, distinguait l'éclair de ses bijoux lourds et superbes, le ton mat et doré de ses bras nus. Il songeait, en l'écoutant parler de la Bretagne avec une admiration qu'il sentait

forcée :

« Non, elle ne la comprend pas, elle ne peut pas la comprendre. Je l'avais déjà remarqué autrefois : elle détonne dans nos climats. Il lui faut le soleil de son pays, ou celui de nos côtes méridionales. Alors toutes les nuances trop vives qu'elle aime, et cet or, ces gemmes dont elle se pare trop volontiers s'harmonisent avec la symphonie du ciel et de la mer vibrants de lumière, des parfums qui grisent et des passions qui brûlent. L'ambre pâle de son teint a besoin d'être doré par le soleil et ses yeux, ici, ne doivent pas avoir tout l'éclat habituel. »

Après le dîner, les châtelains et leurs invitées montèrent à la bibliothèque. M. de Pendelon avait autrefois parlé à la comtesse Speletta de cette pièce, qui était une des principales beautés de Guerlac. Il ne pouvait donc faire autrement que de la lui montrer. Les deux Italiennes admirèrent en connaisseuresses. Puis, tandis que M<sup>me</sup> de Pendelon et la comtesse Dravini s'installaient commodément pour parler, Wennaël emmena doña Flavia vers le fumoir. Mais elle s'arrêta

dans le salon oriental, avec une exclamation d'émerveillement.

– C'est admirable !

Ses yeux allaient des tentures de soie sarrasine aux armes damasquinées, aux boucliers niellés, aux coffrets de métal précieux travaillés avec un art incomparable. À la voûte pendaient plusieurs petites lampes de mosquée dont la lumière discrète se répandait sur la splendeur orientale de cette pièce, petit coin des *Mille et une Nuits* surgi dans l'austère manoir.

– Vous avez réuni cela dans vos voyages ?

– Non pas. Une grande partie de ce que vous voyez là fut jadis rapportée d'Orient par un de mes aïeux qui y fit, disent nos chroniques, un assez long séjour dans sa jeunesse. C'était Wennaël le Maudit, Wennaël le Rouge, dont je vous ai, je crois, conté l'histoire.

– Ah ! oui, celui qui célébrait des messes noires ! Eh bien ! Il n'avait pas perdu son temps là-bas ! Ceci est une véritable collection de merveilles.

– Contemplez-les à votre aise. Nous fumerons ici, puisque cette pièce paraît tant vous plaire.

Il passa dans le fumoir et revint avec un coffret de cigarettes. La comtesse allait d'un objet à l'autre, visiblement intéressée au plus haut point. Elle était là dans un cadre qui lui convenait, ce décor d'Orient, fait lui aussi pour la lumière qui brûle et qui dore. Entre ses doigts, elle oubliait la cigarette offerte par son hôte, tandis qu'elle le questionnait sur l'origine probable de tel objet qui la frappait plus particulièrement. Chaque fois qu'elle lui parlait, il voyait dans ses beaux yeux noirs l'expression brûlante qu'il connaissait bien.

En se détournant pour embrasser d'un coup d'œil toute la pièce, elle répéta :

– C'est admirable !

Il dit avec un peu d'ironie :

– Je suis sûr que c'est ce que vous trouvez de mieux dans Guerlac, à beaucoup près.

Elle protesta vivement :

– Mais non ! Mais pas du tout !



– Allons, avouez-le ! Je ne m'en froisserai pas. La mélancolique beauté de nos paysages, le charme farouche de nos côtes, la tristesse de mon vieux Guerlac ne sont pas faits pour vous plaire.

– Si, je me sens capable de les aimer, Wennaël !

D'un mouvement souple, elle se rapprocha et il vit tout près de lui ses yeux brillants, son visage ambré, ses lèvres trop rouges qui tremblaient un peu.

Il eut un léger sourire de sarcasme.

– Non, il vous faut de la lumière, de la joie, et le mouvement, le luxe changeant de ce monde élégant où vous avez toujours vécu. La tristesse, la souffrance, vous ne sauriez vivre avec elles.

– Ah ! vous croyez cela ! Eh bien ! je vous dis, moi, que vous vous trompez ! Par amour, je m'enfermerais dans une thébaïde avec celui qui a su devenir le maître de mon cœur, et j'y vivrais heureuse, je vous l'affirme !

– Heureuse ? Combien de temps ? L'amour passe, quand il n'est pas soutenu par un lien

immortel... Et si celui que vous aimez était infirme, incurable, comment supporteriez-vous cette épreuve ?

– Si celui-là était vous, Wennaël, je me dirais heureuse toujours !

Sa voix frémissait de passion. Elle pencha vers M. de Pendelon sa tête brune et ajouta avec une ardeur suppliante :

– Je voudrais vous faire oublier la souffrance que vous haïssez !

– Me faire oublier la souffrance ?

Il la regardait, cette belle Flavia qui l'aimait en dépit de tout et qui venait le lui dire jusqu'ici. Elle lui rappelait des jours de joie insouciante, d'orgueilleuse griserie, des instants de cette ivresse légère qui n'apportait aucune perturbation dans sa vie de dilettante, d'élégant égoïste. Maintenant encore, s'il le voulait, elle l'aiderait à jeter un voile sur l'avenir menaçant, elle endormirait son inquiétude et son ennui par la magie de sa beauté, de son amour.

S'il le voulait... Et pourquoi pas ? Après des

mois de sauvage solitude et de terrible souffrance morale, il lui venait à nouveau le goût de la vie. Flavia lui apportait le souvenir des jours heureux. Pourquoi ne pas les revivre avec elle, puisqu'elle s'offrait à lui faire oublier son épreuve ?

La tête de la jeune femme s'inclinait jusqu'à toucher l'épaule de Wennaël. De ses cheveux sombres s'échappait la senteur fine et pénétrante qui avait ses préférences, autrefois déjà. Lui, silencieux, la regardait longuement.

– Wennaël !

Ce mot fut murmuré comme une prière passionnée.

Il s'écarta, d'un mouvement tranquille. Sa voix s'éleva, avec un léger accent d'ironie :

– Voyons, doña Flavia, ne jouons pas aux amoureux. Ce temps-là est passé pour nous.

– Il est passé, oui... Mais ne peut-il revenir ?

– Non, certainement pas. Je suis fâché si je détruis des illusions à ce sujet, mais je ne veux pas qu'il subsiste chez vous un doute là-dessus. D'ailleurs, j'ai toujours été sincère à votre égard,

n'est-il pas vrai ?

– Oui, c'est vrai, cruellement sincère. Je me souviens de ce soir, à Cannes, où vous m'avez dit de ces choses dures, avec votre mauvais sourire... J'ai pleuré longtemps quand vous avez été parti.

Elle se tut un moment, puis, regardant en face Wennaël, elle ajouta avec un accent d'amertume :

– Ce soir-là aussi, j'ai compris que votre caprice pour moi prenait fin, qu'une autre occupait votre pensée... Eh bien ! C'était la jeune fille que j'ai vue aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Une soudaine émotion anima la physionomie de Wennaël, jusqu'alors demeurée froide et tranquille. Il dit impérieusement :

– Que son nom n'intervienne pas ici, je vous prie ! Elle n'a rien à faire dans le sujet qui nous occupe.

– Pardon, puisque c'est pour elle que vous m'avez oubliée !... À cause d'elle que vous me repoussez maintenant !

Elle se tut, un peu effrayée par la violence contenue dans le regard de Wennaël. D'un effort

de volonté, il se calma, reprit sa physionomie impassible. Il dit froidement :

– Votre cigarette est éteinte, doña Flavia. En désirez-vous une autre ?

– Non, merci. Je ne suis pas en disposition de fumer, ce soir.

– Comme il vous plaira. Allons sur la terrasse. Vous verrez la mer éclairée par la lune.

Elle le suivit dans la bibliothèque et de là sur l'étroite terrasse de granit. Ce soir, la mer était calme. La lune argentait les petites vagues courtes, les franges d'écume qui s'agitaient autour des écueils, ces monstres figés, factionnaires sinistres du manoir tapis à la pointe du promontoire comme en l'attente d'une proie. De fait, ainsi que l'expliquait Wennaël à la comtesse, les premiers seigneurs de Guerlac ne se faisaient pas faute d'attirer sur les récifs dangereux les vaisseaux de passage et de les piller une fois échoués, après massacre de l'équipage.

Flavia dit avec un sourire contraint :

– Vous avez là une belle ascendance de pirates, me semble-t-il ?

N'est-ce pas ? D'autant qu'ils ne se contentaient pas de cela et parcouraient les mers environnantes à la recherche des navires trop faibles pour se défendre. Après quoi, ils revenaient enfermer leur butin dans les souterrains de Guerlac et passaient les jours en orgies jusqu'à une nouvelle expédition. Oui, ils étaient bien des pirates complets, mes terribles ancêtres !

– Heureusement, leurs descendants se sont civilisés !

– Oui... À la surface du moins. Car au fond... Nous n'attirons plus les vaisseaux en détresse, nous ne dérobons plus les épaves, mais il est probable que certaines pirateries morales ne sont pas moins coupables, en certains cas surtout.

La comtesse lui jeta un regard étonné. Il se tenait appuyé au rebord de granit, les yeux sur la mer qui palpitait sous le doux clair de lune. Son beau profil se détachait, éclairé par la lumière de la bibliothèque où les deux mères continuaient à

parler tandis que Run songeait, en regardant les silhouettes de son frère et de l'étrangère. À l'esprit de Wennaël revenait le souvenir d'une parole qu'il avait dite tout à l'heure – une parole étrange dans sa bouche : « L'amour passe, quand il n'est pas soutenu par un lien immortel. » Était-ce lui le sceptique, le jouisseur d'hier, qui l'avait prononcée ? Croyait-il vraiment que cet amour existât et souhaitait-il de le connaître ?

Une vive émotion le pénétrait. Oui, certes, il connaissait le cœur qui saurait l'aimer ainsi, dans la joie et dans la douleur, qui ne l'aimerait pas seulement parce qu'il restait, quand même, le beau Wennaël de Pendelon, mais encore parce qu'il souffrait et que son âme paraissait plus précieuse que tout aux yeux de cette jeune croyante.

Flavia était sincère, dans l'ardeur de sa passion. Mais il avait trop l'expérience des cœurs féminins pour ne pas prévoir qu'au bout d'un temps plus ou moins long, elle se laisserait d'être la compagne d'un aveugle et retournerait à cette vie mondaine que lui, vraisemblablement, ne

pourrait plus mener désormais.

Puis, enfin, il ne l'aimait pas.

La jeune femme accoudée à la balustrade, près de lui, eut à ce moment un long frisson. Il s'en aperçut et demanda :

– Sentez-vous un peu de fraîcheur ? Voulez-vous rentrer ?

– Non, l'air est très doux. Mais je pensais à votre dureté...

Elle levait sur lui ses yeux assombris par un reproche tragique.

En réprimant un mouvement d'impatience, il répliqua avec un peu de hauteur :

– Je vous en prie, ne revenons plus sur ce sujet. Je regrette d'être pour vous une cause de souffrance, mais vous-même avez reconnu tout à l'heure que j'ai toujours agi loyalement à votre égard en ne vous leurrant jamais sur la valeur ni la durée de mes sentiments.

– C'est vrai. Mais je voudrais...

Elle appuyait sa main sur le bras proche du



sien. Une brûlante supplication passait dans sa voix, dans son regard.

– Oh ! Wennaël, je serais moins malheureuse si je savais que votre cœur est libre, que personne...

Il l'interrompit avec une froide douceur :

– Un tel sujet rentre dans la catégorie des jardins fermés, doña Flavia.

Elle fit un mouvement en arrière et redressa la tête. Le long collier serti d'émeraudes qui retombait sur sa poitrine étincela, touché par un reflet de lumière venu de l'intérieur.

– Un jardin fermé ? Oui, mais j'en connais l'occupante. Celle que vous aimez, Wennaël, c'est la jeune fille de la bastide, là-bas, cette jolie fille qui s'appelle Annonciade...

Il l'interrompit d'une voix basse et violente :

– Laissons-la en dehors de ce débat, je vous le répète ! C'est une enfant qui n'a jamais connu le mal que pour le repousser...

– Le mal, c'était vous ? Et comme vous l'aimez ! Ah ! comme je sens que vous l'aimez !

La voix de Flavia s'étrangla dans sa gorge. Wennaël, les traits contractés, recula un peu, machinalement, offrant son visage à la brise salée venue du large. Puis il se retourna vers la comtesse en disant avec une froide tranquillité :

– Nous pourrions peut-être rentrer, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça de la tête. Ils vinrent s'asseoir près de la comtesse Dravini et de M<sup>me</sup> de Pendelon. La verve de Wennaël semblait éteinte. Mais Flavia parla beaucoup, nerveusement, avec des gestes fébriles qui faisaient jaillir de ses bijoux des étincellements fugitifs. M<sup>me</sup> de Pendelon la considérait avec une évidente admiration, en reportant de temps à autre son regard perplexe sur Wennaël, inattentif et songeur.

Quand, vers onze heures, les étrangères quittèrent la bibliothèque avec leur hôtesse, après avoir pris congé de M. de Pendelon, celui-ci fit à sa sœur un signe qui l'invitait à rester. La porte refermée, il dit en lui désignant un fauteuil :

– J'ai à te parler très sérieusement... À te

demander un conseil.

Run s'assit machinalement. Sa surprise était extrême et elle devint de la stupéfaction quand Wennaël, prenant place près d'elle, déclara en posant la main sur son épaule :

– On gagne à te connaître intimement, Run. Tu es une femme intelligente, une femme de cœur, et je regrette de t'avoir méconnue si longtemps.

Elle leva sur lui ses yeux sérieux qu'un peu de joie animait tout à coup. Wennaël poursuivit :

– Un jour, tu m'as parlé au sujet de M<sup>lle</sup> Le Hennecc et j'ai accueilli tes observations avec dureté. Cependant, tu avais raison, tu agissais en véritable amie de cette jeune fille, je n'ai pu m'empêcher de le reconnaître tout au fond de moi-même. C'est à dater de ce moment que j'ai réfléchi sérieusement au sujet de mon amour pour Annonciade.

Run murmura :

– Tu l'aimes ?

– Oui. Je me suis plus d'abord là-bas à prendre

ce cœur tout neuf, tout pur, ignorant des perfidies humaines. Et, presque aussitôt, je l'aimai, pour sa beauté, pour son charme si nouveau qui me changeait des autres femmes, pour tout l'inconnu délicieux que je devinais en cette âme de jeune fille. Un jour, je le lui dis. Elle s'effaroucha, s'enfuit. Mais, à son émotion, j'avais reconnu la réussite de mon dessein : l'amour était entré dans son cœur. Alors me vint une sorte de remords... Disons plutôt de regret pour l'acte mauvais que j'avais commis en troublant la vie de cette enfant.

Il s'interrompit, demeura un moment songeur, les yeux dans le vague. Run l'écoutait avec une attention profonde. Ainsi qu'elle le pressentait, son frère avait passé dans la vie d'Annonciade comme un voleur, emportant la tranquillité, la douce ignorance de ce jeune cœur. Et maintenant...

Il reprenait, la voix calme et nette :

– Si je te dis cela, Run, c'est pour te faire mieux comprendre l'évolution qui s'est produite chez moi depuis quelque temps, depuis que j'ai revu Annonciade, qu'elle est venue presque

chaque jour près de moi. Je ne l'avais pas oubliée, au cours de cette année ; je conservais d'elle un souvenir très doux, mêlé de quelque remords. Quand elle m'apparut près de toi, dans la roseraie, je sentis se réveiller tout mon intérêt pour elle. Et je voulus la revoir... Je la revis, calme et souriante, se prêtant charitablement à ce qu'elle croyait une fantaisie de malade et si émue pourtant, pauvre enfant ! Ah ! c'est peut-être depuis lors que j'ai mieux compris ce qu'elle avait souffert par moi ! Et je commençai à l'aimer chaque jour davantage. Par cet amour, par l'exemple de sa résignation courageuse et de sa foi tranquille, elle me rattachait à la vie, éloignait de moi l'épouvante de l'avenir. C'est ainsi que je formai le projet de lui demander si elle accepterait de devenir ma femme.

Run dit à mi-voix :

– Je le craignais !

– Tu le craignais ? Tu as peur de moi pour elle ? Cependant, je t'assure que je ne suis plus tout à fait le même depuis que l'épreuve m'a touché. Autrefois, tout en l'aimant, je l'aurais fait

souffrir, sans le vouloir. Mais maintenant, il me semble que je saurais mieux la comprendre, que je saurais la rendre heureuse. Puis, aussi, je verrais là une réparation pour le mal que je lui ai causé. Elle m'aime toujours, d'ailleurs, j'en suis certain.

Run dit avec un peu d'amertume :

– Tu as tout fait pour qu'il en soit ainsi. Quand je te voyais la regarder, quand je t'entendais lui parler, avec ta voix d'ensorceleur... Oh ! Pauvre petite, j'aurais voulu me jeter sur elle et l'emporter au loin !

Pendant quelques secondes, Wennaël considéra sa sœur avec une gravité pensive.

– J'ai mérité cette sévérité, Run, et la crainte que je semble t'inspirer. Cependant, je t'affirme que je suis sincère et que mon amour pour Annonciade n'est plus le sentiment voisin du caprice que j'éprouvais pour elle à la bastide. Tout à l'heure, il m'a fait repousser, presque sans lutte avec moi-même, les avances de la comtesse Speletta. Il me suffit de penser à elle pour que tout s'éclaire devant moi et que je voie

fuir mes impressions de tristesse, mes tentations et mes colères secrètes contre la destinée.

Run, les mains jointes sur ses genoux, écoutait les intonations émues et graves de la voix chaude. Elle était fort perplexe, très impressionnée, au fond, par cette révélation d'une âme un peu nouvelle chez son frère.

Au bout d'un moment de silence, elle objecta :

– Crois-tu qu'elle acceptera ? Elle est si croyante et toi...

La physionomie de Wennaël s'assombrit un peu.

– Je ne sais... Peut-être par charité. Mais c'est précisément ce que je ne voudrais pas ! Run, voici ce conseil que je désirais te demander : puis-je, avec cette menace de cécité, lui offrir de l'associer à une existence qui sera peut-être bientôt celle d'un infirme ?

– Oui, puisqu'elle n'ignore pas ton état et qu'elle t'aime. Ah ! Ce n'est pas ta cécité possible que je crains pour elle, Wennaël ! Le dévouement est la vie, le bonheur de cette enfant.

Mais sauras-tu vraiment la comprendre, ménager les délicatesses de son cœur, respecter sa foi et sa ferveur ? Sauras-tu la rendre heureuse, toi qui n'as connu qu'une existence de jouissances égoïstes, de plaisirs insouciantes ?

La voix de Run s'élevait, prenait une intonation de sévérité un peu rauque. Wennaël, les sourcils froncés, eut un mouvement d'impatience. Mais il se contint presque aussitôt et sa physionomie se détendit en un sourire où quelque peu d'amertume se mêlait à l'ironie.

– Tu n'as décidément pas bonne opinion de ton frère, Run ! Que veux-tu, les conseils et l'exemple paternels ont porté leurs fruits. Mais, tout au fond de l'âme, peut-être reste-t-il quelque chose de bon – un souffle qu'a ravivé l'influence d'Annonciade aidée par l'épreuve que je subis. Oui, je crois que je pourrai la rendre heureuse, lui faire oublier mes torts et ne jamais regretter près d'elle mon existence passée.

– Cependant, elle n'est pas de même situation que toi, sa vie a été simple, elle ignore le monde où tu as toujours vécu.



– Mais qui ne me verra plus guère. Annonciade a le tact, la distinction naturelle, la finesse d'intelligence qui lui permettront d'acquérir rapidement ce qui peut lui manquer en fait d'éducation mondaine... Oui, j'ai réfléchi à tout cela, Run. J'ai compris aussi qu'elle n'était pas heureuse chez son père et que la vie lui serait plus douce même près de l'infirmier que je deviendrai peut-être bientôt.

En effet, elle n'est pas aimée, je crois. Le père est totalement indifférent, les frères et la sœur assez froids, la belle-mère... Annonciade ne s'en plaint jamais. Cependant, je sais que tu as bien deviné en l'accusant de profiter outre mesure du travail de cette enfant, toujours complaisante et active. En outre, je trouve incompréhensible et coupable, de sa part, d'avoir permis qu'Annonciade vînt chaque jour ici, près de toi... De lui laisser courir ce risque, même pour rendre service au malade que tu étais alors.

Wennaël eut un rire de sarcasme.

– Comment, tu n'as pas deviné son petit plan ? Mais c'est très simple, et bien combiné. Ou,

tombant amoureux de la jeune fille, je l'épouse volontairement, ou, cet espoir étant déçu, on me déclare qu'elle est compromise, on fait une grande scène... Tout cela en pure perte, d'ailleurs, car je ne suis pas un imbécile et j'aurais fait comprendre à cette machiavélique belle-mère qu'elle n'avait qu'à ne pas introduire elle-même son agneau chez le loup. Enfin, il n'est pas question de cette dernière hypothèse et M<sup>me</sup> Le Hennec aura la satisfaction de voir sa belle-fille devenir, si elle le veut, marquise de Pendelon.

Run dit pensivement :

– Tu pourrais avoir raison.

– Mais j'en suis sûr ! C'est une femme pratique, adroite, ambitieuse. Elle espère sans doute, pour sa famille, ma générosité, celle d'Annonciade, puis encore mon appui d'homme bien apparenté, aux relations influentes. Bref, je suis un gendre extrêmement désirable. Cela vaut bien qu'on sacrifie une enfant charmante, au cœur innocent et sensible, en la livrant à un homme dont on a, certainement, ouï-dire beaucoup de mal – beaucoup plus qu'il n'y en a,

peut-être, selon la coutume.

Ce serait odieux de sa part !

Wennaël leva les épaules.

– Ah ! ma pauvre amie, il y a de si tristes dessous dans bien des natures ! J'ai contemplé cela jusqu'ici avec une sorte de curiosité, en dilettante. Mais, maintenant qu'il s'agit d'Annonciade, je ne suis plus ce sceptique indifférent, presque amusé parfois au spectacle de ces vilenies. M<sup>me</sup> Le Hennec ne récoltera pas de ce mariage ce qu'elle en attend, j'en réponds !

– Je ne puis que t'approuver sur ce point.

– Sur ce point seulement ? Tu verrais décidément cette union avec déplaisir ?

Run soupira, en regardant son frère.

– Sincèrement, oui, Wennaël. Pourtant, je la crois inévitable, étant donné les sentiments d'Annonciade à ton égard et la situation fautive qu'on lui a faite en permettant ces continuels rapports avec toi.

– En résumé, tu ne veux pas me faire crédit de ta confiance ? Soit, je m'arrangerai pour la

mériter en dissipant toutes tes inquiétudes. Maintenant, je ne veux pas te retenir davantage, car il est fort tard.

Elle se leva en lui tendant la main.

– Bonsoir, Wennaël. Réfléchis bien encore, n'est-ce pas, avant toute démarche ?

– Mes réflexions, je les ai faites déjà et ma décision est prise. Bonsoir, Run. Merci de m'avoir écouté. Je ne te garde pas rancune de ta défiance, car elle est assez naturelle. Le contraire serait même peu raisonnable de la part d'une femme intelligente comme toi.

Il l'accompagna jusqu'à la porte de la bibliothèque. Arrivée là, Run s'arrêta et lui prit la main.

– Wennaël, je voudrais te voir heureux, non comme tu l'as été jusqu'alors, avant cet accident. Annonciade pourra peut-être réaliser ce désir, faire de toi un autre homme. Je le souhaite de toute mon âme !

Elle sortit et Wennaël, sur le seuil de la bibliothèque, suivit un instant des yeux sa

silhouette sans grâce.

Il songea :

« Elle n'est pas du tout ce que j'ai cru si longtemps. Ma mère la dédaigne, et pourtant... »

Un ironique sourire entrouvrit ses lèvres, tandis qu'il refermait la porte. D'un pas lent, il gagna le fumoir et alluma une cigarette. Puis il écarta le vantail garni de vitraux anciens et s'avança sur l'étroit perron de granit.

Le petit jardin fermé dormait sous la clarté bleue de la lune. Une brise légère faisait vaciller les feuillages, telles des ombres, dans cette lumière sans vie qui donnait un aspect de mystère à l'enclos serré entre les vieux murs. Le bruit sourd de la houle de mer, des vagues s'écrasant contre les roches et s'engouffrant dans les grottes, brisait seul l'impressionnant silence nocturne. Du parterre, un parfum d'héliotrope montait jusqu'à Wennaël. Il l'aspira longuement. Pendant un instant, il sembla rêver. Ses traits s'adoucissaient, l'ironie faisait place à une sorte d'émotion pensive. Mais, derrière lui, la voix d'Henri prononça respectueusement :

– Monsieur sait qu’il lui est recommandé, surtout, de ne pas s’exposer longtemps à l’air du soir.

Wennaël se détourna et toisa le fidèle serviteur d’un regard où l’impatience se mêlait d’amusement.

– Allons, vieux sermonneur, te voilà encore au guet pour me surprendre. Tiens, je vais te contenter en me mettant au lit dès que j’aurai fini de fumer.

Il rentra dans le fumoir, puis gagna le salon oriental et s’enfonça dans les coussins d’un divan. Ses yeux firent le tour de cette salle qu’avait admirée tout à l’heure doña Flavia. Il pensait à la jeune femme, à l’amour qu’elle lui avait offert. Cette grande dame, belle, riche, très courtisée, se trouvait prête à le choisir entre cent, tel qu’il était maintenant avec la menace d’une proche cécité. On jugerait donc qu’il ferait un très grand honneur à la fille de Conan Le Hennec en la prenant pour épouse. Et lui-même le trouvait, au fond...

Mais il l'aimait sincèrement et elle était la seule qui eût ému son cœur sceptique, la seule qui l'eût obligé à des retours sur lui-même. Tout à l'heure, son souvenir l'avait écarté de Flavia. Il sentait qu'elle ne serait pas pour lui le caprice d'un moment et qu'à elle seule il donnerait ce qui existait de bon en lui.

## X

On déjeuna fort tard, le lendemain, chez les Hennec. François, qui avait passé la première quinzaine des vacances à Rennes, chez un de ses oncles maternels, était rentré le matin même et M<sup>me</sup> Le Hennec venait d'avoir avec lui une explication orageuse au sujet de dettes contractées à Quimper et ailleurs. À table, il montra un visage sec et maussade. M<sup>me</sup> Le Hennec, soucieuse et d'humeur revêche, trouvait à redire sur tout. Annonciade ne fut pas épargnée dans cette distribution d'aménités faite sans colère apparente, mais avec une sécheresse coupante fort désagréable. Aussi éprouva-t-elle un soulagement en franchissant le seuil de la demeure paternelle pour prendre la route de Guerlac.

Comme elle quittait le village, une voiture passa près d'elle. Elle reconnut immédiatement



les deux Italiennes arrivées la veille au manoir. Son regard se croisa au passage avec celui de doña Flavia, noir comme une sombre nuit. Elle frissonna légèrement. L'image de l'étrangère avait hanté constamment sa pensée, durant l'insomnie qui l'avait tenue éveillée presque jusqu'au matin. Elle était bien belle, cette comtesse Speletta ! Et quels yeux expressifs ! Surtout quand ils s'arrêtaient sur M. de Pendelon. Le seul souvenir de ce regard donnait à Annonciade une singulière sensation d'angoisse, que venait de renouveler cette fugitive rencontre.

Les châtelains de Guerlac – sauf Run – avaient paru prendre plaisir à recevoir ces deux femmes brillantes, élégantes, qui égayaient un instant leur existence retirée. Cette distraction impromptue, ce rappel de sa vie d'autrefois feraient peut-être trouver bien fade à M. de Pendelon la conversation, les lectures d'Annonciade.

Elle avançait d'un pas lassé dans la direction de Guerlac. Depuis quelque temps, elle se sentait vraiment fatiguée. En plus du travail un peu excessif que lui demandait sa belle-mère, cette

inquiète émotion toujours éprouvée en présence de Wennaël agissait défavorablement sur sa santé. Une mauvaise nuit et une assez forte chaleur augmentaient encore aujourd'hui cette lassitude morale et physique.

Quand elle pénétra dans l'avenue du manoir, l'ombre lui parut bonne après le soleil qui brûlait la lande. Tout en marchant, elle pensait :

« Peut-être ne le verrai-je pas aujourd'hui ? Il a dû aller ce matin à Tréguier avec ces étrangères, et la compagnie de sa sœur, la mienne lui paraîtraient bien ternes. Tant mieux. Ce sera bien ainsi... Cela aurait dû être toujours. »

Elle se disait cela en toute sincérité. Mais, au fond du cœur, quel déchirement à l'idée qu'elle pourrait ne plus le revoir... Ne plus rencontrer ces yeux couleur d'océan qui avaient parfois une si étrange, si terrible douceur !

Elle eut tout à coup un léger sursaut. À quelques pas d'elle, M. de Pendelon était assis, en retrait de l'allée, sur un des bancs placés de distance en distance, avec son lévrier couché à ses pieds. Le chien se redressa, bondit vers la

jeune fille. Elle s'approcha du banc, tandis que Wennaël se levait.

– Je craignais de ne pas vous voir aujourd'hui, mademoiselle.

– Nous avons déjeuné fort tard...

Elle baissait un peu les yeux sous le regard observateur de Wennaël.

– Vous paraissez singulièrement fatiguée ! Je regrette beaucoup de ne pas vous avoir envoyé la voiture, par cette chaleur. Vous n'avez pas bonne mine depuis quelques jours et aujourd'hui vos yeux sont cernés. J'y vois encore assez pour m'en apercevoir.

Cette voix caressante, cette voix... Annonciade, éperdue, saisie d'effroi, eut la soudaine certitude que Wennaël l'attendait là pour la voir seule, pour lui dire... Lui dire quoi ?

– Asseyons-nous un moment. Il faut que je vous parle.

Elle dit, la voix tremblante :

– M<sup>me</sup> de Pendelon m'attend. Je n'ai pu faire sa correspondance hier.

– Mon secrétaire s’en chargera.

Il lui prit la main, la fit asseoir et prit place près d’elle. Il y eut un long instant de silence. Puis Wennaël dit à mi-voix :

– Annonciade, m’avez-vous pardonné ?

Leurs yeux se rencontrèrent. Ceux de Wennaël renfermaient une amoureuse prière. Mais, à la vue de la crainte, de la détresse qu’il distinguait sur la physionomie d’Annonciade, M. de Pendelon ajouta avec vivacité :

– Je vous prie, n’ayez plus peur de moi ! Je ne suis plus celui qui se plaisait à prendre votre cœur par surprise, pour son amusement. Non, Annonciade, je ne voudrais pour rien au monde recommencer un si mauvais jeu, auquel, d’ailleurs, j’ai été pris moi-même. Car je vous aimais, dès ce moment-là. Je ne vous ai jamais oubliée depuis lors. Et maintenant que je vous ai revue...

– Monsieur, je ne puis écouter...

Elle se levait, tremblante, essayant de retirer sa main qu’il tenait toujours.

– Ce que j’ai à vous dire, vous pouvez l’entendre, car j’en ai parlé hier à ma sœur. Annonciade, mon amour pour vous s’est augmenté, transformé, au cours de ces jours où vous êtes venue près de moi, et, aujourd’hui, je vous demande si vous voulez bien devenir ma femme.

Elle resta immobile, frissonnante, saisie d’une surprise où l’éblouissement se mêlait à l’angoisse. Son regard, de nouveau, rencontrait celui de Wennaël, ardemment tendre. M. de Pendelon dit avec un accent de joie passionnée :

– Vous m’aimez, Annonciade... Vous m’aimez toujours comme autrefois, je le sens ! Et vous m’avez pardonné ! Vous me permettez de vous faire oublier combien j’ai été coupable en voulant jouer avec votre cœur innocent ?

Il se levait à son tour, ses deux mains enserrant maintenant la main fine qui n’essayait plus de leur échapper. Le lévrier, dérangé, alla s’étendre plus loin avec un air offensé.

– Oui, je vous ai pardonné. Mais de là à... à...

– À passer votre vie près d'un si méchant diable ?

Il sourit en voyant son mouvement, son regard de protestation.

– ... Oui, oui, je sais bien que, pour une petite sainte comme vous, je ne suis pas absolument le mari qu'il faudrait. Mais je puis vous affirmer l'entier respect que j'aurais de vos croyances. Ce n'est plus le Wennaël de l'année dernière dont vous entendez aujourd'hui l'aveu d'amour. Il s'est passé quelque chose depuis lors, et vous savez quoi. La souffrance m'a touché, m'a arraché à une existence facile, capricieuse, insouciant. Puis vous êtes venue. Mon âme révoltée s'est apaisée en vous contemplant et le goût de la vie m'est revenu. Avec vous, je sais qu'il ne me quittera pas, quoi qu'il arrive. Car il faut évidemment envisager cette perspective que je puis, un jour ou l'autre, devenir aveugle. C'est donc une mission de dévouement que vous pouvez être appelée à remplir près de moi – une mission que je m'efforcerais toujours de vous rendre le moins pénible possible...

Elle l'interrompit vivement :

– Oh ! cela, cela !... Ce n'est pas ce qui me ferait hésiter, au contraire !

– Au contraire ! Oui, c'est bien là tout votre cœur, aimant et dévoué. Peut-être, d'ailleurs, cette pénible éventualité ne se présentera-t-elle pas. Mais il est loyal de vous en parler. Si elle ne vous fait pas reculer...

– Non, certes non ! Mais il faut que je réfléchisse... Dans quelques jours, je vous répondrai...

Elle rougissait, sous le chaud regard de Wennaël.

– Quelques jours ? C'est bien long !

– Non, ce n'est pas trop long pour une décision qui engage la vie.

– Soit ! Je tâcherai d'être patient. Nous sommes aujourd'hui jeudi... Jusqu'à dimanche, voulez-vous ?

Elle réfléchit un moment. Pour écrire au curé de Sainte-Marthe et avoir sa réponse, il fallait compter plus que cela.

– Je vous demande jusqu’à mardi, monsieur.

– C’est trop, beaucoup trop.

– Non, je vous assure. Votre demande m’a surprise et j’ai besoin d’y penser... De m’habituer à cette idée.

– Allons, il faut bien m’incliner devant ce désir. Je ne puis rien vous refuser, Annonciade, car j’ai trop à me faire pardonner.

Il la considérait avec une émotion attendrie. Ce n’était plus la toute jeune fille de l’année précédente. L’amour, le chagrin, les épreuves avaient mûri son âme, tandis que se développait cette beauté d’un charme si pur qui avait conquis le très difficile marquis de Pendelon.

Annonciade dit avec un sourire timide :

– Maintenant, il faut que j’aie m’informer près de M<sup>me</sup> votre mère si elle a besoin de moi.

– Je vous enlève à elle aujourd’hui encore. Nous irons dans le jardin avec Run et vous nous lirez Dante, pendant que je vous contemplerai, ma Béatrice.

Il serra longuement les doigts d’Annonciade,



puis les porta à ses lèvres pour y mettre un lent baiser. Tous deux se dirigèrent vers le manoir, précédés par le lévrier. Annonciade restait étourdie, le cœur bondissant de joie, l'esprit anxieux, perplexe... Pour rompre un silence embarrassant, elle demanda, comme ils entraient dans le parterre :

– Vos visiteuses vous ont quitté tout à l'heure ? J'ai croisé leur voiture sur la lande.

– En effet. Elles se rendent à La Baule où elles passeront deux ou trois semaines avant de regagner l'Italie.

– Elles m'ont paru des personnes très agréables.

– Évidemment. Elles plaisent pendant quelque temps. Mais on ne peut faire fond sur ces natures qui n'ont qu'une assez faible valeur morale. La comtesse Dravini n'a jamais passé pour une femme sérieuse et l'éducation donnée à sa fille s'en est ressentie. Néanmoins, je reconnais que doña Flavia vaut mieux que sa mère, au point de vue cœur et jugement.

Annonciade dit pensivement :

– Elle a de très beaux yeux.

– Ne parlez pas de beaux yeux, Annonciade, il n’y a que les vôtres. Ah ! si un jour je ne devais plus les voir ! Du moins, je veux les admirer jusqu’à ce moment-là pour en garder le souvenir.

Il s’arrêta, prenait entre ses mains le visage rougissant et, pendant quelques secondes, il contempla avidement ces yeux veloutés que voilaient à demi les cils tremblants. Puis ils reprirent leur marche vers le manoir, en silence.

Dans le salon, Run travaillait près de sa mère. Quand Annonciade entra, suivie de Wennaël, M<sup>lle</sup> de Pendelon leva sur elle un regard d’affection inquiète, aussitôt assombri à la vue du trouble qui n’avait pas quitté ce jeune visage.

M<sup>me</sup> de Pendelon semblait toute rajeunie par le court passage des Italiennes. Elle dit en tendant la main à Annonciade :

– Ah ! Vous voilà, ma chère enfant. Je pensais que vous vous reposiez peut-être aujourd’hui, en ne vous voyant pas arriver.

Wennaël déclara :

– Elle aurait bien fait, car sa mine est celle d'une personne fatiguée. Mais nous allons passer une fin d'après-midi tranquille dans le jardin. Car je vous la confisque une fois de plus, ma mère.

– Soit, soit, mon cher ami ! Comme tu voudras !

Le regard satisfait de M<sup>me</sup> de Pendelon suivit les trois jeunes gens qui s'éloignaient. Le caprice de son fils pour cette très jolie Annonciade ne l'inquiétait guère, et même elle jugeait bon de le favoriser. Après avoir détourné Wennaël de son farouche désespoir des premiers mois, il passerait comme tant d'autres. Quant à se demander ce que deviendrait la jeune fille ainsi jetée en sacrifice, cette mère idolâtre n'y songeait même pas. Le sens moral n'existait guère chez elle. Et comme elle croyait bien connaître le caractère de son fils, pas un instant il ne lui venait à l'idée que ce grand seigneur orgueilleux, âme froide et blasée selon toute apparence, penserait à faire sa femme d'Annonciade Le Henneç.

Wennaël et les deux jeunes filles finirent leur

après-midi dans la roseraie. Annonciade lut des chants de la *Divine Comédie*, choisis parmi ceux où passe la vision de Béatrice. Connaissant par cœur toute l'œuvre du poète, M. de Pendelon les désignait à la jeune fille. Celle-ci, sachant quelle intention le dirigeait, réprimait avec peine son émotion, qui ne pouvait échapper au coup d'œil perspicace de Run.

Vers six heures, un domestique vint avertir M. de Pendelon qu'un de ses fermiers demandait à lui parler. Wennaël prit congé d'Annonciade et quitta la roseraie. Voyant sa compagne plier son ouvrage d'une main un peu nerveuse, Run demanda :

– Vous partez déjà ?

– Non, pas tout de suite. Je voudrais vous parler, mademoiselle...

D'un geste affectueux, Run mit son bras autour du cou de la jeune fille en rapprochant son rude visage de la délicate figure rougissante.

– Je sais ce que vous avez à me dire. Wennaël vous a demandée en mariage, n'est-ce pas ?

– Oui. Il vous l’avait dit ?

– Il m’a choisie pour confidente, hier, et m’a demandé conseil. Voilà qui est très beau de sa part, n’est-il pas vrai ? Mais je sais à qui je dois ce changement dans l’opinion de mon frère. Vous avez vraiment de l’influence sur lui, Annonciade, et ce n’est pas un résultat banal, je vous assure, avec une nature telle que la sienne.

Annonciade eut un sourire un peu tremblant.

– Je crois que M. de Pendelon, dans ses rapports plus fréquents avec vous, a pu de lui-même apprécier à leur valeur toutes vos qualités rares.

– Oui, oui, vous êtes trop modeste pour en convenir. Mais revenons à notre sujet. Donc, mon frère vous a parlé tout à l’heure. Et qu’avez-vous répondu ?

– J’ai demandé à réfléchir jusqu’à mardi.

– C’est raisonnable. Sans doute voulez-vous que je vous dise ce que je pense d’un mariage entre Wennaël et vous ?

– Oui, mademoiselle, je vous en prie.

– Eh bien ! Tel qu’était mon frère avant son accident, je vous répondrais aussitôt : « Refusez ! » Maintenant, c’est différent. Il souffre, il est menacé de la nuit complète. Déjà, quelque chose est changé en son âme. Cependant, il n’est pas tel que je l’aurais voulu pour vous. Mais vous pouvez l’améliorer encore. Et puis, vous l’aimez, chère petite Annonciade.

La jeune fille appuya son front contre l’épaule de Run. Celle-ci eut un sourire mélancolique.

– Pauvre enfant ! Wennaël m’a tout dit, très sincèrement. Il regrette le jeu mauvais qu’il a joué là, cette souffrance dont il a été la cause, et souhaite vous faire oublier ce passé. À vous de décider maintenant si vous pouvez croire en sa promesse, en cette affection qu’il vous offre.

Annonciade se redressa, en attachant sur Run un regard chargé d’interrogation anxieuse.

– Puis-je y croire ? Dites-le-moi, vous qui le connaissez un peu.

Si peu, si mal !... Je ne sais que vous répondre, enfant...

Annonciade murmura, avec une intonation d'angoisse :

– Vous n'avez pas confiance en lui !

Run ne protesta pas. Il était bien vrai qu'elle se défiait de son frère, pour avoir trop connu les échos de sa vie mondaine, complaisamment recueillis par M<sup>me</sup> de Pendelon. En toute loyauté, il lui était donc impossible d'engager cette enfant à se confier sans réserve aux promesses de Wennaël.

Annonciade laissa retomber son visage brûlant contre l'épaule de Run.

– Que vais-je faire ? Comment me décider ? Dites-moi, mademoiselle ?

– Je ne le puis, ma pauvre petite. Certes, je crois que Wennaël vous aime sincèrement et qu'il est très décidé à vous faire aussi heureuse que possible. En outre, je vous le répète, je l'ai trouvé changé, plus sérieux, moins porté au scepticisme. Mais il est mon frère et vous comprenez combien il m'est difficile de vous conseiller. Voyons, n'avez-vous personne à qui vous adresser ?

– Je vais écrire au curé de Sainte-Marthe, notre petite paroisse de là-bas. Mais il ne connaît pas M. de Pendelon, il ne saura peut-être pas me dire...

Elle se tut un moment, puis regarda le visage pensif de Run avant de demander :

– Si j'étais votre sœur et que M. de Pendelon vous fût étranger, que me conseilleriez-vous ?

Run hésita avant de répondre :

– Je vous dirais peut-être de l'épouser, tel qu'il est maintenant, parce que je pense que vous pourrez beaucoup pour lui, moralement, spirituellement, et que je le crois disposer à vous donner ce qui existe de bon en son âme faussée par l'éducation, par le monde, par tout ce qui a été son existence jusqu'ici. Mais c'est une vie de dévouement qui vous est offerte là, songez-y, Annonciade.

– Je le sais, et celle-là, je l'accepterais sans crainte. Une affection qui ne sait pas se dévouer, qu'est-ce donc ?

– Bien peu de chose, en effet.



Annonciade songea un moment, le visage un peu tendu. Puis elle murmura :

– Comme il m’a fait souffrir !

Run mit un baiser sur la joue tiède, et une telle caresse, inaccoutumée chez cette nature concentrée, parut infiniment douce à la jeune fille anxieuse.

– Vous l’aimez toujours, pourtant, ce coupable Wennaël ?

Annonciade soupira en répondant :

– On ne peut pas s’empêcher de l’aimer.

Run eut un sourire mélancolique. C’était bien cela. Le charme de Wennaël continuait d’agir sur ses victimes, alors que lui-même, depuis longtemps, les avait plongées dans l’abîme du plus profond oubli.

De celle-ci, pourtant, il s’était souvenu, parce que, seule, elle avait touché son cœur endurci. Mystérieux pouvoir de cette enfant sur l’homme jusque-là sans scrupules, que l’ombre du remords avait alors effleuré. Si Run avait eu plus d’expérience de la vie, elle aurait compris que cet

amour était la régénération de son frère et peut-être le bonheur d'Annonciade.

À travers le parterre ensoleillé par les flammes du couchant, M<sup>lle</sup> de Pendelon accompagna son amie jusqu'à l'allée de pins. Elles se quittèrent presque sans paroles et Annonciade reprit la route de Brahaix avec un cœur lourd de joie, d'angoisse, de tout ce trouble qu'y avait introduit la demande de Wennaël.

## XI

De cette demande, Annonciade ne souffla mot à sa belle-mère. Instinctivement, elle considérait celle-ci comme la dernière personne de qui elle dût prendre conseil en cette circonstance. Elle conserva donc son secret pendant les jours qui suivirent, en attendant la réponse du curé de Sainte-Marthe. Chaque après-midi, elle se rendit comme de coutume à Guerlac. Mais Wennaël ne faisait qu'une apparition dans le salon de sa mère et ne demandait plus qu'Annonciade vînt chez lui. Elle lui sut gré du sentiment qui lui inspirait cette discrétion, durant le temps qu'elle consacrait à réfléchir et à prier. Run, de son côté, en conçut plus d'estime pour son frère, qui eût pu si facilement, n'ignorant pas comme il était aimé, chercher à peser sur la volonté d'Annonciade.

Toutes deux ne parlaient plus du sujet qui occupait cependant leurs pensées. Run avait dit

tout ce qui était nécessaire et Annonciade comprenait que la sœur de Wennaël ne pouvait faire davantage.

Quant à lui, qui ne la voyait qu'en présence de sa mère, son regard seul redisait à Annonciade combien elle lui était chère.

À la fois heureuse et pleine d'angoisse, elle voyait s'écouler ces jours d'attente avec un mélange d'impatience et de crainte. Son cœur appartenait à cet énigmatique Wennaël, sa raison la faisait hésiter au souvenir du Wennaël d'autrefois et des inquiétudes devinées chez M<sup>lle</sup> de Pendelon.

La réponse du curé de Sainte-Marthe lui parvint le lundi. Le prêtre écrivait : « On vous offre une tâche de dévouement, une tâche d'apostolat. Je vous crois capable de la remplir, car vous avez l'âme forte. Mais soyez fermement décidée à conserver votre liberté de conscience et à la faire respecter. J'aurais souhaité pour vous une autre union que celle-là. Cependant, je comprends, d'après ce que vous me dites, que vos parents ont commis une imprudence singulière en

permettant que vous voyiez ainsi chaque jour ce jeune homme, dans des conditions qui devaient inévitablement entretenir et augmenter le sentiment que vous lui aviez gardé, en même temps que vous compromettre aux yeux du monde si M. de Pendelon n'avait pas songé au mariage. Donc, ma chère enfant, épousez-le, en prenant les résolutions ci-dessus mentionnées. Mais n'oubliez jamais, dans votre nouvelle et brillante position, que vous devez rester intérieurement la pure et simple Annonciade que j'ai toujours connue. Souvenez-vous aussi que l'état d'âme de votre mari vous imposera, plus qu'à toute autre, l'austère devoir de l'exemple et du sacrifice. »

Quand Annonciade eut fini de lire, elle mit son front entre ses mains et songea longtemps.

Sa pensée retournait en arrière, vers les grands-parents qui l'avaient chérie, entourée de leur sollicitude. Que lui conseilleraient-ils ? Avant de mourir, M. Labarède lui avait dit encore que M. de Pendelon n'était pas digne d'elle. Mais il avait ajouté : « n'a pas souffert ». Or,

maintenant, Wennaël avait passé par le dur creuset. Dès lors, le vieillard reviendrait-il sur son jugement ?

Oui, sans doute. Il était si plein d'indulgence, d'optimisme, le bon M. Labarède !

Puis il trouverait peut-être, lui aussi, comme le curé de Sainte-Marthe, qu'Annonciade pouvait difficilement refuser ce mariage après être venue chaque jour servir de lectrice au marquis de Pendelon.

Un sentiment de confusion la saisit. Dans son inexpérience, elle n'avait pas songé que l'opinion pût y trouver à redire, du moment où M<sup>lle</sup> de Pendelon se trouvait toujours présente. Mais sa belle-mère devait savoir, elle ! Comment avait-elle permis, encouragé, même, ces rapports quotidiens ?

La jeune fille songea :

« Elle n'y a pas pensé ! Elle n'a vu que le bien à faire à un homme affligé d'une terrible épreuve. »

Néanmoins, une impression pénible subsistait

en elle et se mêlait à cette instinctive défiance que lui inspirait sa belle-mère.

Quand elle descendit pour le dîner, M<sup>me</sup> Le Hennec, la mine soucieuse, se promenait de long en large dans la salle à manger. M. Le Hennec et Agnès, assis à table, attendaient d'un air patient et ennuyé. Quant à Goulven, on l'entendait jouer dehors avec le chien.

M<sup>me</sup> Le Hennec s'arrêta devant sa belle-fille.

– Vous n'avez pas aperçu François, par hasard ?

– Non, ma mère. Il n'est pas rentré ?

– Pas encore. Mais je ne supporterai pas ces retards ! Hier, aujourd'hui... Il faudra que cela cesse !

Plus bas, elle ajouta :

– Je crains qu'il ne continue le flirt déjà commencé pendant les vacances de Pâques avec cette miss Stephens. À cela aussi, j'apporterai bon ordre !

Ce fut encore un dîner maussade. François arriva comme on servait le plat de légumes qui

composait, avec le potage et des fruits, le repas du soir. M<sup>me</sup> Le Hennec ne lui adressa aucune observation, mais, quand Annonciade fut remontée dans sa chambre, elle entendit les échos d'une discussion entre sa belle-mère et ce fils préféré, peu facile à conduire sous ses airs tranquilles et froids.

Bien qu'elle ne fût pas mêlée à ces dissentiments, ils étaient désagréables à sa nature sensible et, joints à l'atmosphère d'indifférence où elle vivait, achevaient de lui rendre pénible le séjour dans la demeure paternelle.

Mais un autre foyer lui était offert, maintenant. M. de Pendelon attendait sa réponse et demain elle la lui donnerait.

Une réponse affirmative. Puisque aucun obstacle formel ne s'élevait, elle sentait bien qu'elle n'en pouvait donner d'autre.

Son cœur appartenait à Wennaël. Mais il restait encore craintif, dans l'appréhension du mystère qui existait en cette âme d'homme.

Quand Annonciade arriva, le lendemain, au



manoir, Run l'emmena dans le petit enclos assombri par une forte nuée venue de l'ouest. M. de Pendelon y apparut presque aussitôt. Il salua la jeune fille et dit en souriant :

– Toutes deux, avec vos robes blanches, vous éclairez mon sombre petit jardin.

Quand Annonciade fut assise, il prit place près d'elle, parla un moment de choses et d'autres. Puis il y eut un court silence. Annonciade frissonnait légèrement, dans l'attente des mots qui allaient venir. Run, pensive, regardait le beau visage de son frère qu'une émotion contenue changeait un peu.

Wennaël se pencha vers Annonciade.

– Puis-je aujourd'hui connaître mon sort ? acceptez-vous d'avoir confiance en moi ?

Elle eut une dernière hésitation. Mais son regard anxieux rencontrait les yeux verts comme l'onde, devenus plus doux maintenant et qui peut-être bientôt se couvriraient d'une ombre sans remède. Alors elle ne résista plus et dit avec un peu de tremblement dans la voix :

– Oui, j’ai confiance... Et j’accepte.

Il prit sa main, y appuya longuement ses lèvres. Tous deux, à ce moment, se revirent dans le jardin de la bastide, près du mur couvert de roses. Wennaël dit à mi-voix :

– Je vous aimais déjà, alors.

Annonciade baissa les paupières et la chaleur se fit plus vive sur son visage.

Wennaël se tourna vers Run.

– Voilà ta future sœur, Run. Je sais n’avoir pas besoin de te demander d’affection pour elle.

Run se leva et vint mettre un baiser sur le front d’Annonciade.

– Non, tu n’en as pas besoin. Elle m’est déjà très chère. Mon amie, je suis assurée que vous ferez le bonheur de mon frère.

– J’y emploierai du moins toutes mes forces, mademoiselle.

– Et ce mécréant de Wennaël s’efforcera de ne pas vous rendre trop malheureuse, petite sainte.

Il souriait, en serrant la main palpitante, et

Annonciade, sous la chaleur de son regard, sentit une joie profonde qui dominait toutes les craintes.

Run et les fiancés achevèrent cet après-midi dans une intime causerie. Wennaël dit à Annonciade qu'il informerait ce soir sa mère de son projet de mariage et qu'elle irait le lendemain trouver M. Le Hennec pour lui demander la main de sa fille.

Ni Run ni lui ne s'étaient arrêtés un instant à la pensée de la désapprobation maternelle. M<sup>me</sup> de Pendelon ne comptait pas dans les décisions de son fils. Il le lui fit bien voir ce soir-là quand, revenue de sa première stupéfaction, elle essaya de s'opposer à ce qu'elle appelait « une incroyable folie ».

– Jamais je ne me serais imaginé cela ! gémissait-elle. Ah ! certes, je vivais dans la quiétude au sujet de cette jeune fille ! Si jolie qu'elle fût, je te croyais incapable de songer un seul instant à lui donner ton nom !

Il riposta avec une ironie froide :

– C'est-à-dire que vous me croyiez incapable

d'être un honnête homme ! Vous admettiez qu'après avoir attiré cette jeune fille près de moi, après m'être servi d'elle pour distraire ma souffrance, mon ennui, et l'avoir ainsi complètement compromise, je l'écarte un jour ou l'autre comme un objet qui a cessé de plaire ? Réellement, je n'ose qualifier un tel état d'esprit. En tout cas, il n'est pas le mien et je croirais manquer à l'honneur en agissant autrement que je le fais. D'ailleurs, cette question passe au second plan, car même si je ne devais rien à M<sup>lle</sup> Le Henneq, je serais encore décidé à ce mariage par une seule considération : c'est que je l'aime.

M<sup>me</sup> de Pendelon éleva ses mains dans un geste de protection.

– Mais elle n'est pas la première !... Et tu n'as jamais songé, pour d'autres...

– Oh ! je vous en prie, pas de parallèles !

L'accent de Wennaël était dur et impatient.

– ... Ils seraient une insulte au sentiment que m'inspire Annonciade. Je regrette que vous, une femme et une mère, vous ne le compreniez pas.

M<sup>me</sup> de Pendelon baissa le nez un instant. Puis elle dit en balbutiant un peu :

– Mais la différence de situation... Pas de fortune... Les grands-parents maternels étaient de la petite bourgeoisie...

– J’imagine que ma fortune est suffisante pour que je n’aie pas courir après une dot ? Quant au reste, du moment où la famille est honorable, de bonne souche et de bonne éducation, cela me suffit.

Le ton était si parfaitement péremptoire que M<sup>me</sup> de Pendelon se tut, en s’avouant secrètement vaincue. Elle convint docilement de se rendre le lendemain chez les Le Hennech pour adresser la demande en mariage.

Mais elle se dédommagea plus tard avec Run, et ce fut sur la pauvre Annonciade que se déversa le flot de sa colère : une petite coquette, qui avait su prendre Wennaël en profitant de son ennui, de ses craintes pour l’avenir. Rien de plus dangereux que ces saintes nitouches ! Mais aussi, comment supposer que Wennaël, avec toute son expérience et son humeur sceptique, se laisserait ainsi

embobeliner ?

Run prit vivement la défense d'Annonciade, et sa mère, furieuse contre elle, la renvoya en l'accusant d'avoir favorisé le jeu de cette « intrigante », pour laquelle, toujours, elle avait montré une ridicule sympathie.

Run aurait pu lui rappeler qu'elle s'était, au contraire, efforcée d'empêcher les rapports entre Annonciade et son frère, tandis que M<sup>me</sup> de Pendelon se plaisait à les encourager. Mais elle préféra garder le silence, car elle connaissait la nature légère, injuste de sa mère et n'ignorait pas que tous les raisonnements se heurteraient à un parti pris.

Néanmoins, ce fut avec une apparente bonne grâce que la châtelaine de Guerlac se présenta le lendemain chez Conan Le Henneq. Celui-ci témoigna d'un complet ahurissement quand il entendit que la marquise de Pendelon demandait pour son fils la main d'Annonciade ; puis il appela sa femme, qui montra peu de surprise, mais un contentement calme, tout à fait digne. Annonciade, consultée après le départ de la

visiteuse, répondit en rougissant qu'elle acceptait. Alors, M. Le Hennec lui tapota la joue en disant avec un sourire malicieux :

– Eh ! Petit masque, c'est comme cela que tu prends les beaux marquis ?

M<sup>me</sup> Le Hennec déclara d'un ton satisfait, avec un éclair d'orgueil dans le regard :

– C'était à prévoir. Vous faites là un mariage magnifique, Annonciade, et j'espère que vous aurez toujours la justice de vous rappeler que vous êtes entrée à Guerlac grâce à moi, qui vous ai mise ainsi en rapport avec M. de Pendelon.

Un peu de froid s'insinua dans l'âme heureuse d'Annonciade. Elle eut à ce moment l'intuition du plan dressé par sa belle-mère pour qu'elle devînt la femme de l'opulent châtelain. Mais elle ne voulut pas s'arrêter à cette pensée qui, pourtant, lui revint plus d'une fois les jours suivants.

La réponse affirmative étant envoyée à Guerlac, M. de Pendelon fit le lendemain sa première visite à sa fiancée. Il se montra

extrêmement froid à l'égard de M<sup>me</sup> Le Hennecc, indifférent pour M. Le Hennecc et les enfants. Il semblait vouloir témoigner dès ce jour-là que, seule, Annonciade l'intéressait et que les membres de sa famille n'existaient guère à ses yeux.

Ce fut du moins l'opinion que M<sup>me</sup> Le Hennecc, fort vexée, exprima à la suite de cette visite.

Son mari, toujours plus ou moins distrait, protesta :

– Mais non, mais non. C'est son habitude, il est naturellement fier...

– Dites qu'il a une morgue insupportable, quand il lui plaît, comme aujourd'hui ! Sans doute nous juge-t-il infiniment au-dessous de lui et pense-t-il nous faire un grand honneur ? Cependant, vous descendez peut-être du même ancêtre...

– Nous descendons tous d'Adam, ma chère amie. Néanmoins, les différences de situation...

M<sup>me</sup> Le Hennecc interrompit, d'un ton irrité :

– Oui, oui, nous savons que vous admirez



béatement M. de Pendelon. Grand bien vous fasse ! Quant à moi, s'il doit conserver cette attitude pendant les fiançailles, je pense que je ne le supporterai pas !

Elle devait le supporter cependant, trop ambitieuse, trop cupide pour ne pas chercher à entrer dans les bonnes grâces de l'homme riche et haut placé, en réalisant ainsi le projet auquel, elle avait sacrifié sa belle-fille. Pour ses fils, pour François surtout, dévoré d'ambition, lui aussi, et très prodigue, M. de Pendelon pouvait être un protecteur influent et un généreux prêteur à fonds perdus. Annonciade serait près de son mari l'avocate de ses frères, et il y avait lieu de penser qu'il ne refuserait rien à cette belle jeune femme dont il était assez épris pour lui offrir son nom, en dépit de la différence des positions.

Telles étaient les petites combinaisons de M<sup>me</sup> Le Henneq, femme pratique et soucieuse de préparer à ses enfants un bel avenir. Malheureusement, M. de Pendelon les avait pressenties, comme elle devait s'en apercevoir un jour.

Il y eut un échange de dîners entre les deux familles. Après quoi, les jours de fiançailles coulèrent paisiblement. Comme auparavant, Annonciade venait tous les jours à Guerlac et faisait la lecture à Wennaël, dans la bibliothèque ou dans le petit jardin. Puis ils causaient, assis l'un près de l'autre, et Wennaël, plus par son regard que par des mots, parlait de son amour à la fiancée dont l'âme pure et craintive s'effarouchait si vite.

Run demeurait souvent avec eux. Mais, de temps à autre, elle se retirait pour un moment. Alors, Wennaël baisait longuement la main d'Annonciade et disait à sa fiancée des paroles tendres, si charmeuses sur ses lèvres, surtout avec cette chaleur sincère que l'amour donnait à son accent

Car il l'aimait un peu plus chaque jour et comprenait mieux quelles joies délicates, quels jours heureux lui réservait cet être charmant, cette âme toute dévouée à lui déjà et dont l'amour profond, n'osant encore se manifester librement, ne lui livrait que peu à peu son secret.

Parfois, dans ce tranquille bonheur, passait un retour de l'humeur sombre qui avait tenu M. de Pendelon enfermé tout l'hiver à Guerlac, seul et désespéré. Sa vue ne s'améliorait pas, et même, à certains jours, un voile plus épais se tendait devant elle. Un après-midi, il accueillit Annonciade par ces mots :

– Je crains de vous peiner aujourd'hui, chère Annonciade, car je me sens très mauvais, j'ai mon âme de désespéré, de blasphémateur...

Elle l'interrompit, en serrant avec force les mains qui se tendaient vers elle :

– Oh ! Ne dites pas cela ! Qu'y a-t-il donc ?

Il l'emmena vers un banc, sous le figuier. D'un geste doux, il la fit asseoir, puis il prit place près d'elle en tenant entre ses doigts les mains frémissantes.

– Écoutez, ma chérie... Parfois, je sens toute proche cette cécité qui me guette et je me révolte, je me raidis contre l'avenir ainsi entrevu. Annonciade, moi qui n'ai connu que les joies de la vie, moi qui haïssais la souffrance, comprenez-

vous ce que j'endure quand ces pensées terribles s'emparent de moi ?

– Oui, je le comprends ! Rien dans la manière dont on vous a élevé, ni dans votre existence d'homme heureux, ne vous a préparé à la résignation. Mais vous pouvez y atteindre... Vous y atteindrez, Wennaël !

Il dit, avec une violence contenue :

– Moi, résigné ? Non, non, jamais !

Une ombre douloureuse couvrit le beau regard profond attaché sur Wennaël. Celui-ci, au tremblement des mains d'Annonciade, sentit son émotion. Aussitôt, sa voix s'adoucit en disant :

– Je vous fais de la peine, ma pauvre chérie. Pardonnez-moi. Je suis très mauvais aujourd'hui, je vous le répète. Mais je vous aime toujours, je vous aime plus que jamais en ces moments-là. Ah ! sans vous, je ne vivrais sans doute plus aujourd'hui ! J'étais décidé à en finir, avant de vous revoir, dans la roseraie... Vous souvenez-vous, mon beau lis ?

Son bras entourait les épaules d'Annonciade,

tandis que ses yeux considéraient avec une chaude tendresse le jeune visage palpitant.

– Oui, je m’en souviens. Mais il ne faut pas dire cela, Wennaël ! Vous n’auriez pas commis ce crime, vous auriez été courageux devant l’épreuve...

– Non, pas devant elle... Et pas sans vous.

Elle répliqua, avec son regard de timide amour et ce sourire délicat, discret, que Wennaël aimait tant :

– Eh bien ! Maintenant, je serai là pour vous aider à la porter, cette épreuve, si elle se présente. En acceptant la souffrance, nous la ferons moins dure. Et puisque vous n’avez pas le bonheur de croire, je l’offrirai pour vous à Celui qui fait de la joie éternelle avec nos douleurs terrestres.

Wennaël la regarda un moment, silencieusement. Il se souvenait d’une autre parole qui lui avait été dite quelque temps auparavant : « Je voudrais vous faire oublier la souffrance que vous haïssez ! » Deux âmes de femmes se révélaient ainsi à lui, toutes

différentes. Flavia lui offrait d'engourdir sa souffrance, Annonciade songeait à la lui faire accepter avec sérénité, avec un cœur digne et fort. Toutes deux l'aimaient. Néanmoins, il comprenait combien était supérieur l'amour d'Annonciade et quelles promesses de fidélité, d'immuable dévouement, il trouvait en lui.

En penchant son visage tout près de celui de la jeune fille, il dit à mi-voix :

– Quand vous êtes là, tout s'éclaire pour moi, ma bien-aimée.

Ses lèvres se posèrent sur les paupières d'Annonciade. Elle eut un léger mouvement de recul. Le bras de Wennaël la retint, doucement, tandis que la voix à la fois impérieuse et tendre disait :

– Comme je vous ai effarouché, mon Annonciade ! Je ne vous en fais pas le reproche d'ailleurs. C'est ainsi que je vous aime, petite fleur blanche. Mais, aujourd'hui, j'ai besoin d'être encouragé, fortifié. Ce baiser, je vais en emporter la douceur dans ma veillée solitaire et pendant les heures qui me sépareront du moment

où je vous reverrai.

Elle sourit de nouveau. Et Wennaël, sur la joue empourprée, si proche de ses lèvres, mit un autre baiser, très doux, auquel, cette fois, Annonciade n'essaya pas de se dérober.

## XII

La date du mariage était fixée pour la fin de septembre. Sur la demande de son fils, M<sup>me</sup> de Pendelon s'occupait du trousseau et des toilettes. Après les premiers moments de vif mécontentement, sa nature futile lui faisait accepter avec facilité ce mariage d'abord si fortement désapprouvé. Le plaisir de s'occuper de parures, fût-ce pour le compte d'une autre, acheva de lui faire oublier sa contrariété. Quant aux bijoux, en dehors des joyaux de famille, M. de Pendelon comptait les choisir lui-même, après son mariage.

– Voilà ma mère toute pleine de sympathie pour Annonciade, dit-il un jour à Run avec un sourire de raillerie, simplement parce qu'elle lui a fourni l'occasion de s'occuper de chiffons. En outre, j'imagine qu'elle envisage l'agréable perspective de n'être plus obligée au séjour de



Guerlac, maintenant que j'aurai ma femme près de moi.

Run sourit avec mélancolie.

– C'est probable. Quant à moi, je n'en éprouverai pas la même satisfaction. Guerlac est le lieu au monde où je me plais le mieux.

– Eh bien ! Tu y viendras souvent, tant que tu le voudras. Ma mère n'a pas besoin de toi ; elle n'apprécie aucunement les qualités par quoi tu t'es assuré l'affection d'Annonciade et la mienne.

Run mit sa main sur l'épaule de son frère, en le regardant avec émotion.

– La tienne ? Est-ce que je l'ai vraiment, Wennaël ?

– Mais oui, ma pauvre Run. Mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas ? Que veux-tu, je n'avais pas le temps de m'apercevoir que tu souffrais, ni de reconnaître ta grande valeur intellectuelle et morale. Il a fallu qu'Annonciade m'ouvrît les yeux, me fît comprendre bien des choses.

Run eut un sourire attendri.

– Cette enfant sera notre bonheur, Wennaël.

Béni soit le jour où elle est entrée dans cette demeure !

Il répéta, la voix vibrante d'allégresse :

– Oui, béni soit-il, ce jour-là !

Chaque dimanche, la famille Le Hennec venait dîner à Guerlac. À l'encontre de M<sup>me</sup> de Pendelon, M<sup>me</sup> Le Hennec perdait tous les espoirs dorés qu'avaient fait naître chez elle ces fiançailles. L'attitude de Wennaël ne changeait pas. Elle était correcte, sans plus. M<sup>me</sup> Le Hennec ne se voyait consultée sur aucun point. M. de Pendelon, soldant tous les frais du mariage, prenait les arrangements qui lui plaisaient en consultant seulement Annonciade. Pour le contrat, il avait informé son futur beau-père qu'il constituait à sa fiancée une dot de deux millions. Conan Le Hennec trouvait tout parfait, enchanté de ne s'occuper de rien, flatté d'avoir pour gendre un homme issu d'une des plus vieilles souches nobles de Bretagne et nanti d'une haute situation mondaine. Sa femme, qui tournait à l'aigre, lui disait sèchement :

– C'est vraiment digne, de faire l'aimable pour

un homme qui a l'air de vous considérer comme la poussière de la route ! Je ne vous aurais pas cru cette nature-là !

À cette déception humiliante infligée par M. de Pendelon s'ajoutaient pour M<sup>me</sup> Le Hennec les soucis que lui causait son fils aîné. François flirtait ouvertement avec la petite Anglaise qui, au dire de Goulven, admirait si fort le marquis de Pendelon. Cette jeune personne, dont la réputation de légèreté commençait à se répandre dans Brahaix et les environs, entraînait François en de lointaines randonnées dans sa petite voiture, se faisait payer des goûters, offrir de menus cadeaux, toutes choses pour lesquelles ne suffisait pas la maigre bourse de François. Il faisait des dettes, importunait sa mère pour qu'elle les payât et, à la moindre remontrance, s'enfonçait dans une mauvaise humeur irréductible.

Comme un jour, Annonciade parlait de son frère à Wennaël, celui-ci répondit :

– Oui, je connais cette Anglaise pour l'avoir rencontrée plusieurs fois. Assez jolie fille, mais

passablement hardie. Elle se moque de François probablement. Tant pis pour lui ! Le jour où il s'en apercevra, ce sera une bonne leçon. Quant à M<sup>me</sup> Le Henneq, je doute qu'elle ait beaucoup de satisfactions avec son benjamin. C'est bien, d'ailleurs, tout ce qu'elle mérite.

Annonciade, plus d'une fois, avait déjà constaté chez M. de Pendelon une sorte d'animosité à l'égard de sa belle-mère. Aujourd'hui, elle demanda sur un ton de souriant reproche :

– Vous paraissez l'avoir en bien grande antipathie, cette pauvre M<sup>me</sup> Le Henneq ?

Il sourit à son tour.

– Certes... Et elle s'en est aperçue, évidemment. C'est, du reste, ce que je veux. Ses calculs se trouveront ainsi déjoués.

– Ses calculs ?

– Mais oui. Je vous expliquerai cela plus tard, ma chérie. La bonne dame est féroce-ment ambitieuse, sous ses airs tranquilles. Avec cela, habile, assez intelligente. Elle vous aurait tout à

fait exploitée au point de vue travail si vous étiez restée chez elle, Annonciade.

– Grâce à vous, je n’y reste pas !

Un regard de tendre gratitude se levait sur Wennaël.

– ... Et, vraiment, je me demande parfois si ce n’est pas un rêve, si je ne vais pas m’éveiller !

Elle considérait le vieux manoir qui contenait tant de trésors et dont elle serait dans quelques jours la châtelaine. Puis ses yeux revenaient vers le fiancé qui la contemplait amoureusement, si finement jolie dans cette robe de voile mauve dont le grand col de guipure découvrait le cou souple et blanc. Oui, ne rêvait-elle pas, en effet, qu’elle allait devenir la femme de ce grand seigneur, de ce Wennaël aux goûts raffinés, à l’intelligence brillante et subtile, elle, la simple petite-fille du bon M. Labarède ?

Wennaël se mit à rire en attirant vers lui le jeune visage.

– Mais non, vous ne vous réveillerez pas, mon cher lis ! C’est près de moi que sera désormais

votre place, et je vous la ferai douce, je vous le promets.

La cérémonie nuptiale eut lieu au début de la semaine suivante, dans la vieille chapelle sombre du manoir, décorée d'une profusion de fleurs et merveilleusement illuminée, devant une assistance restreinte de parents et d'intimes. Il y avait là deux oncles maternels de Wennaël, des cousins et cousines, trois de ses amis avec lesquels il avait repris quelques relations épistolaires depuis qu'il était sorti de sa misanthropie. Tous, fort surpris à l'annonce de ce mariage, s'accordaient maintenant pour convenir que la beauté, la distinction de la fiancée ne laissaient rien à désirer. Après tout, comme le dit l'un d'eux, Wennaël faisait là une folie fort raisonnable.

Après la cérémonie, un déjeuner réunit les invités dans la grande salle à manger de Guerlac. Un peu après le repas, les nouveaux mariés s'éclipsèrent pour revêtir leur tenue de voyage. Comme Run, qui aidait sa mère à faire les honneurs, se trouvait seule à un moment, elle vit

venir à elle M<sup>me</sup> Le Henneec, d'une correcte élégance dans sa robe de crêpe noir ornée de vieilles dentelles, héritage d'une aïeule.

– Eh bien ! Mademoiselle, M. votre frère va donc nous enlever cette petite Annonciade ? Je ne doute guère qu'il ne la rende très heureuse. Elle le mérite si bien, d'ailleurs !

M<sup>me</sup> Le Henneec parlait avec une affectation d'aisance, sous laquelle Run discerna aisément quelque embarras.

De cette voix brève qui donnait à ses paroles une apparence de rudesse, M<sup>lle</sup> de Pendelon riposta :

– Certes, j'ai confiance que Wennaël saura toujours apprécier les qualités charmantes de cette enfant, qui est déjà pour moi une sœur très chère.

– Oui, je sais qu'elle vous est très reconnaissante de l'affection que vous lui avez toujours témoignée.

– Cette affection, je l'ai éprouvée pour elle dès les premiers jours. Il semblait qu'une intuition

m'avertissait qu'elle serait une joie pour notre maison.

– Elle va nous manquer beaucoup, cette petite. Nous nous étions accoutumés à elle...

Comme Run ne disait rien et attachait sur elle un froid regard, M<sup>me</sup> Le Hennec poursuivit, l'air gêné :

– Enfin, puisque c'est pour son bonheur... M. de Pendelon a témoigné à son égard d'une grande bonté, d'une grande générosité... Une seule chose me peine, et je vais vous le dire bien simplement, mademoiselle : il semble qu'il ait pour nous une sorte de... prévention dont je ne saisis pas le motif.

– Une prévention ? Oui, c'est exact et je vais, moi aussi, vous répondre franchement. Mon frère se montre très irrité que chez aucun de vous Annonciade n'ait trouvé l'affection qu'il était cependant si facile de lui donner, avec une nature comme la sienne.

– Comment ? Mais nous l'avons accueillie de notre mieux ! S'est-elle donc plainte à vous ?... À



M. de Pendelon ?

– Jamais ! Nous avons seulement deviné bien des choses et, entre autres, pourquoi vous avez permis qu'elle fréquentât Guerlac assidûment.

Une rougeur monta au teint clair de M<sup>me</sup> Le Henneq. En détournant un peu les yeux du regard scrutateur, elle dit en balbutiant légèrement :

– Pourquoi j'ai permis ?... Pour être agréable à M<sup>me</sup> de Pendelon, simplement.

– Et pour que votre belle-fille devînt marquise de Pendelon.

– Mademoiselle !

Run eut un sourire d'ironie, en poursuivant avec calme :

– C'était bien combiné ! Mais admettez un instant que Wennaël n'ait pas aimé Annonciade comme elle méritait de l'être, admettez qu'il n'ait rien voulu entendre pour la bonne conclusion de votre petit plan, dans quelle situation mettiez-vous cette jeune fille dont vous deviez être, pourtant, la conseillère et la protectrice ? Voilà ce que mon frère ne vous pardonnera jamais, car

Annonciade lui est trop chère pour qu'il oublie que vous l'avez jetée dans le danger, délibérément, par ambition.

M<sup>me</sup> de Pendelon, qui cherchait sa fille, s'approcha à ce moment et M<sup>me</sup> Le Hennecc s'éloigna, la physionomie contractée, certaine, cette fois, que tous ses rêves s'en allaient à vau-l'eau. Elle passa près de François, très empressé près d'une jeune cousine des Pendelon, assez laide mais fort riche. Lui aussi avait fondé beaucoup d'espoir sur ce mariage de sa sœur. M. de Pendelon, sachant par lui-même ce qu'étaient les folies de jeunesse, lui paierait ses dettes et, par ses relations, lui préparerait un bel avenir. Tous, d'ailleurs, misaient sur cette alliance pour un profit personnel. Goulven songeait aux promenades qu'il ferait dans les voitures ou sur le petit yacht de son beau-frère, Agnès aux cadeaux qu'elle recevrait de sa sœur, Conan Le Hennecc aux précieuses antiquités celtiques possédées par le marquis et dont quelques-unes, peut-être, lui seraient offertes si Annonciade en exprimait le désir à son mari. Or, tous ces beaux songes s'effondraient devant la froide indifférence de

Wennaël et son parti pris d'observer tout juste les strictes convenances à l'égard de la famille d'Annonciade.

M<sup>me</sup> Le Hennecc connaittait maintenant la raison de cette attitude. Mais elle se garda bien d'en dire un mot à son mari et à ses enfants, le résultat de ses machiavéliques combinaisons n'étant pas de ceux dont il convenait de se vanter.

Vers la fin de l'après-midi, une voiture emmena hors de Guerlac les nouveaux époux. Wennaël voulait faire connaître à sa femme les points les plus intéressants de la Bretagne et de la Normandie, avant de gagner Paris où ils séjourneraient quelque temps dans le vieil hôtel qu'y possédait M. de Pendelon.

Un peu après, les hôtes de Guerlac étant rentrés dans leurs appartements et les Le Hennecc ayant réintégré leur domicile, Run monta dans la bibliothèque. Elle s'avança sur la terrasse et, les mains contre la balustrade de granit, demeura un long moment songeuse, les yeux sur la mer très grise, très houleuse, qui grondait, à cette heure du flux, en commençant de s'engouffrer dans les

grottes et les entonnoirs rocheux.

Elle pensait à son frère, à cette jeune fille qu'il emmenait, cette Annonciade à l'âme forte, au cœur délicat, dont il semblait si profondément épris. Hier, il avait dit à sa sœur avec un sourire dont l'émotion se mêlait d'une sorte de légère ironie :

– Je t'assure qu'elle sera très heureuse, Run. Elle est le seul être au monde qui soit capable de me rendre meilleur et de me retenir à la vie.

De ceci, Run était persuadée. Annonciade pouvait être le salut pour cet homme jusque-là gâté par l'existence, mais que n'avait pas laissé insensible le charme tout intérieur caché sous la beauté physique dont il était amoureux. Elle se rassurait donc un peu sur le sort de la nouvelle marquise, car elle comprenait que l'épreuve avait déjà commencé de changer quelque peu l'âme de son frère.

Quittant la terrasse, elle vint s'asseoir dans la bibliothèque assombrie par le crépuscule. Là, elle reprit sa songerie qui suivait sur les routes

bretonnes Annonciade et Wennaël, ses plus  
chères affections.

## XIII

À la fin de décembre, la bastide rose vit arriver M. de Pendelon et sa femme. Ils comptaient y passer trois mois avant de regagner Guerlac. Avec une mélancolique émotion, Annonciade retrouva sa petite maison, ses vieux meubles provençaux, les terrasses fleuries, tout ce cadre de la paisible existence d'autrefois, près des chers grands-parents. Maintenant, elle y revenait avec son mari, ce Wennaël très cher, si amoureux de celle qu'il appelait « mon lis ». Ils s'en allaient sous les oliviers, sous les orangers, ils se penchaient sur le petit bassin ovale où luisait une eau pure, ils cueillaient des œillets et des roses dont la jeune femme ornait le salon et la petite salle à manger où les servait Henri, le seul domestique qu'ils eussent emmené. La vieille servante des Labarède, qui avait continué de loger à la bastide, faisait leur cuisine. Le chauffeur garait à Cannes la voiture que l'on

demandait, quand besoin était, par le téléphone que Wennaël avait fait installer.

Cette solitude, ce continuel tête-à-tête ne leur pesait pas. Ils s'aimaient, ils avaient assez de ressources, dans leur intelligence, pour ne pas souhaiter le commerce avec leurs semblables.

Parfois, cependant, ils se rendaient à Nice où M<sup>me</sup> de Pendelon et sa fille se trouvaient, cet hiver-là. Ou bien Run venait passer quelques jours à la bastide. Elle pouvait, pendant ces courts séjours, s'assurer qu'Annonciade était heureuse, en dépit de quelques nuages dus à des retours de scepticisme chez Wennaël, à des opinions qui froissaient la conscience chrétienne de la jeune femme, ou encore à des accès d'humeur sombre quand il voyait se dessiner, plus sensible, la menace de cécité.

Tout cela s'effaçait vite sous la tendre influence d'Annonciade. Run constatait avec satisfaction que Wennaël ne résistait pas à une prière, à un désir de sa femme. Il l'avoua d'ailleurs un jour en riant :

– Cette petite charmeuse, Run, me fait faire ce

qu'elle veut, j'ai pourtant assez daubé, autrefois, sur les hommes qui se laissaient influencer par leur femme !

Run riposta :

– Il y a femme et femme, mon cher ami.

– Tu as raison, ma sage sœur, et te voilà bien tranquille à mon sujet, car tu es sûre que celle-là ne me mènera pas par le mauvais chemin.

De Brahaix, Annonciade recevait des lettres assez fréquentes. Chacun s'y mettait pour tâcher de faire oublier à la marquise de Pendelon l'indifférence dont on avait gratifié Annonciade Le Hennec. Wennaël riait, ironique et amusé, quand il voyait arriver une de ces lettres.

– À qui le tour, aujourd'hui ? Ah ! c'est messire François ! Il ne vous donne pas des nouvelles de son Anglaise, Annonciade ? Elle a dû lui faire la nique voici déjà longtemps.

Une autre fois, c'était une lettre de M<sup>me</sup> Le Hennec. Elle laissait entendre que son aîné lui donnait toujours du souci, qu'il faisait des dettes



et que, pour les payer, elle se trouvait fort gênée. Annonciade et Wennaël comprenaient à demi-mot. M. de Pendelon disait :

– En d’autres circonstances, je me serais fait un plaisir de rendre ce service aux parents de ma chère Annonciade. Mais à eux, non, vraiment ! Ce serait encourager leur cupidité... À moins que vous n’y teniez, ma chérie, car, naturellement, je n’ai rien à vous refuser.

Mais Annonciade n’y tenait pas du tout, d’autant moins qu’elle soupçonnait sa belle-mère d’avoir fait de sérieuses économies, tout en se plaignant de la difficulté à vivre et à élever ses enfants.

Un jour de mars, en quittant le casino de Cannes où ils venaient d’assister à un concert, M. de Pendelon et sa femme rencontrèrent la comtesse Speletta. Ce fut elle qui les arrêta, car Wennaël ne l’avait pas reconnue. Elle causa quelques instants, très à l’aise en apparence. Un tailleur de soie rouge foncé, une petite cape de vison l’habillaient superbement. Sur ses yeux brillants, sur son visage animé se projetait

l'ombre d'un grand chapeau noir bordé de petites plumes rouges. Cette beauté, faite surtout d'éclat, d'ardeur, frappa Annonciade plus vivement sous ce ciel du Midi que dans le salon de Guerlac. Un peu de malaise s'insinua dans le cœur de la jeune marquise, tandis qu'elle répondait aux paroles aimables de doña Flavia. Celle-ci demanda, s'adressant à Wennaël qui conservait une courtoise froideur :

– Nous vous verrons certainement, tous deux, aux nombreuses réunions qui se donnent en ce moment ?

– Non pas. Nous vivons en ermites, là-haut, sans souci du monde et de ses pompes. Quelques concerts par-ci par-là, comme aujourd'hui, un thé, une soirée dans un milieu agréable et tranquille, voilà tout ce qui rompt de temps à autre notre existence de solitaires, laquelle nous plaît infiniment.

La comtesse eut un rire forcé.

– Je ne vous reconnais plus ! Quel changement ! J'aurais juré cela bien impossible, vraiment, si quelqu'un me l'avait prédit !

– Vous voyez que rien n’est impossible, madame. Et je vous assure que cette vie-là ne me fait aucunement regretter l’autre.

– Il faut le penser, car enfin personne ne vous oblige à la choisir.

Puis, avec un regard malveillant vers la jeune femme dont la fine beauté semblait mieux ressortir encore dans le manteau de velours turquoise garni de zibeline qu’elle portait ce jour-là, Flavia ajouta :

– M<sup>me</sup> de Pendelon n’aime peut-être pas le monde, elle ?

– Pas beaucoup, en effet. Elle a de plus utiles, de plus nobles préférences. Ce qui, d’ailleurs, ne l’empêchera pas de remplir les obligations inhérentes à sa situation. Mais pour le moment, nous sommes ici presque incognito, avant de regagner Guerlac.

Là-dessus, Wennaël prit congé de l’Italienne et monta avec sa femme dans la voiture qui les attendait. Pendant le trajet jusqu’à la bastide, Annonciade resta songeuse. Wennaël la regardait,

sans mot dire. En arrivant au logis, il emmena la jeune femme jusqu'à la première terrasse et s'assit près d'elle sur un vieux banc où, bien souvent, M. et M<sup>me</sup> Labarède avaient pris place, côte-à-côte. D'un geste tendre, il entoura de son bras les épaules d'Annonciade.

– Restons là un peu. Les orangers embaument déjà et l'air est d'une douceur merveilleuse. Puis il faut que je sache quel papillon noir a tout à coup passé dans la tête de mon Annonciade.

La délicate blancheur des joues se colora, les yeux se détournèrent un peu du regard chercheur de Wennaël. Pouvait-elle lui dire qu'une inquiétude irraisonnée l'avait saisie devant la comtesse Speletta ? Une sorte d'intuition de ce qu'elle avait été dans l'existence du marquis de Pendelon et de la passion qu'elle ne désespérait peut-être pas encore de faire triompher ?

Elle essaya de sourire en répondant :

– Je ne sais où vous avez vu cela, Wennaël. Ce papillon noir n'existe probablement que dans votre imagination.

– Que non ! Une inquiétude vous est passée par l'esprit, il est inutile de le nier.

Il posa ses lèvres sur les boucles brunes qui sortaient du petit chapeau de velours.

– ... Une folle inquiétude, mon lis aimé. Je ne veux pas que tu la conserves, entends-tu ? Mon amour est à toi, pour toujours.

– Pardonnez-moi, Wennaël...

La voix d'Annonciade tremblait un peu.

– ... C'est une idée, en effet... Mais je sais bien que vous m'aimez...

Il la serra contre lui en murmurant passionnément :

– Tu es ce que j'ai de plus cher au monde.

À quelques jours de là, au retour d'une promenade, ils s'arrêtèrent à la vieille petite église. Rien n'y était changé. Au milieu du tableau ancien, sainte Marthe offrait toujours son plat à des convives invisibles et les flambeaux dorés, sur le petit autel, se penchaient comme autrefois, attendant que des doigts agiles les redressassent. Assis près de sa femme, Wennaël

la regardait prier. Il était dans un de ses jours sombres, car depuis la veille il sentait sur sa vue comme une menace d'aggravation. Des lueurs, des flammes passaient devant ses yeux, lui laissant une impression de brûlure, ou bien un voile d'ombre s'étendait devant eux, lui permettant à peine de distinguer le visage d'Annonciade, même tout proche.

Désireux de ne pas la tourmenter à l'avance, il n'en avait rien dit à la jeune femme. Car l'égoïste Wennaël avait de ces soucis, pour celle qui lui était si profondément chère. Mais il pensait en la considérant cet après-midi, tout absorbée dans sa prière : « Demain, peut-être sera-t-elle la femme d'un aveugle, mon Annonciade. »

En quittant l'église, ils s'engagèrent dans la rue du village couverte d'ombre. Les femmes, sur leur porte, les regardaient passer, jeunes et beaux tous deux ; elles disaient avec un peu d'envie :

– Elle a de la chance, la petite-fille de M. Labarède ! Un mari comme ça, et marquis, et riche ! C'est vrai qu'elle est bien gentille. Mais, tout de même, on n'aurait pas cru qu'elle ferait

un mariage comme celui-là !

Sur la route ensoleillée par les roses lueurs du couchant, Annonciade et Wennaël marchaient en silence vers la bastide. La jeune femme songeait à la prière qu'elle venait de faire pour que Wennaël acceptât la souffrance, en comprît la force régénératrice et qu'elle sût le guider sur cette voie royale de la douleur où le Christ précède l'humanité pour monter vers l'éternelle joie. Elle sentit qu'une main, tout à coup, se glissait sous son bras. Wennaël dit, la voix un peu changée :

– Je n'y vois décidément plus guère, ce soir.

Annonciade leva sur lui un regard inquiet.

– Vraiment ? C'est peut-être l'effet de ce soleil couchant, un peu fatigant pour les yeux... Ou bien vos verres qui sont un peu ternis.

– Oui, peut-être.

Mais il sentait bien, lui, que le moment était venu, que derrière les verres sombres des lunettes sa vue se mourait en cette fin d'après-midi, toute vibrante de lumière, toute saturée de parfums.

Le soir, tandis qu'il se tenait assis près d'Annonciade sur la terrasse que la lune éclairait, il dit à la jeune femme qui appuyait contre lui son visage :

– Je ne te vois plus du tout, mon amour.

Elle eut un grand frisson. Mais, se dominant, elle lui mit ses bras autour du cou et dit ardemment :

– Eh bien ! Je serai désormais ta vue, mon bien-aimé ! Tu m'es plus cher encore maintenant, puisque tu souffres davantage.

Il murmura dans un baiser :

– Oh ! sans toi !... sans toi !

\*

Le mois suivant, Annonciade ramenait à Guerlac son mari aveugle. On les vit dès lors souvent passer dans le pays, M. de Pendelon au bras de sa femme qui le conduisait avec une discrète sollicitude. Parfois, elle s'arrêtait pour



parler aux enfants, dans la langue bretonne que lui apprenait Wennaël, pour laisser une aumône et un bon conseil dans quelque pauvre demeure. Son mari se prêtait à tous ses désirs, beaucoup par complaisance d'homme très amoureux, un peu — très peu encore — par souci du devoir d'assistance que lui imposaient sa situation et sa fortune. Il traversait d'ailleurs une période d'évolution, non encore résigné à son infirmité, souvent prêt à la révolte et ne trouvant alors de repos, de détente que dans la tendresse d'Annonciade, toujours présente, discrète et si chaude, s'essayant à fortifier, à élever l'âme de l'époux incroyant que frappait la souffrance purificatrice.

L'été passa, M<sup>me</sup> de Pendelon, après un séjour d'un mois à Guerlac, quitta la Bretagne pour se rendre dans le Bourbonnais, chez un de ses parents, mais Run resta près de son frère et d'Annonciade. Wennaël semblait se plaire dans cette solitude. Les jeunes châtelains ne voyaient, en effet, personne, en dehors des Le Henneç, et encore les relations avec ceux-ci étaient-elles rares, M. de Pendelon n'ayant pas varié quant à

son antipathie à leur égard.

Un soir d'octobre, Run, assise près de Wennaël sur la terrasse de granit, face à la mer, lui demanda :

– As-tu l'intention de rester ici tout l'hiver, mon cher ami ?

– Mais oui. Nous nous plaisons fort dans ce vieux Guerlac, Annonciade et moi. Cependant, nous aurions été probablement passer deux ou trois mois à la bastide, sans la naissance attendue. Annonciade tient beaucoup à ce que l'événement ait lieu à Guerlac, berceau de notre race.

Il ajouta en souriant :

– Elle y tient surtout parce qu'elle sait que cela me serait agréable. De fait, presque tous les aînés de Pendelon sont nés ici.

Run dit avec émotion :

– Ce petit être sera une grande joie pour nous.

Wennaël garda le silence. Chez lui, le sentiment paternel n'existait pas encore. Il était seulement satisfait à l'idée que cet enfant serait

peut-être un fils, héritier de son nom. Mais la santé d'Annonciade l'occupait surtout, car la jeune femme était le seul être au monde devant lequel s'effondrât tout son égoïsme pour ne laisser place qu'à ta sollicitude de l'amour.

Une porte s'ouvrit dans la bibliothèque. Wennaël tourna la tête, car il avait reconnu le pas léger, sur le tapis. Annonciade apparut et vint appuyer sa main sur l'épaule de son mari.

– J'arrive avec Homère, Wennaël. Voulez-vous que nous lisions un peu notre vieil ami ?

– Volontiers. Mais cette pauvre Run n'y comprendra rien.

M<sup>lle</sup> de Pendelon se leva en souriant.

– Run vous laisse, mes amis. J'ai quelques courses à faire dans Brahaix, puis je m'arrêterai longuement à l'église. Au revoir !

Elle sortit, en embrassant Annonciade au passage. Car elles restaient deux sœurs très unies qui s'entendaient pour maintenir autour de Wennaël une atmosphère d'élévation morale dont l'influence devait, peu à peu, pénétrer cette âme

détournée maintenant des fausses joies.

Annonciade s'assit près de son mari et ouvrit le volume qu'elle apportait. Mais Wennaël l'attira contre lui en disant :

– Non, laisse Homère pour le moment. La mer doit être belle, aujourd'hui. Regarde-la, ma chérie.

Oui, sous ce clair soleil d'automne, elle apparaissait d'un vert somptueux, éblouissant, la mer bretonne dont le balancement s'étendait jusqu'à l'infini. Blottie entre les bras de Wennaël, Annonciade la contemplait avec une admiration toujours nouvelle. Cet océan aux farouches colères, aux splendeurs enchanteresses, lui devenait un ami, un familier, comme il l'était déjà pour Wennaël. Puis encore, dans l'ardente beauté de ces eaux d'un vert profond, ne retrouvait-elle pas le souvenir des yeux ensorceleurs qui avaient pris naguère le cœur d'Annonciade Le Henneq. Ces yeux maintenant clos à la lumière ?

Wennaël, songeur, passait une main caressante sur le bras souple et fin qui sortait d'une manche

de voile blanc. Sa pensée, en cet instant, le reportait aussi vers le temps où il vivait dans l'insouciance, dans les plaisirs, vers ces jours passés à la petite bastide où demeuraient deux vieilles gens et une jeune fille au cœur pur, ignorante du mal. À ce moment-là, il se disait heureux et toutes les souffrances d'autrui n'existaient pas à ses yeux. Mais aujourd'hui, l'épreuve l'avait touché – l'une des plus terribles pour un homme tel que lui, car il se trouvait dépendant des autres, et surtout de cette jeune femme dont il avait autrefois cherché à troubler la vie. Oui, certes, il savait maintenant ce qu'était la souffrance !

Cependant, sans cet accident, sans les jours d'angoisse et de révolte qui avaient suivi, il n'aurait peut-être pas revu Annonciade, ou, du moins, les circonstances ne les auraient pas rapprochés aussi fréquemment.

Il frémit à cette idée qu'elle pourrait ne pas lui appartenir et qu'il aurait continué son existence vide, capricieuse, sans connaître le bonheur d'aimer Annonciade et d'en être aimé. Ses bras

se resserrèrent autour d'elle et, continuant sa pensée, il dit tout bas :

– La vue, sans toi, je n'en voudrais pas si on me l'offrait à ce prix.

\*

Dieu prend parfois, pour arriver à ses fins, d'étranges détours... Ce que ressentait maintenant Wennaël, ce qu'il exprimait avec sincérité, était comme le premier pas vers cette perfection de l'âme sans laquelle il n'est pas de bonheur.

Par amour, il avait dominé son orgueil ; par amour encore, il parvenait à cette résignation que certains esprits superficiels prennent pour de la faiblesse, mais qui est en réalité l'une des plus belles vertus des âmes nobles.

Chaque jour, au contact d'Annonciade, il apprenait à s'oublier pour les autres et à accepter avec un simple courage l'infirmité qui le privait des plus belles joies du monde : admirer la femme aimée ou s'extasier devant les

merveilleux spectacles de la nature.

Le jour où il put dire en souriant : « Je vois le passé avec les yeux de mon souvenir et le présent avec les tiens, petite âme. Quant à l'avenir, je le verrai avec ceux de mon fils. Mais je veux oublier le passé où vous n'étiez pas et où je me connaissais si mal... », Annonciade sut qu'il était définitivement sauvé.

Ce fut seulement à ce moment que Dieu permit le miracle qui devait non pas rendre à Wennaël la totalité de sa vision, mais lui permettre de distinguer les gens et les choses d'une façon suffisante.

On commençait à parler d'un célèbre ophtalmologiste qui avait obtenu déjà de sensationnelles guérisons. Et, comme Wennaël souffrait à nouveau de la tête, sa jeune femme lui proposa d'aller visiter le savant.

– Je veux bien... pour toi... répondit-il simplement.

Elle comprit qu'il ne se berçait pas d'un vain espoir et que, si la tentative se soldait par un

échec, il n'en ressentirait aucune nouvelle amertume. Mais comme elle espérait, elle ! Et, de son cœur pur, une touchante prière s'éleva tandis que le docteur examinait longuement son mari :

– Mon Dieu... Faites qu'il revoie le jour... Un peu, un tout petit peu... Faites qu'il puisse connaître notre fils !

Elle devait être exaucée. Quand, après une délicate opération et deux mois de séjour dans une chambre obscure, Wennaël lui fut rendu, un cri lui échappa, car elle le voyait venir à elle, les bras tendus et les yeux, ses magnifiques yeux couleur de mer, fixés sur son visage avec une expression ardente.

– Tu me vois donc, Wennaël ?

– Oui, ma chérie. Et je remercie Dieu de m'avoir rendu cette merveilleuse faculté : contempler celle qui est en même temps que la joie de mes yeux, la lumière de mon âme...

Et il ajouta en la serrant tendrement dans ses bras :



– Il m’est arrivé, jadis, de croire que j’étais le plus heureux des hommes. Pauvre fou que j’étais ! Le bonheur, je sais aujourd’hui ce qu’il est : trouver une femme comme toi et mériter son amour...



Cet ouvrage est le 291<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.